

Université de Montréal

Hugo Loetscher et l'impureté linguistique
***äs tischört und plutschins* : traduction et analyse**
des procédés d'adaptation

par

Marie-Christine Boucher

Département de littératures et de langues modernes

Section d'études allemandes

Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté à la Faculté des arts et des sciences
en vue de l'obtention du grade de maîtrise ès arts (M.A.)
en études allemandes

Avril 2015

© Marie-Christine Boucher, 2015

Université de Montréal
Faculté des études supérieures et postdoctorales

Ce mémoire intitulé :

Hugo Loetscher et l'impureté linguistique
äs tischört und plutschins : traduction et analyse
des procédés d'adaptation

présenté par :

Marie-Christine Boucher

a été évalué par un jury composé des membres suivants :

Nikola von Merveldt, président-rapporteur

Manuel Meune, directeur de recherche

Jürgen Heizmann, membre du jury

Résumé

Hugo Loetscher (1929-2009) a joué un rôle important dans la littérature suisse alémanique du 20^e siècle. On lui accole souvent l'étiquette de « cosmopolite suisse », tant il a réussi le pari de s'intéresser au vaste monde sans jamais renier son milieu et son pays d'origine. L'essai dont il est question ici, *äs tischört und plutschins. Über das Unreine in der Sprache, eine helvetische Situierung*, adopte une perspective suisse pour proposer une réflexion sur le lien entre langue, littérature et nation, sur la place des langues minoritaires dans le monde globalisé et sur l'idéal – critiquable selon Loetscher – de « pureté » linguistique.

Ce mémoire, en plus de présenter une traduction de l'essai de Loetscher, qui était jusqu'à ce jour inédit en français, réfléchit à l'actualité de ce texte dans le contexte québécois et au processus de traduction d'un auteur suisse germanophone pour un public francophone diversifié, en s'appuyant sur les théories de la stylistique comparée d'Alfred Malblanc et du *skopos* de Katharina Reiß et Hans J. Vermeer. Notre étude se penche d'une part sur le rôle d'éléments péritextuels comme les notes de bas de page qui, dans le processus d'adaptation, permettent au *translatum*, c'est-à-dire au résultat de l'acte de traduction, au texte cible, de respecter son objectif de départ, son *skopos*. D'autre part, l'analyse aborde la question d'une possible utilisation de régionalismes (québécois ou suisses) dans un *translatum* en français standard dont le texte source porte lui-même sur la diversité linguistique et les variantes régionales et dialectales.

Mots-clés : Traduction allemand-français, adaptation, littérature suisse, langues minoritaires, régionalismes, stylistique comparée, théorie du *skopos*

Abstract

Hugo Loetscher (1929-2009) has played an important role in Swiss-German literature of the 20th century. He is often described as a “Swiss cosmopolitan” because of the way he managed to stay interested in what was happening in the whole wide world without ever disowning his social background and his country of origin. This thesis examines an essay, *äs tischört und plutschins. Über das Unreine in der Sprache, eine helvetische Situierung*, which adopts a Swiss perspective to deal with the relationship between language, literature and nation – the place of minority languages in the globalized world and on the ideal of linguistic “purity” deemed questionable by Loetscher

Besides proposing a translation of Loetscher’s essay still unpublished in French, this thesis explores the pertinence of the aforementioned text in the current context in Québec and the translation process of a Swiss German author’s text for a diverse francophone public based on the theories of Alfred Malblanc (comparative stylistics), Katharina Reiß and Hans J. Vermeer (*skopos* theory). The study addresses on the one hand the role of peritextual elements, such as footnotes, for the adaptation process, allowing the *translatum*, the target text as a result of the translation act, to meet its initial goal; its *skopos*. On the other hand, the study reflects on the use of (québécois or Swiss) regionalisms in a *translatum* that is in standard French, how they relate to the source text’s focus on linguistic diversity, and regional and dialectal variations.

Keywords: German-French translation, adaptation, Swiss literature, minority languages, regionalisms, *skopos* theory, comparative stylistics

Zusammenfassung

Hugo Loetscher (1929-2009) spielte eine wichtige Rolle in der deutschschweizerischen Literatur des 20. Jh. Oft wird er als „kosmopolitischer Schweizer“ beschrieben, da es ihm so gut gelungen ist, sich für die weite Welt zu interessieren, ohne seine Heimat zu verleugnen. Das in dieser Arbeit behandelte Essay – *äs tischört und plutschins. Über das Unreine in der Sprache, eine helvetische Situierung* – bietet eine schweizerische Perspektive auf die Beziehung zwischen Sprache, Literatur und Nation, die Stellung von Minderheitensprachen in der globalisierten Welt und das von Loetscher kritisierte Ideal einer „reinen“ Sprache an.

Nach einer Übersetzung des im Französischen bisher unveröffentlichten Essays fokussiert diese Arbeit die Relevanz dieses Werkes im quebecischen Kontext und, anhand der *Stylistique comparée* von Alfred Malblanc und der Skopos-Theorie von Katharina Reiß und Hans J. Vermeer, den Übersetzungsprozess eines Deutschschweizer Autoren für ein vielfältiges französischsprachiges Publikum. Einerseits wird die Rolle peritextueller Elemente, u.a. Fußnoten, im Übersetzungsprozess analysiert, welche die Erfüllung des *skopos* – der Zweck – vom *translatum* – der Zieltext – ermöglichen. Andererseits wird eine mögliche Verwendung von (quebecischen oder helvetischen) Regionalismen in einem Standardfranzösischen Translat in Bezug auf sprachliche Vielfalt und regionale und dialektale Variationen behandelt.

Schlüsselwörter : Übersetzung Deutsch-Französisch, Adaptation, Schweizerische Literatur, Minderheitensprachen, Dialekte, Regionalismen, Skopostheorie, vergleichende Stilistik

Table des matières

Remerciements.....	vii
1. Introduction	1
1.1 <i>Hugo Loetscher, un auteur atypique.....</i>	<i>1</i>
1.1.1 <i>Un certain regard sur la Suisse</i>	<i>1</i>
1.1.2 <i>Du journalisme à la littérature</i>	<i>2</i>
1.1.3 <i>Un auteur relativement peu traduit.....</i>	<i>3</i>
1.2. <i>äs tischört und plutschins – un texte clé sur le lien entre langues et littératures.....</i>	<i>4</i>
1.2.1 <i>Un essai à structure ouverte</i>	<i>4</i>
1.2.2 <i>De Der Immune à äs tischört : la parenté entre l’essai et l’œuvre romanesque</i>	<i>6</i>
1.2.3 <i>Résumé des principales thèses du texte.....</i>	<i>7</i>
1.3. Les contextes suisse et canadien : quels parallèles?	11
1.3.1 <i>Langues officielles, plurilinguisme et territorialité de la langue.....</i>	<i>11</i>
1.3.2 <i>Diglossie et niveaux de langue.....</i>	<i>12</i>
1.4. Les prémisses de la traduction littéraire au Québec	14
1.5 Stylistique comparée et <i>skopos</i> : quelques repères théoriques et méthodologiques.....	16
1.6. Objectifs et structure du travail	18
2. <i>You have a nice accent. Un essai sur l’impureté linguistique dans une perspective suisse.</i>	22
3. Analyse des procédés de traduction.....	98
3.1 Ponctuation et typographie : des enjeux importants.....	99
3.2 Les notes de bas de page, emblématiques du choix du <i>skopos</i>	101
3.2.1 <i>La note analogique.....</i>	<i>103</i>
3.2.2 <i>La note commentaire.....</i>	<i>104</i>
3.2.3 <i>La note explicative</i>	<i>106</i>
3.2.4 <i>La note explicitation.....</i>	<i>108</i>
3.2.5 <i>La note d’intraduisibilité.....</i>	<i>108</i>
3.2.6 <i>La note signalétique</i>	<i>109</i>
3.2.7 <i>La note de traduction</i>	<i>110</i>
3.3 Les choix de traduction, entre mélanges, variantes et équivalences	111
3.3.1. <i>Le titre, reflet de « l’impureté linguistique »</i>	<i>111</i>
3.3.2 <i>Les régionalismes : une mise en abyme de la question de la variabilité linguistique</i>	<i>113</i>
3.3.3 <i>La stylistique comparée en contexte d’adaptation « intra-francophone »</i>	<i>120</i>
4. Conclusion	128
Bibliographie.....	131
Annexe I.....	136

Remerciements

Je tiens d'abord à remercier mon directeur, Manuel Meune, qui m'a crue capable de relever ce défi avant que j'y croie moi-même. Merci de m'avoir transportée de l'Allemagne à la Suisse et de m'avoir fait découvrir un auteur aussi fascinant que Loetscher.

Je voudrais aussi remercier les autres professeurs du département pour m'avoir fait explorer des horizons différents, ainsi que le Département de littératures et de langues modernes et le Centre canadien d'études allemandes et européennes pour les nombreuses bourses qui m'ont permis d'aller approfondir mes recherches en Allemagne et en Suisse.

Merci à mes parents, qui m'ont toujours encouragée à suivre ma propre voie, et à Laurent, qui était là même pendant mes moments de doute et de découragement.

Am liebsten wäre er in alle Richtungen gegangen und aus allen Richtungen zurückgekehrt, bis jeder fremde Ort ein vertrauter wurde, jeder vertraute sich einem Fremden anlich und es keinen Unterschied mehr gab zwischen vertraut und unvertraut.

Hugo Loetscher, *Der Immune*

1. Introduction

1.1 Hugo Loetscher, un auteur atypique

1.1.1. Un certain regard sur la Suisse

Hugo Loetscher, né dans une famille ouvrière en 1929 à Zurich – où il est décédé en 2009 –, est un auteur à qui l'on accole souvent l'étiquette de « cosmopolite suisse », tant il a réussi le pari de s'intéresser au vaste monde sans jamais renier son milieu et son pays d'origine. Il se considérait lui-même comme atypique : « I do not come from the Alps, either biographically or literarily.¹ » C'est-à-dire qu'il « n'observ[ait] pas le monde à partir d'une perspective helvétique, mais fai[sait] précisément le contraire; il interprèt[ait] la Suisse à partir d'une perspective globale.² »

À la fois contemporain et « héritier » de Frisch et Dürrenmatt – l'ironie présente dans son œuvre n'est pas sans rappeler *Wilhelm Tell für die Schule* de Frisch – Loetscher critiquait la démythification radicale des années 1960 et 1970 qui, à son avis, « menaçait alors de déboucher sur du vide, sur la même impasse que celle à laquelle avait conduit la rhétorique nationaliste du *Sonderfall* ». ³ En réponse au *Diskurs in der Enge* de Paul Nizon, Loetscher prônait plutôt une *plurale Heimat*⁴, puisque selon lui, une nation ou un individu n'a pas « eine allgemeingültige Identität [...] sondern wir sind der Schnittpunkt verschiedener und

¹ Hugo Loetscher, *How Many Languages Does Man Need?*, New York, City University of New York, 1982, p. 10.

² Jeroen Dewulf, « De la Suisse au monde global. Évolution et réception de l'œuvre de Hugo Loetscher », dans *Revue transatlantique d'études suisses*, 2011, p. 104.

³ *Id.*, p. 106.

⁴ Jeroen Dewulf, « Vom Diskurs in der Enge zum Diskurs in die Weite: Hugo Loetschers Konzept der "Pluralen Heimat" als Schlüsselbegriff in der neueren Literatur der deutschsprachigen Schweiz », dans *The German Quarterly*, vol. 86, no 2, pp. 131-132.

unterschiedlicher Identitäten⁵ ». En rejetant ces théories extrémistes du *Sonderfall* – la Suisse comme nation exemplaire, voire exceptionnelle – ou du *Diskurs in der Enge* – la Suisse qui étouffe par son étroitesse et pousse les artistes à la quitter – Loetscher a ouvert la voie à une nouvelle génération d’artistes qui, au lieu de cesser de réfléchir à la question nationale, remplace « die alte Diskussion um den Schweizer Sonderfall durch ein kreatives Spannungsfeld zwischen Eigenem und Fremdem »⁶. L’essai dont il sera ici question – la deuxième partie du travail en contient une traduction complète, de l’allemand vers le français – s’inscrit parfaitement dans cette perspective en se servant de la Suisse comme point de départ pour une réflexion globale sur la place des langues minoritaires dans le monde globalisé d’aujourd’hui.

1.1.2 Du journalisme à la littérature

Loetscher, qui a étudié la sociologie, l’histoire économique, la philosophie et la littérature allemande, est connu pour son travail de romancier, mais aussi de dramaturge, de journaliste, de traducteur et d’éditeur. Il a longtemps été critique littéraire pour *Weltwoche* et le *Neue Zürcher Zeitung*, et a aussi été professeur invité à quelques reprises, entre autre dans des universités à Fribourg et à New York.⁷ Son œuvre dépasse largement ses seuls romans, mais un survol des thématiques abordées dans ceux-ci donne un bon aperçu de l’étendue des sujets auxquels Loetscher s’est intéressé. Un article de Jeroen Dewulf sur la réception de l’œuvre de l’auteur permet de constater la mesure de l’innovation, de l’avant-gardisme et de la modernité qui le caractérisent depuis ses débuts dans les années 1960.

Dans *Noah. Roman einer Konjunktur*⁸ (1967), on peut déceler une critique de la société de consommation ou du capitalisme débridé – ce qu’on appellerait aujourd’hui le néolibéralisme. Le roman *Abwässer : ein Gutachten* (1963), peut-être un des premiers romans écologiques en allemand, montre que la Suisse – puisqu’elle n’est pas un *Sonderfall* – doit aussi s’occuper de

⁵ Hugo Loetscher, « Die Schweiz im Plural - Geleitwort von Hugo Loetscher », dans *Diskurse in die Weite - Kosmopolitische Räume in den Literaturen der Schweiz*, Martina Kamm et al. (éds), Zurich, Seismo, 2010, pp. 7-9.

⁶ Dewulf, « Vom Diskurs in der Enge zum Diskurs in die Weite », p. 132.

⁷ Günter Albrecht (éd.), « Loetscher, Hugo », dans *Lexikon deutschsprachiger Schriftsteller : von den Anfängen bis zur Gegenwart*, Olms, Hildesheim, 1993, p. 486.

⁸ Pour éviter toute confusion, nous nommons toujours les œuvres de Loetscher par leur titre original. Les titres des œuvres traduites se trouvent à l’annexe I.

la gestion des déchets. *Die Kranzflechterin* (1964), un roman féministe, raconte l'histoire d'une mère immigrante monoparentale et *Der Immune* (1979), un roman sur l'hybridité postcoloniale, traite du « degré de mondialisation⁹ que l'homme peut supporter¹⁰ », vu la surabondance d'information à laquelle il constamment est exposé. Pour Dewulf, *Die Augen des Mandarin* (1999) est une œuvre qui réfute la théorie de la fin de l'histoire de Fukuyama en montrant que la mondialisation représente le début de l'histoire et non sa fin.¹¹ Par ses différents registres culturels, ce roman est, dans sa forme, un exemple de transculturalité.¹² Ce rapide coup d'œil sur l'œuvre de Loetscher nous permet de conclure que s'il ne trouvait pas la Suisse trop petite, c'est sûrement parce qu'il ne s'est pas contenté de la regarder de l'intérieur.

1.1.3. Un auteur relativement peu traduit

Puisqu'il s'agira dans la majeure partie de ce mémoire d'une traduction d'un essai de Loetscher, il convient d'évoquer rapidement le travail de traduction qui a été fait de ses romans.¹³ Ceux-ci ont pour la plupart été traduits dans une ou plusieurs autres langues, mais cela ne s'est pas fait de façon systématique. La plupart d'entre eux – sauf *Noah* et *Die Augen des Mandarin* – ont été traduits en français. Loetscher n'avait pas de « traducteur attitré », donc la plupart de ses romans ont été traduits en français par des traducteurs différents; Jean-Claude Capèle (*Die Kranzflechterin*, *Herbst in der Großen Orange*, *Die Fliege und die Suppe*, *Der predigende Hahn*) et Dominique Kugler (*Die Papiere des Immunen*, *Saison*) sont les seuls à avoir traduit plus d'un ouvrage de Loetscher. Au début de sa carrière, ses œuvres ont tardé à être traduites, certaines pendant trente ans, alors que les textes publiés à partir du début des années 1980, mais surtout des années 1990, ont été traduits plus rapidement; par exemple *Der predigende Hahn* (1992) et *Saison* (1995) ont été traduits seulement deux ans après leur publication. Les critiques qui ont suivi la sortie des premiers romans de Loetscher n'étaient pas convaincus que ses œuvres allaient résister au temps, mais la vague de traductions tardives

⁹ Il est important de souligner que Loetscher ne parlait pas lui-même de « mondialisation » ou de « globalisation », mais que ces mots sont fréquemment utilisés pour décrire son œuvre a posteriori.

¹⁰ Dewulf, « De la Suisse au monde global », p. 103.

¹¹ *Id.*, p. 104.

¹² *Id.*, p. 104.

¹³ Loetscher a publié beaucoup d'essais, d'articles et autres chapitres de livres, mais nous avons choisi de nous concentrer ici sur les romans ou recueils de nouvelles – qui ont tendance à être traduits de façon plus systématique que les autres formes d'écrits – pour éviter la confusion.

montre qu'ils ont eu tort : « Loetschers unzeitgemäße Modernität ist zeitgemäß geworden.¹⁴ ».

Pour rester dans le domaine linguistique suisse, notons que seuls *Abwässer*, *Wunderwelt* et *Der Waschküchenschlüssel* ont été traduits en italien, et ce seulement au début des années 2000. Les romans qui ont eu le plus d'écho à l'étranger sont *Noah* – qui étrangement, comme nous l'avons souligné plus tôt, n'a toujours pas été traduit en français, mais plutôt en suédois (1969), en anglais (1970), en russe (2000), en croate (2004), et en polonais (2004) – et *Die Fliege und die Suppe* (français en 1995, roumain en 1998, polonais en 1999, tchèque et turc en 2006). Il est par ailleurs intéressant de constater que les romans qui n'ont pas été traduits en français ne sont pas les romans les plus « suisses » de l'auteur, ils ne traitent pas particulièrement de spécificités locales helvétiques : *Die Augen des Mandarin* est un roman sur la mondialisation et *Noah* est une fable sur le miracle économique, le néolibéralisme et l'écologie, selon les lectures qu'on en a faites au fil du temps.¹⁵

1.2. *äs tischört und plutschins* – un texte clé sur le lien entre langues et littératures

1.2.1 Un essai à structure ouverte

L'œuvre qui nous intéresse ici, et dont le titre original complet est *äs tischört und plutschins. Über das Unreine in der Sprache – eine helvetische Situierung*, est un essai publié par la Vontobel-Stiftung en 2000. Il s'agit en fait de la version définitive de plusieurs textes que Loetscher a publiés au fil du temps, dont *How many languages does man need?* (1982) et *Das Deutsch der Schweizer. Zur Sprach- und Literatursituation in der Schweiz* (1986).¹⁶ Bien qu'on puisse le considérer comme un texte clé, puisqu'il rassemble les différentes idées que

¹⁴ Rosmarie Zeller, « Der Unzeitgemäße Zeitgemäße. Zu Rezeption und literarischem Kontext von Hugo Loetschers Romanen », dans *In alle Richtungen gehen : Reden und Aufsätze über Hugo Loetscher*, Jeroen Dewulf et Rosmarie Zeller (éds), Zürich, Diogenes, 2005, p. 225.

¹⁵ Dewulf, « De la Suisse au monde global », pp. 99-100 ; pp.104-105.

¹⁶ Hugo Loetscher, *Äs tischört und plutschins. Über das Unreine in der Sprache - eine helvetische Situierung*, Zurich, Vontobel-Stiftung, 2000, p. 85.

Hugo Loetscher a pu développer sur le lien entre langue et littérature, l'essai n'avait toujours pas été traduit en français¹⁷ et était depuis pour ainsi dire tombé dans l'oubli, ce qui pourrait être expliqué par le fait qu'il faisait partie d'une collection gratuite et qu'il est donc paru à tirage limité.¹⁸

L'original est illustré par une dizaine de dessins de Caspar Frei, dont les illustrations ont été publiées entre autres dans le *Weltwoche*, le *Tages-Anzeiger* et le *Neue Zürcher Zeitung*. Ces illustrations, dont les légendes sont souvent des jeux de mots, sont des variations sur les thèmes linguistiques et politiques traités par Loetscher dans le texte et elles contiennent des références à la culture suisse comme l'emmental, Guillaume Tell ou le drapeau de la Confédération.¹⁹ La dimension iconographique très marquée – dont nous ne pourrons faire l'analyse ici – est rare pour un genre réputé « sérieux ». Elle participe au caractère hybride de la forme choisie par Loetscher pour mettre en valeur ses idées dans *äs tischört*. L'humour franc qui apparaît dans les dessins est un complément efficace de l'ironie bienveillante qui se dégage du texte de Loetscher.

Selon Rosmarie Zeller, Loetscher aimait jouer avec les genres littéraires et refusait de distinguer clairement la littérature du journalisme. Les critiques ont longtemps considéré qu'il n'écrivait pas de « véritables romans », que ses histoires n'étaient que des ramassis d'idées, une insulte à l'idée traditionnelle qu'on se fait d'un roman. Zeller situe plutôt Loetscher dans la tradition des romanciers du 20^e siècle comme Döblin, Proust et Joyce et reproche aux critiques du début de la carrière de Loetscher de ne pas avoir pris en considération ce pan de l'histoire littéraire, alors qu'il n'était plus absolument nécessaire qu'un roman raconte quelque chose, et que les auteurs osaient s'éloigner de leur fil conducteur pour remettre en question l'identité de l'individu.²⁰ En ce sens, l'essai, par sa flexibilité et son hétérogénéité²¹, est un genre qui s'inscrit bien dans l'ensemble de l'œuvre de Loetscher. « Im Essay werde das

¹⁷ Une traduction anglaise a été publiée en 2000 par la Vontobel-Stiftung. Voir annexe I.

¹⁸ *Schriftenreihe bestellen*, <https://www.vontobel-stiftung.ch/DE/Bestellen>, consulté le 15 août 2014.

¹⁹ Voir *Äs tischört und plutschins*, <http://www.casparama.com/as-tischort-und-plutschins/>, consulté le 15 août 2014.

²⁰ Zeller, « Der Unzeitgemäße Zeitgemäße », p. 222.

²¹ Jean-Yves Pouilloux, « Essai », dans *Dictionnaire des genres et notions littéraires*, Paris, Albin Michel, 2001, pp. 277-278.

Denken und Schreiben zum Experiment, zur un abgeschlossenen Wahrheitssuche, die unterschiedliche Möglichkeiten durchspiele und das Fazit dem Leser überlasse. »²²

C'est ce que fait Loetscher dans l'essai *äs tischört und plutschins*; son texte est une réflexion ouverte – à la fois dans la forme et dans le fond – sur les questions linguistiques qui se posent dans le monde globalisé au tournant du millénaire. La forme de l'essai en reflète le contenu. Le processus de réflexion de Loetscher n'est pas constitué de sous-catégories découpées de manière thématique ou chronologique en chapitres bien distincts les uns des autres. Il s'agit plutôt d'une suite de détours autour du fil conducteur, soit sa réflexion sur la question de la pureté et de l'impureté linguistique. Les différentes sections, à mi-chemin entre le paragraphe et le chapitre, sont au nombre de vingt-six, et elles sont délimitées par des astérisques, qui agissent comme une sorte de transition.

1.2.2. De *Der Immune* à *äs tischört* : la parenté entre l'essai et l'œuvre romanesque

« Der Immune reist zwar weg, aber er kehrt immer wieder zurück. Er hat kein Heimweh, aber auch kein Fernweh, er ist nur neugierig, wie sie es anderswo machen.²³ » C'est ainsi que Zeller décrit le personnage principal dans *Der Immune*, un roman en partie autobiographique « dans lequel on voit alterner chapitres “suisse” et chapitres “globaux” »²⁴, alors que ce personnage cherche à travers ses expériences à s'immuniser, puisqu'il lui est impossible de ressentir en même temps toute la douleur du monde globalisé dans lequel il vit.²⁵ Loetscher est resté fidèle à cette image : c'est ainsi qu'il a vécu sa vie – parsemée de voyages d'un bout à l'autre du monde, souvent en Amérique latine et au Portugal²⁶ – et c'est ce qu'il a fait dans ses romans, dont certains se déroulaient en Suisse, d'autres à l'étranger.

Pour *äs tischört*, il fait la même chose : il explore la situation de la langue et de la littérature en contexte minoritaire, dans le passé et dans notre présent de plus en plus mondialisé, en se

²² Irmgard Schweikle et Kai Kaufmann, « Essay », dans Dieter Burdorf, et al. (éd.), *Metzler Lexikon Literatur*, Stuttgart, Weimar, J. B. Metzler, 2007, p. 210.

²³ Zeller, « Der Unzeitgemäße Zeitgemäße », p. 220.

²⁴ Dewulf, « De la Suisse au monde global », p. 97-108.

²⁵ Dewulf, « De la Suisse au monde global », p. 103.

²⁶ Anton Krättli, « Hugo Loetscher », dans Heinz Ludwig Arnold (éd.), *Kritisches Lexikon zur deutschsprachigen Gegenwartsliteratur*, München, Text & Kritik, 1993, p. 1.

servant de la Suisse comme point de départ, mais pas comme unique destination. Il replace la Suisse dans une perspective mondiale, parce qu'elle est pour lui « un[e] parmi tant d'autres, mais unique parmi la multitude²⁷ ». Il observe la situation du point de vue à la fois d'écrivain, de journaliste – puisque comme nous l'avons vu plus tôt, il ne faisait pas de distinction nette entre les deux – et d'historien de la littérature. Dans sa posture de journaliste, il fait un portrait de différentes situations linguistiques actuelles, et en tant qu'historien de la littérature, il puise de nombreux exemples dans l'histoire littéraire – majoritairement occidentale – pour appuyer ses propos.

1.2.3 Résumé des principales thèses du texte

Le texte évolue sur deux axes : le premier, thématique et l'autre, temporel. Loetscher commence par comparer la Suisse à d'autres pays et les différents groupes linguistiques de la Suisse entre eux d'un point de vue sociolinguistique et culturel, et sa réflexion évolue vers un point de vue plus littéraire, parsemé d'exemples tirés de romans, suisses ou non. Sur l'axe temporel, l'auteur fait constamment des allers-retours entre l'époque qui lui est contemporaine et le passé plus ou moins lointain. Il justifie donc doublement son point de vue sur la banalité de la situation de la Suisse : non seulement ce pays n'est pas exceptionnel aujourd'hui, mais il ne l'a jamais été.

L'essai s'ouvre sur une réflexion sur la propension qu'ont les Suisses (germanophones) à considérer leur situation comme exceptionnelle parce qu'ils n'écrivent pas la langue qu'ils parlent. Usant volontiers d'un certain sens de la provocation, Loetscher s'applique à minimiser cette idée en se servant de l'exemple de l'Inde – il dénonce ainsi la tendance occidentalocentriste de la sociolinguistique –, qui a aussi à composer avec des groupes minoritaires, mais dans des proportions beaucoup plus importantes. De retour en Europe, il montre qu'il n'y a pas de pays « purement » unilingues et qu'inversement, les Suisses, malgré une croyance répandue, ne sont eux-mêmes généralement pas multilingues. Sans être aussi virulent qu'ont pu l'être certains intellectuels suisses, et sans se départir d'une ironie bienveillante, Loetscher se pose ensuite en iconoclaste en déconstruisant le concept de

²⁷ Dewulf, « De la Suisse au monde global », p.106.

Willensnation souvent associé à la Suisse, puisque ce concept s'applique selon lui à toutes les nations, autant aux traditionnelles « nations ethniques » – dont l'histoire a, à son avis, inévitablement commencé par une acte de volonté – qu'aux nations d'immigration, comme le Brésil et les États-Unis, où la langue sert de lien dans une population culturellement hétérogène; eux non plus n'écrivent donc pas tous la langue qu'ils parlent. La Suisse ne partage même pas cette situation linguistique avec les autres *Willensnationen* : il n'y a pas une langue de communication en Suisse, l'unité nationale est plutôt fondée sur l'idéal d'égalité des langues. Cette absence (théorique) de hiérarchie entre les langues garantit une certaine égalité, mais aussi une imperméabilité entre les cultures; les différentes cultures littéraires suisses ne s'intéressent pas l'une à l'autre.

Loetscher se lance ensuite dans une comparaison des différents groupes minoritaires : les Alémaniques – minoritaires dans l'espace culturel germanophone – face à leurs minorités intra-nationales, les francophones, les italophones et les romanchophones. Il distingue en premier lieu la Suisse germanophone, qui fait partie d'un espace culturel non centralisateur, des Suisses italienne et romande, qui font partie d'ensembles culturels à tendance beaucoup plus centralisatrice. Cette situation, souligne-t-il, a permis à la Suisse germanophone de s'épanouir culturellement beaucoup plus tôt dans l'histoire que la Romandie et, surtout, que la Suisse italienne, dont la littérature a acquis une certaine autonomie seulement au cours du 20^e siècle.

Il précise ensuite que les régions italophones et romanchophones ont en commun la grande influence exercée par la communauté germanophone sur leur territoire, et que le romanche, dont la tentative d'unification dialectale n'a pas fonctionné, perd sans cesse du terrain face à l'allemand, surtout depuis la croissance économique qui a suivi la Deuxième Guerre mondiale, amenant beaucoup de germanophones au Tessin, qui avait été jusque là une zone d'émigration. C'est d'ailleurs à son avis la présence de plus en plus importante de germanophones dans la région qui a entraîné la fondation de l'Université de Lugano, en réaction à la perte du « caractère culturel distinct » de la région.

Contre ceux qui brandissent la nécessité de donner plus de place aux dialectes qui seraient la « vraie langue » des Alémaniques, la « langue du cœur » dans laquelle ils s'expriment de façon plus précise, Loetscher se positionne comme défenseur de l'utilisation de l'allemand standard. Selon lui, celui-ci garantit à la Suisse une place dans l'espace culturel

germanophone, en plus de faciliter la communication avec les autres communautés linguistiques suisses. Loetscher s'emploie donc à démonter deux arguments fréquemment invoqués par les apôtres du dialecte. D'abord, il estime qu'il n'est pas tout à fait vrai de dire que les Suisses ne parlent pas la langue qu'ils écrivent, puisqu'ils parlent bel et bien le *Hochdeutsch* dans plusieurs contextes, même si depuis les années 1950, la langue standard perd du terrain face au dialecte. D'autre part, ils écrivent aussi le dialecte²⁸, entre autres pour créer des feuillets radiophoniques et des pièces de théâtre, ce qui n'a rien de typiquement suisse, puisque le phénomène est courant dans le reste du monde germanophone. L'auteur contredit ensuite la désignation de l'allemand par certains comme une « langue paternelle » (*Vatersprache*), une désignation problématique à son avis parce que l'apprentissage d'une langue en deux étapes – d'abord la langue maternelle à la maison, puis la « langue paternelle » à l'extérieur de celle-ci –, en plus d'être conceptuellement problématique, n'a rien de typiquement suisse. Il cite ici le linguiste Mario Wandruska, qui souligne que les Allemands apprennent une langue limitée socialement, culturellement et géographiquement, avant d'apprendre à l'école une langue de culture transrégionale. De la même façon, il croit que le dialecte en Suisse devrait être considéré simplement comme un équivalent à la langue familière. Pour Loetscher, les jugements négatifs sur la langue standard sont le symptôme d'une faille dans le système scolaire, qui n'arrive pas à transmettre aux élèves l'importance du *Hochdeutsch* pour leur appartenance à l'espace culturel germanophone; à son avis, si beaucoup de Suisses s'expriment de manière plus précise en dialecte, c'est simplement parce qu'ils ne maîtrisent pas assez la langue standard, ce qui crée un sentiment d'infériorité face aux Allemands.

Sa réflexion se concentre ensuite sur les liens entre langue et nation. Il explore les multiples raisons qui amènent des auteurs à écrire dans une langue autre que la leur : parce qu'une seule langue ne suffit pas, à cause du lieu où se passe l'action ou du public visé, par recherche d'un plus grand public ou à la suite d'une migration. À son avis, écrire dans une autre langue, c'est prouver que l'authenticité ne se trouve pas dans la langue elle-même, mais dans ce qu'on en

²⁸ Loetscher affirme ici que les Suisses écrivent très peu le dialecte en privé, ce qui était encore vrai au moment où il a écrit cet essai, mais qui l'est de moins en moins de nos jours, depuis l'avènement des médias électroniques, qui favorisent l'utilisation d'une langue écrite se rapprochant de la langue parlée. (Voir Roy Oppenheim, « Mundart und elektronische Medien », dans *Dialekt in der (Deutsch)Schweiz – Zwischen lokaler Identität und nationaler Kohäsion*, Lenzburg, Forum Helveticum, 2005, pp. 104-111.)

fait. L'émancipation des Alémaniques face à l'Allemagne s'est renforcée à partir de la Première Guerre mondiale, mais pour Loetscher, la vraie émancipation serait que le qualificatif « suisse » – particulièrement lorsqu'il désigne un auteur – devienne un qualificatif neutre, que les obsessions nationales n'aient plus leur place.

Il réfléchit ensuite à la place des régionalismes dans la littérature et dans les ouvrages de référence : les régionalismes représentent à son avis une richesse parce que la créativité émerge de la remise en question de l'ordre établi, et quoi de mieux pour remettre en question l'ordre établi que de rejeter le purisme linguistique. Il compare la situation du monde germanophone avec celles de la francophonie et du monde italoophone. Pour Loetscher, le « problème » de la langue en Suisse est ce que les puristes appellent la « langue impure ». À son avis, ce qui est considéré par ces puristes comme impur, c'est la langue vivante qui s'adapte à son époque et qui laisse transparaître l'individualité. Il livre alors un plaidoyer pour une « Literatur deutscher Ausdrucksweise » (littérature d'expression allemande) modelée sur les « 7 vozes » (voix) lusophones et la « littérature d'expression française », qui rendrait mieux compte des différences régionales et qui inclurait aussi des auteurs écrivant en allemand – standard ou dialectal –, même si ceux-ci ne viennent pas nécessairement de l'espace culturel germanophone (il pense ici entre autres à des écrivains originaires de Prague ou à des auteurs de l'exil). Il espère aussi un changement de paradigme : que le politique laisse la place au culturel, qu'on dise « deutschsprachig » au lieu de « Deutsch ». Selon lui, des expressions comme « schweizerisches Deutsch » et « österreichisches Deutsch » donnent l'impression que les langues régionales s'émancipent, mais cela revient encore à utiliser les dénominations nationales dont il voudrait se libérer. Il est d'avis que la langue que l'auteur utilise n'a pas à être déterminée par son origine individuelle, mais plutôt par le texte qu'il écrit. La langue doit être un choix stylistique, elle doit être au service du texte.

Il conclut en affirmant que la langue standard n'est qu'un reflet de l'ensemble de la situation culturelle actuelle, ce qui rend la distinction en centre et marge totalement superflue. À preuve, l'anglais, qui s'avérera selon lui la langue du futur, est tout sauf homogène; l'avenir appartient donc aux langues hétérogènes et aux « accents ».

Loetscher, dans son essai, s'emploie donc à relativiser la situation de la Suisse sur les deux axes dont nous avons parlé précédemment. Pour lui, la situation linguistique de la Suisse n'a

rien de particulier d'un point de vue synchronique, on peut trouver des contextes semblables à peu près partout ailleurs dans le monde; elle n'a rien de particulier non plus d'un point de vue diachronique, puisque la « pureté » linguistique n'a jamais existé dans le passé et qu'elle ne fera pas partie de l'avenir non plus. Pour en comprendre la portée éventuelle pour un lectorat québécois, il convient de présenter brièvement les contextes sociolinguistiques suisse et canadien.

1.3. Les contextes suisse et canadien : quels parallèles?

1.3.1 Langues officielles, plurilinguisme et territorialité de la langue

L'essai qui nous intéresse ici est d'une grande pertinence pour les contextes québécois et canadien comme il l'est pour tous les contextes minoritaires, autant ceux que Loetscher aborde dans l'essai que ceux qu'il a laissés de côté. La Suisse partage avec le Québec et le Canada bien des « problèmes » linguistiques, puisque le statut de nation officiellement bilingue – ou multilingue si l'on compte les langues autochtones officielles dans les territoires du nord du pays – entraîne généralement son lot de questionnements et de conflits. En Suisse comme au Canada, les deux groupes linguistiques principaux peuvent être à la fois majoritaires sur l'ensemble du territoire et minoritaire sur un territoire donné, et vice-versa.²⁹ Par contre, les rapports entre majorité et minorité se présentent différemment. En Suisse règne le principe de territorialité : chaque commune possède une seule langue officielle et la plupart des cantons sont unilingues (sauf un canton trilingue et trois cantons bilingues), y compris lorsqu'il s'agit d'offrir des services dépendant du gouvernement fédéral.³⁰ Au Canada, c'est le principe de liberté qui prévaut dans la mesure où l'administration fédérale – et certaines administrations provinciales – offrent des services dans les deux langues officielles, mais il cohabite avec le principe de territorialité – en particulier en matière scolaire –, tant au Québec, officiellement

²⁹ Manuel Meune, *Au-delà du Röstigraben. Langues, minorités et identités dans les cantons suisses bilingues*, Chêne-Bourg/Genève, Georg, 2011, p. 46.

³⁰ Leclerc, *Confédération suisse*.

francophone, que dans des provinces anglophones.³¹ De plus, les questions linguistiques en Suisse ne sont pas liées à la question nationale, alors qu’au Canada, en particulier au Québec, elles en sont souvent l’essence même.

La Suisse, le Québec et le Canada partagent aussi le fait que leurs langues officielles se retrouvent en marge de leur centre culturel de référence respectif. Ce fait est particulièrement marqué dans le cas du français et de l’allemand³², mais d’une manière différente selon le contexte. Les Québécois et les francophones du reste du Canada sont certes amenés à se situer, comme les Romands, par rapport à Paris, le centre de la francophonie, mais c’est plutôt avec les Alémaniques – distants vis-à-vis du centre allemand – que les Québécois semblent partager bien des questionnements linguistiques, le français des Romands s’étant aligné depuis longtemps sur celui de la France.³³

1.3.2 Diglossie et niveaux de langue

On trouve en Suisse germanophone un phénomène de diglossie, défini sommairement ainsi par Ferguson : « In many speech communities two or more varieties of the same language are used by some speakers under different conditions.³⁴ » Selon cette définition générale, la situation linguistique du Québec (la coexistence du français standard international et d’une variante québécoise orale très différente) pourrait être considérée comme une diglossie au même titre que celle de la Suisse alémanique – souvent considérée comme l’exemple par excellence de phénomène diglossique, avec sa coexistence assez étanche entre l’allemand standard pour les situations formelles et les dialectes alémaniques pour les situations informelles. Toutefois, la situation du Québec ne respecte pas plusieurs des critères dans la définition plus précise de la diglossie qu’a donnée Ferguson en 1959, en particulier le critère

³¹ Manuel Meune, « Das “Schweizer Modell”: eine Lösung für Sprachkonflikte in Kanada? », dans *Wer spricht Kanadisch? Vielfalt, Identitäten und Sprachpolitik*, Helga Bories-Sawala et Norbert Schaffeld (éds), Bochum, Universitätsverlag Dr. N. Brockmeyer, 2012, p. 147.

³² Les cas de l’anglais au Canada – qui a le regard tourné à la fois vers les États-Unis et l’Angleterre – et de l’italien en Suisse – Loetscher en parle d’ailleurs dans *äs tischört* – sont aussi des phénomènes intéressants, mais nous nous concentrons ici sur ceux du français et de l’allemand.

³³ Pierre Knecht, « La Suisse romande », dans *La Suisse aux quatre langues*, Robert Schläpfer (éd.), Genève, Zoé, 1985, p. 127.

³⁴ Charles A. Ferguson, « Diglossia », dans *Word*, vol. 15 (1959), p. 325.

de la présence de différences grammaticales et lexicales considérables entre la langue standard et le « dialecte ».³⁵ Au Québec, il est donc plus souvent question de « variétés de langage »³⁶ que de diglossie. De plus, il est important de souligner que même s'il y a bel et bien diglossie en Suisse germanophone, on n'y remplit pas non plus tous les critères de la définition classique de Ferguson, puisque la langue standard, le *Hochdeutsch*, n'y jouit pas d'un prestige incontesté et que le dialecte y est parlé par toutes les couches de la société.³⁷ La diglossie en Suisse est plutôt médiale, puisque le dialecte y est généralement réservé à l'oral et le *Hochdeutsch*, à l'écrit – bien qu'il y ait de plus en plus d'exceptions à cette règle.³⁸

Les Suisses et les Québécois partagent toutefois sans doute cette impression d'être, dans une certaine mesure, bilingues dans leur propre langue – « zweisprachig innerhalb der eigenen Sprache »³⁹, selon la formule de Loetscher dans *äs tischört* – et, surtout, un sentiment d'infériorité linguistique face aux locuteurs « centraux », ceux qui parlent des variantes moins éloignées de la langue standard. Ce sentiment a cependant des origines bien différentes : chez les Alémaniques, il émane de l'impression de ne pas maîtriser cette langue standard qu'ils ne parlent que très rarement, même s'ils la lisent et l'écrivent constamment⁴⁰, alors que les Québécois ont appris à cultiver une certaine honte de la langue qu'ils parlent couramment – de leur « accent », entre autres parce que la francophonie, par ses tendances centralisatrices, accorde peu de légitimité aux variantes régionales.⁴¹

Vu du Québec, une société marquée par une présence très forte de l'anglais, il est aussi intéressant de regarder comment, dans *äs tischört*, peut être perçu le rôle de l'anglais comme langue de la mondialisation, car si la perspective suisse-allemande est également marquée par la réflexion sur le statut de minoritaire, elle s'inscrit dans un pays et un continent où, pour des raisons historiques, l'anglais n'a pas les mêmes connotations qu'en Amérique francophone.

³⁵ Ferguson, « Diglossia », pp. 325-340.

³⁶ Laurent Santerre, « Le français québécois: langue ou dialecte? », dans *Langue et identité. Le français et les francophones d'Amérique du Nord*, Noël Corbett (éd.), Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1990, pp. 29-33.

³⁷ Walter Haas, « La Suisse alémanique », dans *La Suisse aux quatre langues*, Robert Schläpfer (éd.), Genève, Zoé, 1985, pp. 88-89.

³⁸ Manuel Meune, « Von Sprache(n) in den Welten Hugo Loetschers – eine Perspektive aus dem ‚anderen Lateinamerika‘ », dans *In alle Richtungen gehen: Reden und Aufsätze über Hugo Loetscher*, Jeroen Dewulf et Rosmarie Zeller (éds), Zürich, Diogenes, 2005, p. 32.

³⁹ Loetscher, *äs tischört und plutschins*, p. 58.

⁴⁰ Haas, « La Suisse alémanique », pp. 103-104.

⁴¹ Jacques Benoît, « Joual ou français québécois? », dans *Langue et identité. Le français et les francophones d'Amérique du Nord*, Noël Corbett (éd.), Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1990, pp. 20-21.

Alors qu'au Québec, les discours d'ouverture à la mondialisation s'opposent généralement aux discours sur la sauvegarde de la langue, en Suisse⁴², où l'anglais n'est pas une langue nationale, son « exotisme » confère à cette langue une certaine neutralité.

Si une œuvre de Loetscher peut avoir un intérêt particulier dans le contexte québécois, c'est aussi parce que l'auteur se passionnait davantage pour l'Amérique latine que pour l'Amérique anglo-saxonne. Il ne s'est certes jamais intéressé au Québec en particulier, mais la lecture de son texte nous oblige à nous demander quelle aurait été sa perspective sur cette « autre » société d'Amérique, aussi attachée à son américanité qu'à sa latinité, s'il avait eu le temps de découvrir⁴³,

1.4. Les prémisses de la traduction littéraire au Québec

Avant d'en venir à la traduction de *äs tischört*, il convient de nous interroger sur le statut de la traduction littéraire au Québec. Les littératures suisse et canadienne ont au moins ceci en commun : il n'y pas *une* « littérature suisse⁴⁴ » ou *une* « littérature canadienne », les contacts littéraires entre les cultures de ces pays n'auraient pas lieu sans la traduction.

La traduction littéraire au Québec et au Canada est moins institutionnalisée qu'en Suisse, où, en particulier, la Fondation Pro Helvetia subventionne de nombreuses traductions d'œuvres suisses vers les autres langues nationales. Elle se trouve dans une situation précaire permanente puisque les marchés canadien et québécois du livre ne sont pas des marchés en soi, mais plutôt l'extension des marchés américain, britannique et français.⁴⁵ La plupart des livres étrangers publiés au Canada sont aussi traduits à l'étranger :

Un Montréalais qui veut lire en français les romans que l'auteur américain de la Nouvelle-Angleterre William Kennedy a situés à Albany, New York, doit lire une

⁴² Voir Felicity Rash, *Die deutsche Sprache in der Schweiz. Mehrsprachigkeit, Diglossie und Veränderung*, Berne, Peter Lang, 1998, pp. 44-46.

⁴³ Meune, « Von Sprache(n) in den Welten Hugo Loetschers – eine Perspektive aus dem ‚anderen Lateinamerika‘ », p.78.

⁴⁴ À ce sujet, Loetscher affirmait : « Mit dem gleichberechtigten Nebeneinander von Sprachkulturen ist auch schon die Frage nach einer schweizerischen Nationalliteratur beantwortet : eine solche gibt es nicht. » (Loetscher, *äs tischört und plutschins*, p.16).

⁴⁵ *Association des traducteurs et traductrices littéraires du Canada*, <http://www.attlc-ltac.org/fr/node>, consulté le 3 avril 2014.

traduction faite en France. Même chose pour Hemingway, Faulkner et tous les autres. Si un Torontois veut lire Sartre, ou Camus, ou Borges, il doit lire une traduction faite par un Américain ou un Britannique. Les Canadiens voient le monde par les yeux des autres.⁴⁶

Même les œuvres d’auteurs canadiens⁴⁷ sont souvent traduites en France, puisque les éditeurs québécois peuvent difficilement entrer en compétition avec les grands éditeurs français, qui ont accès à un marché beaucoup plus vaste.⁴⁸

La traduction littéraire est soutenue par le Conseil des arts du Canada dans l’ensemble du pays (traduction vers le français, l’anglais ou des langues amérindiennes d’œuvres écrites par des auteurs canadiens, peu importe la langue dans laquelle ils écrivent) et par la Société de développement des entreprises culturelles (SODEC) au Québec (traduction et exportation d’œuvres littéraires québécoises). Ces deux principales instances ne financent donc pas les traductions de textes écrits à l’étranger. Seul le Centre international de traduction littéraire de Banff (CITLB), financé par le gouvernement de l’Alberta, soutient la traduction de textes d’ailleurs dans le monde, mais il n’offre que de courts séjours de résidence permettant aux traducteurs littéraires de se concentrer sur leur travail.⁴⁹

Il se fait très peu de traduction littéraire de textes étrangers au Québec – en particulier de textes allemands –, et il y a encore moins de recherches sur ce sujet, surtout s’il est question de

⁴⁶ Robert Paquin, « Traduire pour qui? », dans *La traduction au Canada : les acquis et les défis*, Monique-Catherine Cormier et al. (éds), Ottawa, Le Conseil des traducteurs et interprètes du Canada, 1990, pp. 355-359. Les débats à ce sujet sont relancés de temps à autres, mais ils sont généralement centrés sur la traduction en français de textes écrits par des auteurs canadiens ou américains, puisque le principal reproche fait aux traducteurs français est leur manque de connaissance de la réalité nord-américaine. Voir Marie-Claude Fortin, *La traduction littéraire au Québec : Traduire n’est pas trahir*, <http://voir.ca/livres/1999/11/18/la-traduction-litteraire-au-quebec-traduire-nest-pas-trahir/>, consulté le 13 avril 2015 et Catherine Lalonde, *Traduire au Québec*, <http://www.ledevoir.com/culture/livres/390306/traduire-au-quebec>, consulté le 13 avril 2015.

⁴⁷ Même un auteur montréalais aussi célèbre que Mordechai Richler a été jusqu’à tout récemment traduit presque qu’exclusivement en France. Voir Lee Skallerup, « Montréal via Paris: Mordechai Richler in French », dans Denise Merkle et al. (éd.), *Traduire depuis les marges. Translating from the Margins*, Québec, Nota Bene, 2008, p. 365-383 et « De nouvelles traductions de Mordechai Richler au Boréal », <http://blogue.editionsboreal.qc.ca/blog/2015/01/21/de-nouvelles-traductions-de-mordecai-richler-au-boreal/>, consulté le 30 mars 2015. Voir aussi *Des traductions d’ici*, une initiative de l’Association des traducteurs et traductrices littéraires du Canada qui recense les récentes traductions de ses membres : *Des traductions d’ici*, <http://destraductionsdici.ca>, consulté le 13 avril 2015.

⁴⁸ Hélène Buzelin, « Independent Publisher in the Networks of Translation », dans *TTR : traduction, terminologie, rédaction*, vol. 19 (2006), n° 1, pp. 143-144.

⁴⁹ *Centre international de traduction littéraire de Banff (CITLB)*, <http://www.banffcentre.ca/programs/program.aspx?id=1417>, consulté le 3 avril 2014.

textes traduits en français « neutre » ou « international », ce que certains appellent le « mid-Atlantic French »⁵⁰. Les rares recherches portent principalement sur les coéditions France-Québec⁵¹ et sur l'utilisation du jocal, particulièrement dans le contexte de l'adaptation théâtrale⁵². La question de l'utilisation du jocal est en soi une problématique intéressante, en particulier parce qu'elle porte sur le lien entre le niveau de langue et les groupes socioculturels, qu'elle problématise les questions d'acceptation et de graphisation des formes langagières non normées, mais elle est très éloignée de notre approche, qui, par exemple, n'aborde aucunement les aspects syntaxiques ou phonétiques de la langue québécoise populaire, et limite la réflexion à la possible utilisation d'un lexique réputé québécois.

Afin de mieux faire saisir la nature et la complexité du travail que nous avons mené, il est temps d'apporter quelques précisions sur le cadre théorique et méthodologique dans lequel nous l'avons inscrit.

1.5 Stylistique comparée et *skopos* : quelques repères théoriques et méthodologiques

Comme il s'agira dans ce travail d'une brève analyse du procédé de traduction, nous ne nous attarderons pas aux questions de théorie de la traduction. Mentionnons d'abord que notre analyse, qui se veut une description systématique de certains éléments notables, que l'on pourrait qualifier de « difficultés » de traduction, s'orientera en partie vers la théorie de la stylistique comparée, un courant théorique qui étudiait justement la transposition d'une langue à l'autre en se concentrant sur la structure de surface des différentes langues impliquées. Cette méthode est d'autant plus pertinente dans le cas présent qu'elle a en grande partie été élaborée autour des « paires de langues » anglais-français et allemand-français. Radegundis Stolze résume ainsi le principe de la stylistique comparée :

⁵⁰ Buzelin, « Independent Publisher in the Networks of Translation », pp. 147-150.

⁵¹ Hélène Buzelin, « Repenser la traduction à travers le spectre de la coédition », dans *Meta : journal des traducteurs / Meta: Translators' Journal*, vol. 52 (2007), n° 4, pp. 688-723.

⁵² Voir Michèle Laliberté, « La problématique de la traduction théâtrale et de l'adaptation au Québec », dans *Meta : journal des traducteurs / Meta: Translators' Journal*, vol. 40 (1995), n° 4, p. 519-528 et Annie Brisset, « The Search for a Native Language: Translation and Cultural Identity », dans Lawrence Venuti (éd.), *The Translation Studies Reader (Second Edition)*, New York, Londres, Routledge, 2004, p. 337-368.

Die Vertreter der Stylistique comparée initiieren eine systematische Beschreibung von Übersetzungsverfahren aufgrund des Vergleichs der Oberflächenstrukturen von Sprachen. Anhand umfangreicher Beispieldiskussionen [...] gelangten sie zu dem Ergebnis, das alles Übersetzen, jedenfalls was die genannten Sprachenpaare betrifft [Englisch-Französisch und Deutsch-Französisch], unter sieben, oft in kombinierter Form auftretenden Hauptkategorien subsumierbar ist: emprunt, calque, traduction littérale, transposition, modulation, équivalence, adaptation.⁵³

Nous n'allons pas analyser systématiquement l'ensemble de la traduction à l'aide de cette méthode : cela se serait avéré un travail beaucoup trop imposant – étant donné le travail déjà investi dans la traduction comme telle –, et, en grande partie, non pertinent dans le présent contexte, puisque nous nous intéressons particulièrement aux questions de variantes régionales, et non à l'ensemble des systèmes linguistiques qualifiés de « standard ». Toutefois la typologie de notre analyse s'inspire de cette méthode en ce qu'elle se concentre sur la structure de surface des deux langues concernées et sur le travail qui a été fait pour transmettre le message du texte, soit le processus de traduction, en utilisant les moyens que nous offre chacune des langues.

Il nous semble aussi pertinent de citer ici un extrait de *äs tischört und plutschins* dans lequel Loetscher cite lui-même la traductrice de l'auteur martiniquais Patrick Chamoiseau :

Da Übersetzen in erster Linie Verstehen bedeutet, wird zwangsläufig manche Stelle im französischen Original, die dem des Kreolischen unkundigen Leser als unverständlich erscheint, durch die Rückübersetzung verständlich, bedeutet tatsächlich vielleicht etwas anderes als auf den ersten Blick angenommen. Die deutsche Fassung mag daher weniger geheimnisvoll, weniger exotisch anmuten als die französische. [...] Der Autor selbst lehnt im übrigen vehement "jeglichen eitlen literarischen Dogmatismus" ab, "jeglichen starren akademischen Dünkel", denn "die Sprache muss vibrieren und für sämtliche Sprachen der Welt empfänglich sein".⁵⁴

Sans vouloir tirer trop de conclusions de cette seule citation, nous pensons qu'il s'agit à tout le moins d'un indice de la volonté de Loetscher de laisser une certaine liberté à ses traducteurs de s'éloigner du texte source pour rendre le texte plus vivant dans la langue d'arrivée. Cette vision de la traduction se prête particulièrement à la théorie du *skopos* de Hans Vermeer, qui

⁵³ Radegundis Stolze, *Übersetzungstheorien*, Tübingen, Narr, 2008, p. 69.

⁵⁴ Loetscher, *äs tischört und plutschins*, p. 72.

donne beaucoup d'importance au texte cible et qui lui confère une certaine indépendance face au texte source.

Selon la théorie de Vermeer, la traduction est un acte traductionnel qui a nécessairement un but, une finalité : un *skopos*. Il nomme *translatum*⁵⁵ le résultat de cet acte traductionnel.⁵⁶ Dans la théorie du *skopos*, la traduction est en grande partie un acte de communication interculturelle, puisque le texte source est rattaché à sa culture source, alors que le texte cible, le *translatum*, doit être orienté vers la culture cible : « Wichtiger als die Nähe zwischen Ausgangs- und Zieltext ist die kulturspezifische Kohärenz des Translats. »⁵⁷ Le texte source et le *translatum* peuvent avoir le même *skopos*, mais même dans un tel cas, la traduction ne peut pas seulement être un acte de « transcodage », parce que le transcodage est orienté vers le texte source et qu'il ne s'agit donc pas d'un acte de communication interculturelle. Au centre de l'acte traductionnel se trouve le *Auftrag* (*commission* dans le texte anglais, « ordre de traduction », « mission assignée à la traduction ») une consigne déterminée par le traducteur lui-même ou par la personne qui lui demande de l'accomplir. Cette consigne contient un but (c'est-à-dire une précision de l'objectif de ce *Auftrag*) et les conditions dans lesquelles le but devra être atteint.⁵⁸

1.6. Objectifs et structure du travail

Dans le cadre de ce mémoire, notre *skopos* était de participer au contact culturel entre la Suisse germanophone et le Québec et d'expérimenter cet acte de communication interculturelle en traduisant le texte de Loetscher d'une variante de l'allemand rattachée à la culture suisse vers un français rattaché d'une façon ou d'une autre à la culture québécoise – pour que le lecteur québécois s'y sente en terrain familier, sans pour autant en faire un texte qui serait systématiquement traduit en « français québécois ». Selon la théorie du *skopos*, la

⁵⁵ « Translat » en allemand. Le terme « *translatum* » (tiré des traductions anglaises de textes de Vermeer) est plus souvent utilisé en français.

⁵⁶ Hans J. Vermeer « Skopos and commission in translational action », dans Lawrence Venuti (éd.), *The Translation Studies Reader (Second Edition)*, New York, Londres, Routledge, 2004, p. 227.

⁵⁷ Stolze, *Übersetzungstheorien*, p. 169.

⁵⁸ Vermeer, « Skopos and commission in translational action », p. 229; p. 235.

traduction est une action, et la personne qui accomplit cette action doit pouvoir expliquer les raisons pour lesquelles elle choisit d'agir d'une certaine façon alors qu'elle aurait aussi pu agir autrement.⁵⁹ C'est dans cet esprit que nous avons élaboré notre analyse du procédé d'adaptation, qui, dans la troisième section de ce mémoire, proposera une réflexion sur le choix de certains termes – québécois ou non – et sur le mode d'utilisation des notes de bas de page.

Notre *Übersetzungsauftrag* n'a pas été imposé directement de l'extérieur puisque nous avons choisi de traduire l'essai de Loetscher dans le cadre de ce mémoire de maîtrise. Mais il reste que ce travail est réalisé au sein d'une université québécoise – et par une étudiante d'origine québécoise. Le public visé de notre *translatum* est donc prioritairement un public québécois francophone, lequel a a priori des connaissances limitées de la Suisse et de la langue allemande. L'utilisation des notes de bas de page dans le *translatum* vient souligner le processus de communication interculturelle – nous pouvons en effet supposer qu'une traduction pour un public suisse aurait requis une moins grande quantité de notes. L'essai de Loetscher se prête particulièrement à bien à la théorie du *skopos* puisqu'il porte sur la relativité de la réception des textes selon le contexte sociolinguistique, qu'il répond aux questionnements sur la diversité et l'originalité des diverses langues et sur les moyens utilisés pour rendre ces dernières perceptibles.

Pour résumer, précisons que la traduction du texte que nous avons choisi nous paraît constituer une entreprise particulièrement originale, au moins pour deux raisons. D'une part, elle aborde la question, peu traitée, d'une traduction « inclusive », ouverte, la question du choix d'éventuelles variantes régionales lorsqu'il s'agit, pour un traducteur socialisé au Québec, de traduire un texte qui puisse s'adresser à la fois à un public francophone international et à un public québécois. Il ne s'agit pas de rechercher à tout prix une « couleur locale » québécoise, puisque le texte ne traite pas de réalités québécoises, mais de voir quand éviter certains types de traduction « hexagonale » qui, pour différentes raisons, peuvent parfois heurter les lecteurs québécois qui lisent des ouvrages traduits en Europe. Le défi consiste donc à faire en sorte que ni le lecteur québécois, ni celui d'une autre région de la francophonie ne se sente exclu.

⁵⁹ *Ibid.*

D'autre part, cette traduction est celle d'un texte où il est beaucoup question, précisément, de traduction, de comparaison entre les langues, de recherche d'équivalents pour faire comprendre certaines réalités culturelles ou linguistiques – dialectales ou non – à des personnes peu familiarisées avec les contextes abordés. Le texte nous a donc obligée à nous poser à de très nombreuses reprises des questions qui ne portaient pas simplement sur des aspects stylistiques; il s'agissait alors de se demander s'il est toujours possible – ou nécessaire – de « traduire la traduction », de rendre en français les passages dans lesquels, en particulier, il était question de la traduction de certains termes dialectaux en allemand standard. Fallait-il, ou non, trouver des équivalents en français lorsque l'auteur traitait d'aspects qui semblaient ne pouvoir intéresser que quelqu'un qui connaît bien la langue allemande? Quels détails fallait-il renoncer à traduire? Quels mots allemands fallait-il laisser tels quels, au risque de briser la fluidité du texte et de rappeler constamment au lecteur qu'il était question de réflexion sur la langue allemande – laquelle lui est a priori inconnue? Quelles adaptations pouvait-on s'autoriser?

Ce travail interdisciplinaire est de nature plutôt atypique, puisqu'il est à la croisée entre l'intérêt pour la sociolinguistique, la traductologie, la littérature – voire l'histoire politique. Sa plus grande partie, nous l'avons annoncé, consiste en une traduction de l'ensemble de l'essai de Hugo Loetscher. Celle-ci a impliqué non seulement un gros travail pratique, empreint de pragmatisme, pour réaliser la traduction en tant que telle, mais aussi de multiples recherches minutieuses sur les divers contextes politiques et littéraires évoqués. Dans la troisième partie, analytique, il ne s'agira pas de tenter de répondre à une hypothèse particulière, mais plutôt d'offrir une réflexion sur le processus même de traduction, dans ce qu'il a de particulier s'agissant du texte choisi. L'un des objectifs, répétons-le, est de traduire un texte allemand (suisse) vers le français (québécois), un auteur suisse pour un public québécois. Il n'y aura pas de réponse définitive aux questions soulevées, mais des pistes d'analyse et de solution, des réflexions sur les défis rencontrés, les choix auxquels nous avons été confrontée lors du processus d'adaptation – s'agissant en particulier du degré de « présence » du traducteur dans le *translatum*. Étant donné la longueur et la densité du texte à traduire, il était impossible de passer *tous* les choix que nous avons opérés au crible du cadre théorique, mais il importait de proposer une typologie des principales stratégies adoptées. Venons-en maintenant, dans notre

deuxième chapitre, à la traduction de l'essai, renommé ici – pour des raisons que nous expliciterons plus bas – *You have a nice accent. Un essai sur l'impureté linguistique.*

2. *You have a nice accent.* Un essai sur l'impureté linguistique dans une perspective suisse.

Nous n'écrivons pas comme nous parlons. Ce n'est pas une question morale, mais plutôt linguistique.

La situation n'est pas aussi inhabituelle que nous le croyons. Mais nous, les Suisses, avons tendance à considérer ce qui nous définit comme étant unique. S'il nous arrive aussi d'avoir des problèmes, nous n'allons pas en plus les partager.

D'un point de vue global, la majorité des humains ne saurait sans doute pas écrire comme elle parle. En plus des analphabètes – dont on estime le nombre à 940 millions à l'aube du nouveau millénaire –, il ne faut pas oublier les semi-analphabètes, qui savent lire, mais pas écrire, et les analphabètes secondaires qui ont appris à lire et écrire, mais qui l'ont désappris au cours de leur vie.

Le fait que même au pays de Pestalozzi¹, il y ait des analphabètes fonctionnels cadre mal avec son image convenable. Devons-nous nous être rassurés par les statistiques scolaires qui nous apprennent que la jeunesse est meilleure en calcul qu'en lecture?

D'un autre côté, que pensent les Chinois de nos soucis? Ils sont capables de lire ce que les autres ethnies chinoises écrivent, mais ils ne les comprennent pas quand elles parlent, puisqu'elles prononcent les caractères différemment. Donc un film tourné en cantonais à Hong Kong, par exemple, sera projeté à Taiwan avec des sous-titres chinois pour ceux qui parlent le mandarin – communauté d'écriture, mais non de parole.

¹ Johann Heinrich Pestalozzi (1747-1827) : penseur suisse, pionnier de la pédagogie moderne. (Toutes les notes de bas de page sont des notes de la traductrice. L'original ne contient pas de notes de bas de page.)

Et comment expliquer notre déboire à un auteur qui parle une langue dans laquelle il est peut-être même impossible d'être publié? Par exemple à un Nigérien qui parle une des centaines de langues de son pays. Allons-nous vraiment confier nos chagrins à des auteurs africains confrontés au dilemme consistant à devoir choisir d'écrire en anglais, en français ou en portugais afin de toucher un plus grand public, ce qui revient à dénoncer ce que le colonialisme a fait à leur peuple, et ce dans la langue qui leur a été imposée par leurs anciens colonisateurs?

Notre situation ne changera pas la face du monde, mais il reste qu'on ne peut que constater ceci : nous n'écrivons pas comme nous parlons.



Ce "nous", il nous désigne d'abord nous, les Suisses allemands. Une restriction qui n'est pas anodine : après tout, la Suisse est un pays quadrilingue.

Un Indien – d'Inde – pourrait expliquer qu'on dénombre dans son pays une vingtaine de langues constitutionnelles et répertoriées qui côtoient des dizaines de langues non répertoriées, sans parler des centaines de dialectes et des parlars locaux. Mais n'est-il pas injuste de comparer un sous-continent entier avec un petit État alpin? Ne serait-il pas malintentionné pour un habitant du tiers-monde de demander : Et si c'étaient des musulmans qui vivaient en Engadine au lieu de Romanches, si l'on trouvait, au sud, des Noirs et non des Tessinois, et dans le Haut-Valais des nomades avec des troupeaux de bouquetins? Peut-être que cet argument d'ordre historique peut nous tirer d'affaire : nous avons aussi vécu des guerres de religion, mais seulement entre nous, entre frères chrétiens.

Une fois de plus, une comparaison peut nous aider à relativiser les choses. En Inde, avec 900 millions d'habitants, une minorité de 4,7 % de Gujaratis compte environ 45 millions de personnes, et les 1,3 % de Rajasthanis sont tout de même 12 millions.

L'idée que nous nous faisons d'une minorité semble bien modeste en comparaison – ailleurs, les nains sont plus grands.



Il est évident qu'avec des conditions comme celles qui existent en Inde ou au Nigéria, le besoin de disposer d'une langue véhiculaire devient impérieux.

Il n'y a pas que dans ces deux cas que ce rôle est dévolu à l'anglais.

Nous ne disposons pas de telle solution pour œuvrer à notre cohésion nationale. Ou peut-être que si? Au moins dans une certaine mesure. Comme nous nous considérons comme un État fédéral, nous veillons, au nom de la parité, à ce que la priorité ne soit donnée à aucune des quatre langues : nous avons donc recours à une langue morte qui n'enthousiasme pas grand monde, mais qui ne froisse personne. L'anglais de notre fédéralisme, c'est le latin :

CH est l'abréviation de *Confœderatio Helvetica*, Confédération suisse. Ce sigle se retrouve sur les véhicules automobiles et avant le code postal, comme code international. S'il s'agit de créer une fondation culturelle, nous la nommons *Pro Helvetia*, notre société de gestion des droits d'auteurs se nomme *Pro Litteris*. S'il est question de la jeunesse, nous optons pour *Pro Juventute*, pour la vieillesse c'est *Pro Senectute* et pour les handicaps physiques, *Pro Infirmis*. Nul besoin que notre latin soit d'une justesse exemplaire, que ça soit pour *Pro Instruct* ou *Pro Print*. Mais lorsqu'il s'agit d'insister sur la tradition et de désigner des programmes réactionnaires, quoi de mieux alors qu'une langue morte – *Pro Patria et Familia*.

Mais le quadrilinguisme est respecté sur les billets de banque : *Schweizerische Nationalbank*. *Banca Naziunala Svizra*. *Banque Nationale Suisse*. *Banca Nazionale Svizzera*.

Non, le franc suisse n'est pas une monnaie morte.



Un europhile convaincu pourrait nous mettre dans l'embarras s'il nous demandait combien de langues sont parlées en Europe. Rares doivent être les Européens capables d'énumérer la totalité des 56 langues de notre continent en prenant en compte toutes les langues les plus ou moins répandues. Qui serait en mesure de dire où on parle le kachoube (en Poméranie et en Prusse-Occidentale?), le mannois (dans des îles Britanniques?), le mirandais (au Portugal?) et où l'on siffle au lieu de parler (à La Gomera, aux îles Canaries?).

Dans la mesure où la politique européenne est une politique culturelle – et elle l'est forcément –, elle est aussi politique linguistique : reconnaissance de sa propre langue dans les domaines privé et public, dans les communications, avec les autorités, tout comme à l'école et au tribunal.

Rares sont les pays européens strictement et "purement" unilingues. Parcourons la carte de l'Europe du nord au sud : nous trouvons la Finlande avec une minorité suédoise et les Sami (ou Lapons), à côté de la Suède, avec une minorité finnophone et également avec des Sami; le Danemark avec ses territoires autonomes : les Îles Féroé (où on parle féroïen) et le Groenland (où on parle l'inupik); au nord-ouest les Pays-Bas, avec des provinces où le frison est une langue officielle; la Grande-Bretagne avec le gallois et le gaélique, et en Irlande, où on chante et écrit des poèmes en gaélique, mais où les fonctionnaires parlent anglais. Au sud-ouest, c'est l'Espagne : Catalans, Galiciens, Basques et Valenciens. Et en Italie, tout n'est pas qu'italianité : le français est parlé au Val d'Aoste, le ladin dans les régions alpines, le frioulan dans la région d'Udine et l'allemand au Tyrol du Sud, avec l'Université libre de Bolzano/Bozen, où l'enseignement se fait en allemand et en italien, mais aussi en anglais. En allant vers l'est, il devient particulièrement ardu de démêler l'écheveau et de comprendre de quelles minorités il faut prendre acte au sein de quelles nations depuis l'effondrement de l'Union soviétique et à la dislocation de la Yougoslavie.

Même la France, qui se comporte de façon centralisatrice en matière linguistique également, ne pratique pas la monogamie linguistique. Ce qui ne l'empêche pas de contracter des alliances pas très catholiques avec de notoires opposants aux droits des minorités comme

la Bulgarie, la Roumanie ou la Turquie. Parmi les surprises qu'apportèrent les émeutes de mai 68 à Paris, il y eut ces stands dans la cour de la Sorbonne, remplis d'écrits pamphlétaires en basque, en corse, en breton et même en flamand. Même si la France refusait encore, à l'été 1999, de signer la Charte européenne des langues régionales ou minoritaires, en Alsace, la province frontière, ce n'est pas le "coucou" qui chante, mais bien le *Guguck*, et on y mange *bis die Kuttel verspringt*, et non jusqu'à "s'en faire éclater la panse". Et dans le Sud occitan, on s'oriente à l'aide de la signalisation routière bilingue : *carrièra* au lieu de "rue". Si quelqu'un s'efforce *al jorn du uèi* (aujourd'hui) de parler un français digne l'Académie française, on dira qu'il ne fait que *francimandèjar* (francimandéjer, parler avec l'accent pointu).

L'hétérogénéité linguistique est la norme. Il ne reste qu'à savoir quelles sont les conséquences de cette situation. Dans les années 1960, lorsqu'une commission de l'ONU entreprit de définir, en droit international, le concept de "minorité" (qu'elle soit nationale, ethnique, religieuse ou linguistique), le statut de « minorité linguistique » fut attribué aux groupes ethniques dont la langue se distinguait assez des langues environnantes et n'était pas seulement parlée, mais aussi écrite.



Le quadrilinguisme suisse, ça ne veut pas nécessairement dire que chacun d'entre nous parle quatre langues.

Il est évidemment flatteur de nous faire accoler l'étiquette de "bilingue" ou de "multilingue" comme si ça allait de soi. En 1977, l'anthologie *Schweizer Lyrik des zwanzigsten Jahrhunderts (Poésie suisse du 20^e siècle)* fut publiée par une maison d'édition suisse. Le recueil était composé de "poèmes des quatre régions linguistiques", et seuls les poèmes romanches étaient accompagnés d'une traduction en allemand, les autres étaient seulement disponibles en version originale. Il n'y a probablement que très peu de lectrices et de lecteurs qui possèdent les compétences lyriques suffisantes dans les trois langues. Il est

donc révélateur que l'éditeur ait été non pas un Suisse, mais un Allemand qui croyait au plurilinguisme suisse.

D'un autre côté, cela nous agace quand certains croient qu'une deuxième ou même une troisième langue nous a été fournie en même temps que notre certificat de naissance. Nous devons acquérir les langues étrangères comme tout le monde; tout comme il n'y a pas de solution miracle pour apprendre les mathématiques, il n'y a pas non plus de "solution suisse" pour apprendre le passif et le subjonctif.

Nous ne sommes pas rendus très loin dans nos compétences linguistiques dans l'une des autres langues nationales. Rares sont les non-Romanches qui parlent le romanche. Mais ce sont précisément les membres des petites communautés linguistiques, comme les Romanches et les italophones, qui se distinguent en maîtrisant deux, si ce n'est pas trois langues nationales. De plus, il y a une grande différence entre maîtriser suffisamment une langue étrangère pour être à l'aise au quotidien et en affaires, tout juste assez pour demander un *caffè con crema* (ou, plus correctement, *con panna*), et lire un vers comme celui que nous devons à Alfonsina Storni (1892-1939), émigrée avec sa famille en Argentine où elle mit volontairement fin à ses jours en 1939 : « Pudiera ser que todo lo que en verso he sentido » (« Il se pourrait que tout ce qu'en vers j'ai ressenti »).

Bien sûr, la structure politique et économique du pays fournit une motivation pour l'apprentissage d'une autre langue. Pour travailler au niveau fédéral, il faut absolument posséder une seconde langue, que ce soit en politique, en affaires – ou pour un mélange des deux.

Un Flamand pourrait rétorquer que c'est la même chose en Belgique : « Notre Premier ministre est toujours un Flamand qui parle le français en plus du néerlandais. Un francophone, un Wallon, ne se préoccuperait guère de maîtriser l'autre langue nationale, le néerlandais. »

« Le néerlandais? Est-ce la même chose que le flamand? » Les Flamands ne sont-ils pas ces gens qui nomment leur femme de ménage *poetsvrouw* plutôt que *schoonmaakster*? Une

Nederlandse Taalunie – “Union de la langue néerlandaise” – ne fut-elle pas créée en 1980? Non, nul besoin d’un dictionnaire “flamand – néerlandais”, après tout il existe une langue standard dite AN, l’*Algemeen Nederlands* (néerlandais commun).

Allemand, français, italien, romanche – un pays avec quatre langues. Cela ne coïncide pas avec la définition de la nation telle qu’elle fut imaginée à l’époque du romantisme et de la montée des nationalismes : un pays, une langue, une histoire – une vision dont un certain Reich censé durant mille ans, un et indivisible, incarna la terrible réminiscence.

La Suisse partage trois de ses langues avec des pays voisins dont l’histoire ne s’est pas écrite de la même façon, et même à l’intérieur de notre pays, l’histoire n’a pas été la même pour tous les groupes linguistiques.

S’il y a bien une chose qui montre que les États européens n’ont eux-mêmes été guère fidèles à la conception qu’ils avaient de la nation, ce sont bien les tracés de frontières qui ont valu aux États africains – leurs anciennes colonies – de devenir de nouvelles nations souveraines en proie aux anciennes guerres tribales.

Pour décrire sa situation propre, la Suisse a forgé le concept de “nation de volonté” (ou *Willensnation*). C’est une formule passablement élitiste lorsqu’elle implique l’idée que les autres nations seraient des entités purement naturelles, et non pas elles aussi le fruit d’un acte de volonté inaugurant leur histoire, et qu’on oublie par ailleurs qu’une *Willensnation* ne dépend pas seulement de sa propre volonté, mais aussi de celles des autres, pensons seulement au respect de sa neutralité par les grandes puissances.

Les États-Unis ne sont rien d’autre qu’une *Willensnation*, avec leur combat pour l’indépendance et leur foi dans la constitution, et cela même si l’archétype du WASP (*White Anglo-Saxon Protestant*) n’est plus valable depuis longtemps. On ne peut pas importer des esclaves noirs et vouloir rester blanc; les immigrants catholiques venus d’Irlande, d’Italie et de Pologne ont brisé le monopole protestant et au cours des dernières décennies, les anglophones ont dû faire de la place aux Latinos, qui constituent maintenant 20 % de la population.

Les pays d'immigration ne sont-ils pas tous des *Willensnationen*? Ce qui est valable pour l'Amérique du Nord l'est aussi pour l'Amérique du Sud.

Être Brésilien, par exemple, contraint à s'identifier à une nation formée de trois communautés, soit les Amérindiens, les Noirs et les Européens, ces derniers étant eux-mêmes originaires de régions européennes les plus variées; s'ajoutent aussi les immigrants asiatiques, qui ont permis l'émergence d'un Brésil japonais et d'un Brésil coréen.

Une telle hétérogénéité culturelle exige un dénominateur commun quelconque. La langue, outil indispensable à la communication, ne garantit pas la cohésion d'un ensemble, mais elle en est une condition nécessaire. Il peut s'agir de l'anglais américain, dérivé de l'anglais britannique et qui sert à l'expression collective de l'*American way of life*, mais aussi du portugais du Brésil, qui mène sa propre vie au nom de la *brasilidade* – quelle que soit la façon dont on définit cette “brasilianité”. Pour le dire avec les mots d'un auteur portugais, « le brésilien, c'est du portugais avec du sucre ».

Les immigrants sont un autre exemple de personnes qui apprennent à écrire une langue différente de celle qu'elles parlent. Ça ne dure habituellement qu'une génération, peut-être un peu plus, tout dépendant de l'attachement que l'immigrant et ses descendants portent à leur culture d'origine. Sauf que pour eux, il y a un océan – l'Atlantique ou le Pacifique – entre la langue parlée et la langue écrite, tandis que pour nous Suisses allemands, il n'y a qu'un fleuve – le Rhin.

À tous les siècles et dans toutes les langues, les gens ont rêvé d'avoir une langue commune, qui s'imposerait non seulement à l'échelle d'une nation, mais aussi dans le monde entier. Cela ne date pas seulement de l'invention de ces langues artificielles que le 19^e siècle a imaginées – l'esperanto, le novesperanto et le volapük.

Derrière le souhait et l'idée d'une langue commune se trouve la foi en une raison universelle. Ce n'est donc pas pour rien que la grammaire de Port-Royal parue en 1660

constitue un des événements importants de l'*Aufklärung*. La *Grammaire générale et raisonnée* était conçue pour être le fondement d'une méthode de vérification logique valable dans toutes les langues.

Les dernières décennies ont marqué un nouveau tournant dans la question de la langue universelle. Dans son livre intitulé *L'instinct du langage*, qui fut un best-seller de la linguistique, Steven Pinker, le directeur du Centre de neuroscience au *Massachusetts Institute of Technology* (MIT), apporte des arguments visant à montrer que la capacité de l'Homme à construire des phrases grammaticales est innée et non pas acquise. Dans son bagage génétique, il possède le gène de la grammaire.

Lorsqu'au cours de l'histoire des langues, il s'est agi de trouver une langue universelle, certains n'ont pas dédaigné recourir tout bonnement à leur propre langue. Luther était convaincu que l'allemand était la langue la plus proche de Dieu et l'humaniste allemand Aventinus (1477-1534) le déclara [l'allemand] langue mère originelle. Dans le même esprit, dans ses *Discours à la nation allemande*, Johann Gottlieb Fichte philosophait : « [L']Allemand, en apprenant cette langue souche qu'est le latin, apprend en même temps, dans une certaine mesure, les langues qui en sont dérivées, et que s'il devait apprendre celle-là plus à fond que ne le fait l'étranger, ce dont il est sans doute tout à fait capable pour les raisons indiquées, il apprendrait en même temps à comprendre bien plus à fond certaines langues étrangères et à les posséder de manière bien plus remarquable que celui-là même qui les parle; par conséquent, l'Allemand, pourvu simplement qu'il mette à profit tous ses avantages, peut toujours saisir l'étranger et le comprendre parfaitement, même mieux que celui-ci ne se comprend lui-même, et il peut le traduire intégralement, alors que l'étranger, sans un apprentissage extrêmement pénible de la langue allemande, ne peut jamais comprendre le véritable Allemand, et l'allemand authentique échappera sans nul doute à la traduction. ²» Antoine de Rivarol (1753-1801) croyait pour sa part en « l'universalité de la langue française ³ » (1784). Gropius Becanus, dans *Origines Antwerpianae* (1569), faisait valoir que

² Johann Gottlieb Fichte, *Discours à la nation allemande*, Paris, Imprimerie nationale, 1992. (Traduction : Alain Renaut. Extrait du *Quatrième discours*.)

³ En français dans le texte.

le néerlandais d'Anvers était à l'origine de toutes les langues, une idée qui fut encore reprise au siècle dernier par A. de Ryckholt.

Derrière ce genre de spéculations se trouvait la quête de l'origine du langage, une question à laquelle le Moyen Âge chrétien donnait une réponse biblique : Comment parlait-on avant que la construction de la Tour de Babel ne mène à la catastrophe que fut la confusion des langues? Dieu n'avait-il pas parlé en hébreu avec Adam? L'hébreu faisait donc partie, avec le grec et le latin, des trois langues sacrées – le Collège de France à Paris s'est déjà appelé Collège des Trois Langues⁴. Ramon Llull (1232-1316), le premier à écrire en catalan en plus du latin, a élaboré une langue universelle dans sa *ars magna*⁵. Ce franciscain espérait ainsi faciliter la conversion des non-croyants. Mais cette langue missionnaire trop sophistiquée ne fut jamais utilisée et n'eut donc pas l'effet escompté, puisqu'il aurait d'abord fallu apprendre à ceux qu'on appelait païens – et non barbares, pour une fois – la philosophie et les mathématiques supérieures. Quand Llull effectuait son travail de missionnaire en Afrique du Nord, il utilisait l'arabe pour sa *disputatio*, qui mettait aux prises le chrétien Raimundus (Ramon) et le Sarrasin Hamar. Sa *ars magna* ne le protégea pas des Musulmans qui l'ont capturé et exécuté.

Les missionnaires se devaient d'apprendre la langue de ceux qu'ils voulaient convertir. Cela a donné lieu à la création par ces missionnaires de nombreux dictionnaires et grammaires de langues amérindiennes, souvent la seule trace qu'il en reste – la langue morte d'un peuple disparu – sauf lorsque certaines expressions servant à désigner des plantes et des animaux ont été reprises dans le vocabulaire des vainqueurs.

⁴ Il semble que le collège se soit appelé Collège Royal à l'origine, puis Collège des trois langues.

⁵ « Cette œuvre est un livre de logique [...] mais il faut rapporter le projet du “grand art” de Lulle à un objectif d'une autre nature que la logique pure. Lulle se donne en effet pour but de convertir les juifs et les musulmans, et la logique est pour lui un moyen de forcer, par la seule puissance de la raison, la conviction des “infidèles”. Ce projet fondamental imprime à l'art de Lulle un tour particulier, par exemple l'exclusion du formalisme. L'ouvrage est divisé en 13 parties, correspondant aux étapes logiques de la constitution de sa méthode. Au moyen d'un “alphabet” de neuf lettres (A, B, C, D,...) comportant chacune six significations différentes, Lulle élabore un champ de signification des possibles. [...] » (Denis Huisman, « Grand art (Le) », dans *Dictionnaire des mille œuvres clés de la philosophie*, Paris, Nathan, 1993, pp. 216-217.)

Puisque la quête d'une langue universelle pour la communication orale est restée une entreprise vouée à l'échec, la transmission visuelle – une langue constituée d'images – semblait être une solution, et c'est l'égyptien qui servit de mode d'emploi. Aurait-on dû plutôt s'en tenir aux idéogrammes chinois? Selon la logique biblique, le chinois pourrait être la langue la plus ancienne puisqu'aucun Chinois ne travaillait à la construction de la Tour de Babel.

Et pourquoi ne pas choisir une langue de signes plutôt qu'une langue de mots? Il est tout à fait possible d'inventer un alphabet manuel compréhensible. Mais l'alphabet dactylogique américain n'est pas identique au britannique, et celui des Suédois se distingue d'autant plus du cyrillique.

Mais le problème, c'est que même ces signes sont liés à des langues particulières. Le langage gestuel des sourds-muets peut difficilement être mondialisé. Si tant est qu'on puisse traduire cette langue des signes, la communication n'est souvent qu'approximative. D'un autre côté, il est aujourd'hui difficile de s'imaginer pouvoir s'orienter spatialement ou socialement à l'étranger sans pictogrammes, sans cette langue symbolique dont les avertissements et les signes directionnels – flèche, bœuf ou chute de pierres – n'ont pas à être traduits; même en pantalon, le petit bonhomme qui indique les toilettes est interprétable par toute personne qui porterait un kilt, un kimono ou un burnous.

Il reste que la communication linguistique n'est pas composée que de mots. La question « Qu'est-ce que tu veux dire? » a une tout autre signification quand celui qui pose la question se tapote le front avec l'index⁶. En plus de la langue qu'on parle avec des signes, il y a la langue parlée avec des intonations. Dans l'*Amphitryon* de Kleist, Alcmène dit « ah!⁷ » à la fin de la comédie, lorsqu'elle apprend que c'est un dieu, et non son époux, qui lui a rendu visite. C'est l'intonation du « ah! » qui donne à la pièce son sens précis. Dit-elle « ah! » avec

⁶ Dans le monde germanophone, *Vogel zeigen* (littéralement « montrer l'oiseau ») est un signe que l'on fait pour signifier à quelqu'un qu'il n'a pas toute sa raison en appuyant son index sur son front ou sa tempe. Au Québec, la même chose est signifiée par une rotation du doigt ou un mouvement de la main près de l'oreille.

⁷ Le lecteur averti aura peut-être remarqué que les traducteurs francophones ont habituellement traduit cette expression par « Hélas! » (voir les traductions de Baatsch [Papiers, 1986] et Voisine [Lettres modernes, 1993]), mais nous avons préféré traduire par « Ah! », celui-ci se prêtant mieux à l'analyse de Loetscher, qui voit dans l'expression allemande une certaine ambiguïté, alors que « hélas » exprime nécessairement une déception.

résignation, étonnée qu'un dieu l'ait choisie? Lui échappe-t-il un « ah! » qui veut dire « il ne manquait plus que ça! », ou son « ah! » signifie-t-il que les prouesses amoureuses du dieu suprême sont loin d'être mémorables?

Quel que soit le signe, quelle que soit l'intonation, cela n'efface pas la confusion babylonienne. Pour parler les langues étrangères, malgré le *basic English*, il n'y a pas de processus accéléré. Il n'y aura pas non plus de Pentecôte helvétique, sous le feu de langues inspirées par l'esprit du haut-allemand.

Mais il se trouve que c'est précisément de notre diversité linguistique européenne que nous sommes fiers. Ne devons-nous pas nous garder de devenir arrogants, en vertu de cette diversité, pour éviter que notre prétention soit punie par une Pentecôte inversée : au lieu de tous parler des langues différentes, à la façon babylonienne, nous parlerions tous la même pseudo-langue grâce un vocabulaire lyophilisé à dissolution instantanée.



Mais les *Willensnationen* ne sont pas toutes semblables. Les différences peuvent être considérables, comme l'illustre cette comparaison avec la Suisse : ici, c'est précisément l'absence de langue commune qui est requise et cette volonté commune s'exprime par le fait que toutes les langues coexistent en ayant les mêmes droits. Fait révélateur, c'est en 1938, face à la folie raciale aryenne et aux revendications culturelles germaniques du national-socialisme, qu'un référendum accorda au romanche – la plus petite des langues suisses – le statut de langue nationale.

Le romanche est la quatrième langue nationale, mais pas la quatrième langue la plus parlée. Avant les Romanches (40 000) se retrouvent aujourd'hui les locuteurs de langues slaves (130 000), de l'espagnol (118 000), du portugais (95 000) et du turc (60 000), et après les 60 000 anglophones, il y a aussi 38 000 albanophones et 18 000 arabophones (données de

1990). Il faut aussi ajouter que deux tiers des Romanches vivent à l'extérieur du territoire linguistique romanche.

En 1998, alors que la Suisse était l'invité d'honneur de la foire du livre de Francfort, en plus des jeunes représentants des quatre littératures – Leo Tuor (romanche), Ruth Schweikert (allemand), Sylviane Dupuis (français) et Fabio Pusterla (italien) –, Ibrahim al-Koni fut aussi invité à parler, en arabe en l'occurrence. Al-Koni représentait la littérature écrite en Suisse par des étrangers, comme celle qui se retrouve dans *Küsse und eilige Rosen (Baisers et roses pressées)*, un recueil de littérature suisse en langues étrangères contenant des traductions de l'anglais, de l'espagnol, du russe, de l'albanais, du turc, de l'arabe et du tibétain.



Avec la coexistence des langues-cultures aux droits égaux, la réponse à la question sur l'existence d'une littérature nationale suisse est déjà donnée : il n'existe rien de tel. Si l'on entend par là une littérature prenant en compte des productions littéraires dans les quatre langues, il s'agit alors d'une littérature dont le pays prend connaissance à travers des traductions.

La politique culturelle suisse est en très grande partie une politique de la traduction. Or, le parcours d'une traduction entre la Suisse allemande et la Suisse romande ne mène pas toujours en ligne droite de Zurich à Genève ou Lausanne, en passant par Berne. Il peut aussi faire un détour – sans que ce soit forcément un inconvénient – par Paris et ses maisons d'édition.

Si l'on tient à parler de littérature nationale, alors il faut plutôt parler d'une conscience littéraire nationale. Celle-ci ne se manifeste pas par la connaissance des autres littératures, mais par la prise de conscience et par l'adhésion à l'idée que d'autres langues que la nôtre sont indispensables à notre identité culturelle : toute idée de hiérarchie ou d'exclusivité des langues est exclue d'emblée.

Une coexistence acceptée de tous et porteuse d'acceptation ne suffit pas à faire en sorte qu'on se témoigne un intérêt réciproque. Longtemps, ce qui était considéré comme une preuve d'esprit libéral ne fut rien d'autre qu'une façon de tolérer l'indifférence. Charles-Albert Cingria (1883-1954), un écrivain qui s'était fait un nom en France, fut traduit en allemand seulement quarante ans après sa mort. Giorgio Orelli, le plus grand des poètes tessinois (*1921) avait plus de soixante-dix ans quand certains de ses poèmes furent publiés pour la première fois en allemand, dans une édition bilingue – *Rückspiel/Partita di ritorno*.

On pourrait parler d'analphabétisme national des gens cultivés. Les sommités culturelles pour une langue en particulier s'y connaissent peut-être en la matière, mais ils sont en même temps des analphabètes en matière d'autres langues-cultures.



Dans ce fédéralisme aux quatre langues, c'est aussi la relation entre langue parlée et langue écrite n'est pas la même selon la région linguistique, pour des raisons tenant à la fois de l'histoire et des différentes structures en matière de politique culturelle.

Il existe de grandes différences entre une vie intellectuelle et littéraire dominée par un centre et une culture littéraire qui se répartit entre divers lieux aux prérogatives équivalentes, entre une métropole comme Paris, qui décide de tout, et un monde germanophone où Berlin a officié aux côtés de Weimar, où Vienne se retrouva sur un pied d'égalité avec Prague, et où Munich est un centre littéraire au même titre qu'Hambourg et Francfort.

Certes, la Suisse romande possède un certain nombre de maisons d'édition, mais ce sont de petits éditeurs qui publient des livres au tirage modeste. Peu importe que les maisons d'édition y soient dynamiques et les revues littéraires, intéressantes, Paris y porte à peine attention. Personne ne peut rivaliser avec Paris. La Suisse francophone partage ce sort avec la Belgique francophone.

La décentralisation du monde culturel germanophone, en revanche, a représenté pour la Suisse allemande la possibilité de prétendre au statut de région culturelle au même titre que d'autres. Zurich jouait déjà un rôle important dans l'histoire des idées au 18^e siècle avec le théologien et physiognomoniste Johann Kaspar Lavater (1741-1801) et les hommes de lettres Johann Jacob Bodmer (1698-1783) ou Johann Jacob Breitinger (1701-1776). Ceux-ci ont été des précurseurs pour les classiques suisses du 19^e siècle : Gottfried Keller (1819-1890), Conrad Ferdinand Meyer (1825-1898) et Jeremias Gotthelf (1797-1854).

Au même moment, la Suisse francophone, devenue « Romandie », était en train de développer sa propre conscience culturelle. Cent ans après la publication de *Versuch schweizerischer Gedichte* (Essai de poésies suisses) d'Albrecht von Haller, Juste Olivier (1807-1876) publiait enfin ses *Poésies suisses* en français.

Dans le meilleur des cas, Jean-Jacques Rousseau (1712-1778) passe tout au plus pour un "citoyen de Genève", mais il n'est jamais vu comme un représentant de la Suisse romande. Quant à Benjamin Constant (1776-1830), dont le roman *Adolphe* est un exemple type de roman analytique, il passe – ne serait-ce qu'à cause de la vie qu'il a menée – aussi souvent pour un Français que pour un Suisse.

Le terme "romand" permet d'affirmer le fait que la Romandie se voit comme faisant partie de la culture française, mais pas comme partie de la France. Il est assez révélateur que la Romandie, pour qualifier la Suisse germanophone, ne parle pas de "Suisse allemande", mais plutôt, de manière tout aussi limitative, de "Suisse alémanique".

Pour le 19^e siècle romand, il est absolument indispensable d'évoquer Henri-Frédéric Amiel (1821-1881); il ne s'est pas fait un nom dans les belles-lettres, mais grâce à son journal intime et au texte de l'hymne *Roulez, tambours!* Ce dernier était peut-être très patriotique, mais certains passages de son journal étaient si intimes qu'il fut publié intégralement plus de 100 ans après sa rédaction, à partir de 1976. Amiel a fondé la tradition de l'introspection qui

caractérise encore aujourd'hui la littérature romande, une littérature marquée par la mauvaise conscience propre au calvinisme.

Aussi incontestable que soit ce jugement, il ne faudrait surtout pas oublier que les débuts de la littérature alémanique comportaient leur lot de récits autobiographiques : la *Chronique privée* (1448) du Bernois Ludwig von Diesbach, le *Pèlerinage* (1519) du Schaffhousois Hans Stockar, une *Sabbata* (texte en prose écrite après le travail, 1533) par le Saint-gallois Johannes Kessler, les récits de vie (1592) d'Andrea Ryff, les autobiographies (1612) du père – Thomas – et du fils – Felix – Platter, et plus tard, des journaux intimes comme ceux de Haller ou de Lavater (*Tagebuch eines Beobachters seiner Selbst [Journal d'un observateur de soi-même]*, 1773) et bien sûr *Lebensgeschichte und Natürliche Ebentheuer des Armen Mannes im Tockenburg (Le pauvre homme du Toggenburg)* (1788).

S'il est vrai que la littérature de Suisse romande est relativement jeune, ça l'est d'autant plus pour la littérature de Suisse italienne. Le Tessin, victime de la colonisation intrasuisse, est resté "pays sujet" jusqu'en 1804. C'est seulement au début du 20^e siècle qu'est apparue une littérature tessinoise vraiment autonome. Ce qui ne veut pas dire que le 19^e siècle n'est qu'une page blanche. L'écrivain Alberto Nessi (né en 1941) nous en a prouvé le contraire dans son anthologie *Le Pays oublié, portrait de la Suisse italienne*. Cet ouvrage comprend surtout des documents, concernant par exemple la mortalité infantile, les premières descriptions topographiques du Tessin, des notes sur la "tessinité (*ticinesità*)", des mémoires, des témoignages d'émigrants : « La Californie, l'Argentine, l'Égypte, l'Australie et toutes les nations d'Europe sont témoins de l'énergie farouche et joyeuse des Tessinois. »

Un pays formé de quatre cultures dont chacune a sa propre histoire linguistique.



La situation peut néanmoins se compliquer, comme nous le montre l'exemple du romanche.

Pour parler de l'histoire du romanche, on peut citer Conrad Gessner (1516-1565). Ce grand érudit zurichois, remarquable compilateur, a jeté les bases de la zoologie descriptive avec ses herbiers et bestiaires. *Mithridate*, une de ses œuvres moins connues, est le tout premier ouvrage de linguistique comparative et il porte ce nom parce que Mithridate VI, le roi du Pont, aurait maîtrisé vingt-deux langues. S'agissant du romanche, que Gessner appelle « le welche⁸ de Coire » (*Churweltsch*), on peut lire :

« On dit des Rhètes qu'ils parlent un dialecte de l'italien tellement corrompu que pratiquement aucun texte littéraire n'a été écrit dans cette langue. Jakob Bifrons, Rhète très érudit et pieux, fut le premier à écrire et publier des textes dans cette langue. En 1552, il a aussi traduit le catéchisme de l'allemand vers le romanche. Les Rhètes ne descendent pas des Romains, mais plutôt des Toscans. Mais le *Churweltsch* perd sans cesse du terrain : comme l'affirme Aegidius Tschudi, le romanche est largement en train de disparaître chez les Rhètes. Depuis près de 150 ans, l'allemand l'a repoussé de plus en plus, de sorte qu'aujourd'hui, ce sont non seulement les *Curienses* (les habitants de Coire) qui parlent l'allemand, mais aussi des habitants d'endroits isolés qui parlaient autrefois italien, – si tant est qu'on puisse considérer leur langue corrompue comme de l'italien. Car elle était déjà si corrompue à l'époque de Tite-Live et elle l'est tellement aujourd'hui que les Toscans, qui peuplent maintenant l'Italie, les comprennent à peine quand ils parlent, même s'ils appartiennent à la même nation et descendent du même peuple. »

Après un processus d'extinction qui dure depuis un demi-millénaire, le romanche existe pourtant toujours bel et bien, et il en existe même plus d'un. D'une vallée à l'autre, on peut distinguer cinq variétés : le sursilvan (dans la vallée du Rhin antérieur), le sutsilvan (dans la vallée du Rhin postérieur), le surmiran (dans la vallée d'Oberhalbstein – *Surses* en romanche – et au Val d'Alvra), le putèr (en Haute-Engadine) et le vallader (en Basse-Engadine et dans le Val Müstair). Pendant longtemps, on a peu fait de cas de l'existence de ces diverses variétés de romanche, comme le montre le fait que la traduction d'un romanche à l'autre, par exemple du sursilvan vers le vallader ou le surmiran, est relativement récente. En 1982, une langue

⁸ Nom donné aux étrangers d'origine latine (souvent Français ou Italiens) par les Allemands; Romand, pour les Suisses alémaniques.

standard unifiée, le *Rumantsch grischun*, fut mise sur pied non pas par un Romanche, mais par Heinrich Schmid, romaniste de l'Université de Zurich. Cette création linguistique tenait compte autant des points communs entre les variétés que des différences régionales, qu'elle nivelait afin de créer une base commune de compréhension. Lorsqu'on veut dire "oui", il faut donc dire *gea*, et non *gie* (en sursilvan), *ea* (en surmiran), ou *schì* (en vallader), et on doit dire *jau* pour "je", au lieu de *jeu* (en sursilvan), *ia* (en surmiran) ou *eu* (en vallader). Pour les catholiques sursilvans, Dieu s'appelle *diu*, pour les protestants sursilvans *deus*, et ce que les théologiens avaient séparé, le philologue l'a unifié en en faisant *dieu*. Le Suisse est resté un *Svizzer*, quant à l'ordinateur, il a été dès ses débuts un *computer* – à moins qu'on ne le considère comme un simple *ordinatur*, ce qui signifie "classeur", "dossier" en romanche?

Cette *lingua franca* devait devenir langue officielle et administrative. Mais le *Rumantsch grischun* n'a réussi que partiellement son pari. En tant que journal bilingue, l'*Engadiner Post/Posta Ladina* est, tout comme l'hebdomadaire *Biel/Bienne*⁹, un phénomène exceptionnel dans le paysage médiatique suisse. La partie romanche du journal n'est toutefois pas écrite en *Rumantsch grischun*, mais plutôt, selon une tradition bien établie, dans les variétés romanches de Haute-Engadine (le vallader) et de Basse-Engadine (le putèr).

Le romanche est parlé dans un canton montagneux dont l'économie agricole a été profondément bouleversée par le tourisme et l'industrialisation au cours des dernières décennies. La Suisse romanche partage ce destin avec la Suisse italienne.

Dans les années 1920, l'expression *due Svizzere* – qu'on pourrait traduire par "la Suisse à deux vitesses" – s'est répandue en Suisse méridionale. Si l'on applique cette formule au canton italophone, elle permet d'opposer le Tessin alpin agricole au Tessin moderne industrialisé.

Deux romans illustrent bien cette évolution. Dans *Il giuoco del monopoly* (*Le jeu de monopoly*, 1980), Giovanni Orelli (*1928) utilise le fameux jeu de société, où il est question

⁹ Loetscher parle du *Bieler Tagblatt* dans l'original, qu'il semble avoir confondu avec *Biel/Bienne*, puisque le *Bieler Tagblatt* n'est pas un journal bilingue.

de propriété immobilière et foncière, comme métaphore épique de la Suisse italienne et de sa ruée vers l'argent. Pour les Romanches, il faut citer *La Müdada* (1962) de Cla Biert (1920-1981), dont le titre, *La mutation*, annonce bien toute la thématique et la problématique.

En raison des conditions naturelles, le Tessin, “midi de la Suisse”, est un canton montagnard marqué par la pauvreté, il fut aussi pendant des siècles un canton d'émigrants, qui partaient pour l'Italie ou, plus tard, quand le tunnel du Saint-Gothard fut terminé, pour la Suisse alémanique. Après la Seconde Guerre mondiale, le Tessin a connu un formidable essor économique, notamment suite à des arrivées en provenance de Suisse alémanique. Le boom économique eut inévitablement des conséquences culturelles.

Alice Vollenweider, une observatrice avertie de la Suisse italienne, souligna : « La trop forte présence d'étrangers est un problème plus urgent que le laissent croire les statistiques. Les 9,5 % de Suisses alémaniques constituent une classe supérieure numériquement faible, mais influente, qui se soustrait à l'assimilation linguistique et culturelle. Le Tessin paye son essor économique par le nivellement à grande échelle de son caractère culturel distinct. »

La fondation d'une université à Lugano (1982), notamment, fut la manifestation d'une conscience culturelle en état d'affolement. Si l'italien est sur la défensive même au Tessin, il l'est à plus forte raison encore dans les vallées du sud des Grisons. Afin de freiner le recul de l'italien, l'association *Pro Grigioni Italiano* organisa des *giornate grigioitaliane*, des journées de retrouvailles, à l'instar des *Scuntradas* qu'organisent les Romanches depuis 1983, ces rencontres portant sur la place de la langue et de la culture et sur la promotion de l'identité romanches.

Les régions romançophones, quant à elles, confinent en grande partie à l'espace linguistique allemand, qui est plus puissant économiquement. Dans ces zones, l'allemand devient donc la deuxième langue du canton – et le romanche tend à n'être plus qu'une langue seconde. Cette évolution a de nouveau mis à l'ordre du jour le débat sur les menaces de disparition qui pèsent sur le romanche.

Iso Camartin (*1944) s'est prononcé ainsi à ce sujet : « Dans une situation comme celle que nous connaissons à l'heure actuelle, le seul moyen pour la littérature romanche de ne pas perdre sa raison d'être consiste à se donner pour tâche de mettre en place pour la minorité une expérience linguistique à nulle autre pareille. Ce qui est déterminant pour éviter le déclin de la littérature romanche, ce n'est pas tant sa réelle valeur artistique – dont très peu d'œuvres portent la marque, même si c'est peut-être le cas de quelques-unes. En matière d'art littéraire, il y a déjà assez de solutions de rechange en prévision du moment où la littérature romanche aura totalement disparu. La seule chose qui justifie l'attachement des Romanches à celle-ci, c'est l'aide qu'elle leur procure pour enrichir le cœur de cette langue à laquelle tout Romanche natif est tout de même encore attaché. »

Il y a toujours des auteurs qui écrivent exclusivement en romanche. Mais pour accéder à une notoriété nationale, ils dépendent des traductions, bien qu'un appareil de notes puisse parfois s'avérer utile, comme chez Leo Tuor (*1959) dans *Giacumbert Nau. Récit et notes sur sa vie*. La première langue cible des traductions est l'allemand. Désormais, beaucoup d'écrivains officient comme autotraducteurs ou co-traducteurs, comme Gion Deplazes (*1918). De plus en plus d'auteurs recourent aux deux langues, soit en publiant leurs ouvrages en édition bilingue comme Linard Bardill (*1956), soit en alternant les langues d'une œuvre à l'autre, comme Flurin Spescha (*1958) ou Clo Duri Bezzola (*1945). Iso Camartin, à la fois auteur et chercheur, qui occupa la première chaire en langue et culture romanches à l'Université et à l'École polytechnique fédérale de Zurich, publie en allemand non seulement ses essais, mais aussi ses écrits portant sur des questions romanches.

Ce type de dualisme linguistique n'existe pas dans les autres groupes linguistiques. Nous n'avons pas de Jean Arp – ou Hans Arp – un Alsacien qui écrivait de la poésie en français et en allemand, et encore moins l'équivalent suisse de Gil Vicente (1465?-1537?), qui a écrit dix de ses 45 pièces en espagnol, seize en portugais et dix-neuf dans les deux langues; nous n'avons pas non plus de pendant à un Tchinguiz Aïtmatov (1928-2008) qui écrivait ses livres en russe et en kirghize et qui se chargeait en partie de ses traductions.

Le Romanche qui vit cette dualité linguistique vit doublement le problème des langues parlée et écrite qui ne se recoupent pas. S'il écrit en rumantsch grischun, cette langue standard

récemment créée, celui-ci diffère de son propre dialecte romanche local; s'il parle allemand, il parle un dialecte suisse-allemand et est confronté au même problème qu'un Suisse allemand lorsque celui-ci entreprend d'écrire en allemand standard.



Les différences dans les liens possibles entre le dialecte, parlé, et la langue standard, écrite, apparaissent bien lorsqu'on compare la Suisse romande avec la Suisse alémanique.

Le français parlé en Suisse diffère à peine du français de France. La Suisse romande s'est tournée vers la France au 17^e siècle, lors de la création d'une instance de contrôle linguistique – l'Académie française – assurant l'uniformité et la normalisation qui siéent à un État centralisateur.

Il n'est pas difficile de trouver des régionalismes dans le français de Suisse. Si le Romand s'écartant de la logique cartésienne, remplace "soixante-dix" par "septante", le Belge fait du reste la même chose.

Les helvétismes et les régionalismes ajoutent à la couleur locale, mais ils ne sont pas un obstacle à la compréhension. Quand des réalisateurs romands comme Alain Tanner (*1929) ou Claude Goretta (*1929) tournent des films qui se passent en Suisse francophone, le français de Suisse romande n'a pas à être doublé pour Paris. Lorsque malgré tout on trouve des exemples de "francisation", c'est pour des raisons de purisme esthétique. D'un autre côté, cette situation permet une collaboration de la télévision romande avec d'autres pays francophones comme la Belgique et le Canada.

Il n'y a pourtant pas que des différences et des nuances de vocabulaire et de syntaxe, mais aussi d'intonation et de rythme. Charles Ferdinand Ramuz (1878-1947), un classique de la littérature moderne romande, explique ainsi que jeune homme, c'est lorsqu'il se rendit à Paris, le centre intellectuel et littéraire, qu'il prit conscience de son origine.

Il n'est d'ailleurs pas si rare que ce qui nous est propre se révèle à l'étranger. Le Guatémaltèque Miguel Angel Asturias (1899-1974), auteur des *Hombres de maiz* (*Les Hommes de maïs*), découvrit ainsi la signification des légendes mayas de son enfance et de son pays natal en suivant des cours s'y rapportant à la Sorbonne, à Paris.

Ramuz eut l'impression d'avoir jusque-là endimanché linguistiquement ses personnages, et il déclara vouloir à l'avenir laisser les pêcheurs et paysans de son canton d'origine, Vaud, porter leurs vêtements de tous les jours. Ce fut là qu'il revendiqua son appartenance à une « province qui n'en est pas une », comme il le dit dans une formule restée célèbre. L'écrivaine Alice Rivaz (1901-1998) admirait chez Ramuz une écriture qui s'inspirait « d'une langue parlée murmurée, chuchotée, rêvée ». Il écrivait un français qui laissait transparaître son origine; il recherchait une simplicité et il y réussit. Mais son œuvre tardive illustre bien comment la simplicité recherchée (« l'élévation du merveilleux style rustique ») pouvait devenir une manie, par exemple son « et puis... et puis... et puis » pour imiter le style narratif commun.

Contrairement à la situation en Suisse romande, il y a un fossé linguistique entre le dialecte suisse-allemand et l'allemand standard.

Si un réalisateur tourne un film en Suisse alémanique et fait parler les protagonistes d'une façon naturelle, il se heurtera à des difficultés de compréhension en Allemagne, à moins qu'il ajoute des sous-titres ou qu'il le double. Il est donc courant de faire parler les Suisses allemands un allemand standard qui laisse transparaître une certaine gaucherie ou, pour le dire plus crûment, un allemand d'attardés. Ce côté rustique est utilisé à dessein comme marque linguistique par les publicitaires suisses lorsqu'ils vantent les mérites de produits suisses en Allemagne.

On peut effectivement assez souvent être témoin de cette maladresse lorsqu'il s'agit de parler et de débattre en allemand standard, et ce y compris à l'Université. Qu'on se rappelle ces séminaires dans lesquels les professeurs et les étudiants allemands tenaient le haut du

pavé, jusqu'à ce que la cloche sonne. Les Suisses discutaient entre eux pendant la pause, la cloche annonçait le début de la deuxième heure de cours et les Suisses étaient de nouveau réduits au silence et, au lieu de prendre part à la discussion critique, ils se contentaient d'un hochement de tête sceptique.

Cette lourdeur linguistique s'explique peut-être bien par l'origine alpine et en effet, ce n'est pas en yodlant qu'on apprend le mieux l'art de la conversation. Or, il est aussi vrai que nous accueillons l'éloquence avec méfiance, et que la virtuosité linguistique nous paraît vite suspecte. Sans conteste, nous manquons de pratique dans l'exercice de la parole. Cela peut aboutir à un allemand aussi solennel qu'un discours, contraint, voire indigent, ce qui souligne qu'on est proche des sentiments de gêne et d'infériorité. Mais il est tout aussi vrai que nous n'aimons pas parler l'allemand standard; cependant, si nous réagissons souvent négativement, c'est moins à l'utilisation de l'allemand standard en soi qu'à une intonation jugée trop teutonne qui nous paraît vite arrogante, même si cela ne correspond à aucune intention.

Quand les enseignants déclarent qu'au niveau de la maturité¹⁰, les élèves ne s'expriment pas de façon assez nuancée en allemand standard, ce ne sont pas les élèves, mais les enseignants qu'il faudrait soumettre à un examen. Mais il manque malheureusement à notre formation d'enseignant une matière qui serait linguistiquement et psychologiquement si importante, particulièrement pour nous les Suisses allemands : la rhétorique.



À vrai dire, l'affirmation selon laquelle nous n'écrivons pas dans la langue que nous parlons n'est qu'une demi-vérité. Nous ne parlons pas seulement le dialecte, mais aussi l'allemand standard, la langue que nous écrivons : au tribunal, dans des assemblées et au parlement, à l'église et à l'école. Notre vie de tous les jours est une coexistence, un va-et-vient constant entre langue standard et dialecte.

¹⁰ *Maturitätsstufe* ou *Matura*, équivalent suisse de l'*Abitur* allemand et du baccalauréat français.

Dans les magasins, les offres régulières sont habituellement annoncées en *Hochdeutsch*, de temps en temps, les promotions sont en dialecte; si ce que le client lit sur l'emballage est de l'allemand, avec les employés, nous parlons dialecte ou nous baragouinons l'allemand standard. Puisqu'il s'agit souvent de travailleurs immigrés, nous n'hésitons pas à utiliser le *foreigner talk* : « Toi pas prendre. Toi bien voir. » En cours, l'élève utilise un livre en allemand, l'enseignant donne le cours à la fois en dialecte et en allemand standard, il parle ensuite dialecte avec les élèves pendant la pause, et ceux-ci parleront à n'en pas douter exclusivement dialecte dans la cour de récréation. Même dans une organisation aussi patriotique que l'armée, l'alternance est la norme : l'ordre du jour est en allemand, la plupart des explications sont en dialecte, les opérateurs radio communiquent en allemand, mais dans certaines circonstances, ils transmettent une information en dialecte. Alors que le présentateur du journal radiodiffusé ou télévisé se donne la peine de parler allemand standard, les reportages, les commentaires complémentaires et les entrevues sont autant en allemand qu'en dialecte.

Notre situation linguistique est hybride, même en ne tenant pas compte des anglicismes présents tant dans le langage courant que dans le vocabulaire spécialisé. On peut aller “fouder” (*fuuden*, d'après *food*), après avoir “eupdété” son ordinateur (*öpdeiten*, *update*), et ensuite s'installer pour “guémer” (*geimen*, *game*).

Toutefois, il reste que depuis les années soixante, le dialecte a investi des domaines qui étaient jusque-là principalement réservés à la langue standard, à un point tel que le gouvernement suisse, préoccupé par la communication avec les citoyens suisses non germanophones, en vint à lancer un appel à l'utilisation du *Hochdeutsch* à l'oral. L'allemand que les non-germanophones apprennent à l'école, c'est bien le *Hochdeutsch*, mais si toutes les conversations sont tenues en dialecte, l'usage exclusif de celui-ci rend la communication difficile, pour ne pas dire impossible. Une propension qui mène inévitablement au provincialisme.

De prime abord, le *Dictionnaire français/suisse-allemand – schwitzertüütsch/französisch*, de même que des méthodes d'apprentissage comme *Comprendre le schwytzertütsch* peuvent

sembler utiles. Sauf qu'en fin de compte, il ne s'agit pas d'une démarche de compromis, mais bien d'une forme subtile d'impérialisme dialectal. Pourquoi les francophones devraient-ils apprendre une langue qui leur donne seulement accès au territoire helvétique, et non à l'ensemble de l'espace culturel germanophone?

Cet appel en faveur de l'allemand standard n'est pas motivé uniquement par des questions de politique intérieure, mais aussi, fondamentalement, par des considérations de politique culturelle. Par la vertu et l'entremise de l'allemand standard, la Suisse allemande fait partie du vaste espace culturel germanophone, et elle y acquiert une visibilité et la possibilité d'y être créative.

Le désintéret pour l'allemand standard à l'oral n'entraîne pas seulement une perte de terrain, mais aussi une perte de qualité. Une langue ne reste vivante que pour autant qu'elle soit encore parlée. L'art de converser et de débattre dans une langue ne se limite pas à faire usage de celle-ci; il s'agit aussi d'en faire un champ d'expérimentation et un laboratoire, un moyen de gérer, par le langage même, la vie quotidienne et l'actualité : qu'est-ce que l'actualité, sinon une confrontation avec de nouvelles réalités qui doivent être assimilées par le verbe. Sans cette confrontation constante avec la réalité, la langue se dégrade jusqu'à devenir ce qu'on appelle la "langue écrite" (*Schriftsprache*) – c'est là une désignation aussi malheureuse que trompeuse, puisqu'elle soustrait au champ d'utilisation de la langue toute la créativité qui relève de l'oralité.

Cependant, le dialecte étant maintenant utilisé dans des domaines qui étaient naguère réservés à la langue standard, il subit lui aussi des changements. Le dialecte tel qu'on l'entend à la radio et à la télévision fait l'effet d'une retraduction à partir de l'allemand standard. La langue qui en découle sonne comme un dialecte bureaucratique. Cela est dû au fait que nous avons l'habitude de penser en allemand, mais que nous ne sommes pas expérimentés dans l'expression abstraite en dialecte. On attribue traditionnellement au dialecte une sensualité et une expressivité plus grandes. Mais lorsqu'il s'aventure en terrain moins connu, il a du mal à s'exprimer de façon abstraite.

Otto von Greyerz, qui avait autant à cœur la conservation de l'allemand standard que la promotion du dialecte, constatait : « Le dialecte ne peut pas servir de modèle pour tout. Ses faiblesses sont évidentes : son vocabulaire, défini par des conditions et des exigences locales ou régionales, ne suffit pas à tous les domaines de la vie et de l'esprit, sa syntaxe n'autorise pas la subtilité des distinctions logiques raffinées dont dispose la langue écrite avec ses nombreuses conjonctions (cependant, pourtant, néanmoins, bien que, quoique, dans la mesure où, si tant est que, étant donné que, etc.) »

S'agissant de savoir ce qui sied ou non à une langue, l'allemand lui-même pourrait nous réserver quelques surprises. L'allemand, qui a acquis la réputation d'être une langue disposant d'un grand talent pour la philosophie parce qu'elle se prête bien aux nuances abstraites, avait été l'objet d'un tout autre discours lorsqu'elle avait remplacé le latin comme langue des sciences. Ce fut une révolution culturelle en Europe. Quand le juriste spécialiste du droit naturel Christian Thomasius (1655-1728) donnait ses cours en allemand à l'Université de Leipzig, certains disaient : « Il prive la science de sa langue secrète. » C'est aussi lui l'éditeur de la première revue littéraire en allemand, les *Monatsgespräche* (*Conversations mensuelles*).

La revalorisation et la défense de sa propre langue ne doivent pas forcément s'exprimer par le biais de cette même langue. Dante Alighieri (1265-1321) a écrit sa défense de l'italien en latin, dans *De vulgari eloquentia*. Un ouvrage qu'il vaudrait mieux ne pas traduire par *De la poésie en langue maternelle*, comme cela a été fait en allemand (*Über das Dichten in der Muttersprache*), mais plutôt par *L'expressivité de la langue populaire*¹¹. Après avoir regardé à la loupe tous les dialectes italiens, il oppose la langue maternelle – la *lingua naturalis* – au latin – la *grammatica*. On constate aussi la présence de cette association du latin à la grammaire par excellence dans d'autres langues : en français, “apprendre la grammaire¹²” signifiait jadis à peu près la même chose qu’“étudier le latin”.

Qu'il soit permis d'ajouter, sur une note plus helvétique, que le dramaturge humaniste Georg Binder, dans le Zurich de Zwingli, montait des comédies grecques, latines et

¹¹ Le titre est justement habituellement traduit par *De l'éloquence en langue vulgaire*.

¹² En français dans le texte.

allemandes. À la fin de l'avant-propos en allemand *d'Acolastus*, on peut lire : « Ne pudeat te incomptae et agrestis dialecti, patria est. » – « N'ait pas honte de ton dialecte grossier et rustique, il est ta patrie. »

À cette époque parut aussi un tract intitulé *Der gestreifte Schweizerbauer* (Le paysan suisse à rayures, en référence au costume traditionnel), une dispute entre un moine prédicateur et un paysan cultivé, lequel défend la langue allemande face au latin des papistes. Le “paysan à rayures” est un ancêtre spirituel de Kleinjogg (1716-1785), l'initiateur des *Zürcher Bauerngespräche* (*Conversations paysannes de Zurich*) – devenu célèbre en France sous le nom de “Socrate rustique”. On peut lire à son sujet : « Il paraît que son parler ne manquait ni de clarté ni de précision, mais plutôt de raisonnement convenu. »



Le dialecte a connu une transformation décisive au cours des dernières décennies. Jadis fixé au niveau du canton, de la région ou de la vallée, il a changé d'échelle et évolue maintenant dans un espace beaucoup plus vaste. Les agglomérations sont le fruit des migrations internes et de cette concentration de l'économie qui fit s'estomper les frontières cantonales ou nationales – dans le cas de Bâle et de Genève. Ce processus engendre inévitablement des conséquences linguistiques.

L'exemple de Zurich illustre bien cette situation. Lorsqu'on prend en compte non seulement la ville de Zurich, non seulement le canton, mais l'ensemble du bassin zurichois, tout la zone d'influence que constitue l'agglomération, on arrive à près d'un million d'habitants. En rapportant ce chiffre aux trois millions et demi d'habitants de la Suisse germanophone, on obtient une proportion comme celle que Londres représente pour l'Angleterre et Paris pour la France. Truffé d'expressions dialectales venues de l'extérieur, le dialecte zurichois voit ses caractéristiques s'estomper. La transformation est encore accentuée par les médias audiovisuels. Ce phénomène a d'ailleurs lieu de la même façon en Allemagne.

De tout temps, on a distingué le dialecte urbain du dialecte rural paysan, mais ce dernier a perdu du terrain et s'est transformé avec l'essor de la société industrielle, de sorte que la démarcation entre ville et campagne devient de plus en plus obsolète. Faut-il parler dans ce cas d'une koinê moderne, d'une langue familière propre à l'agglomération – ou, de façon péjorative, d'une bouillie linguistique? De tels jugements ne nous aident guère. Doit-on employer indifféremment les concepts de “parler local” (*Mundart*), de “dialecte” et de “langage familial”? Contrairement au dialecte, le langage familial sait flairer les nouvelles tendances; soumis aux modes, il reflète les changements sociaux et est donc plus souple, plus ouvert et plus conforme à l'esprit du temps. Mais si le dialecte traditionnel perd de son indépendance, il transparaît encore comme substrat dans le langage familial.

Kurt Marti (*1921) a écrit ses premiers poèmes – par exemple ses *poèmes républicains* (*republikanische gedichte*, 1959) – en allemand standard. Pour *rosa loui* (1967), tout comme pour *undereinisch*¹³ (1973), il choisit plutôt le dialecte bernois. Il ne qualifiait pas la langue qu'il avait choisie de *Mundart* (parler local), mais évoquait plutôt des poèmes écrits « en langage familial bernois ». En plus de sa poésie en langue familière, il continuait à composer des poèmes en allemand standard, par exemple *Der Geiger von Brigg. Helvetische Jubelgedichte* (*Le violoniste de Brigue. Poèmes jubilatoires helvétiques*, 1991) – toute sa prose étant par ailleurs écrite en allemand standard. Kurt Marti peut être vu comme l'un des auteurs modernes de la situation diglossique, mais d'éminents poètes dialectaux comme le Bernois Rudolf von Tavel (1866-1934) ou le Schwytzois Meinrad Lienert (1865-1933) n'ont jamais cessé de publier en allemand standard.

Dans le langage courant tel qu'il s'est formé dans les agglomérations et qu'il continue d'évoluer, les sociolectes – les façons de s'exprimer des divers groupes sociaux – jouent un rôle plus grand que les vallées et les régions d'origine. Qu'il s'agisse du langage des jeunes ou des jargons professionnels, c'est le milieu correspondant qui dicte la façon de s'exprimer. On en trouve une très bonne illustration littéraire dans cette scène où quelqu'un observe un jeune

¹³ Kurt Marti, *Undereinisch: Gedicht ir Bärner Umgangssprach*, Darmstadt/Neuwied, Luchterhand, 1973. Le titre du recueil est tiré de ce poème intitulé *Kabbalistik*: « undereinisch / überzwöinisch / innerdrünisch / usserviernisch / hinderfüfnisch / vordersächsisch / allersiebisch ».

homme « qui a l'air d'un punk, avec son vieux jean sale, ses chaussures basses, son t-shirt jaune pâle et sa veste en jean bleu. »

« i hoken ufter schtange forter kasse slouft äiäm seiling luegen uf tur schhaubi ahti xene bueb ufter angere site for pan länt are sülen ei fuess ufem gumiramp for pan ter anger azüle gschtemt luegp mi a luegene gnau a schöpe fierzäni fufzäni xe kli us wine pönk mizo rötliche shtachuhor träkigi auti blutschins nideri tenischschue äs häugäups tischört unes auz plutschins jäggli... (je suis assis sur la rampe devant la caisse ayam séling joue à la radio j'regarde l'heure il est sept heures et demie je vois un garçon de l'autre côté du rail il est adossé à une colonne un pied sur la rampe en caoutchouc l'autre jambe posée sur la colonne il me regarde je le scrute du regard il a environ quatorze quinze ans ressemble un peu à un punk avec ses cheveux en pics rougeâtres un vieux jean bleu sale des chaussures basses un t-shirt bleu pâle et une vieille veste en jean bleu...) »

Cette scène est tirée de *La mort de Chevrolet*, de Martin Frank (*1950). L'auteur donne cette précision au sujet de son écriture : « La langue est transcrite d'une façon phonémique simplifiée, c'est-à-dire sans notation de la longueur ou du degré d'ouverture des voyelles. Les intervalles entre les mots n'ont pas de signification particulière, puisque la langue est un continuum. » L'auteur explique par ailleurs qu'il s'agit d'un « roman réaliste écrit à l'aide de la méthode Strasberg ». Reprendre à son compte la méthode de l'école d'art dramatique de New York signifiait qu'il a dû s'identifier au personnage représenté et également apprendre à connaître son monde extérieur. Dans *Ter Fögi ische souhung* (*Fögi est un porc*), si Frank a réussi à rendre sans maniérisme l'argot des jeunes et des prostitués, c'est qu'à l'aide de l'ordinateur, il a imprimé le vocabulaire correspondant pour éliminer ce qui n'était stylistiquement pas approprié.

C'était là une nouvelle façon de coller à la langue du peuple.



Ce qui est vrai de la Suisse germanophone ne vaut pas pour la Suisse italienne, qui n'a pas connu de vague dialectale dans les dernières décennies. Au contraire, le parler local cède de plus en plus le terrain à l'italien standard dans la littérature. Le linguiste Sandro Bianconi a parlé du dialecte comme d'un mirage : « Si l'on se projette dans le futur en adoptant une perspective historique, il apparaît que pour le Tessin également, le dialecte n'aura été rien d'autre que le maintien d'une tradition, d'un mode de vie et d'une mentalité antérieurs à l'époque industrielle. La nature linguistique de la querelle entre langue standard et dialecte ne sera qu'apparente. Le vrai problème est d'ordre social, politique, culturel. » L'écrivain Giovanni Orelli (*1928), pour sa part, a eu un jour l'occasion de déclarer : « En Suisse italienne comme ailleurs, les dialectes régionaux finiront tôt ou tard dans les musées, ou plutôt dans le *Vocabulario dei dialetti della Svizzera italiana*. »

Ce dictionnaire dialectal est d'une importance historique et culturelle primordiale : il situe les mots dans leur contexte sociohistorique. À l'entrée *bürolista* – pour prendre un exemple parmi d'autres – on peut lire : « Le *bürolista*. Employé de la poste. De façon générale : *bü-*, *burolista*. Dans le Sopraceneri et la Léventine : *bürolista*./Le *bürolisto* est le chef d'un petit bureau de poste fonctionnant comme une entreprise familiale dont les locaux officiels sont souvent situés dans le logement des employés de la poste et où la famille entière participe à l'accomplissement des diverses tâches. La rétribution est calculée en fonction de l'ampleur des tâches effectuées. “Ul me navod u fa bürolista e mi ai dei na man” (mon neveu est *bürolista* et je lui donne parfois un coup de main) ou : “tanti volt ei post da bürolista ei passa da pa in fiöö” (le poste de *bürolista* est souvent transmis de père en fils). » Le concept de *bürolista* est attesté dans les trois langues officielles de la Suisse – en français, on trouve “buraliste” et en allemand suisse *Bürolist* –, ce qui nous donne une triplette typiquement suisse.

La phrase qui stipule que “nous n'écrivons pas la langue que nous parlons” n'est qu'à moitié vraie puisque la langue parlée est aussi utilisée pour écrire et pour publier.

Toutefois, le dialecte n'est pas utilisé comme langue écrite courante – jamais dans la communication officielle et très occasionnellement dans la communication privée. Lorsqu'on rencontre un exemple de dialecte dans la presse, c'est l'exception qui confirme la règle. Par

exemple, dans *Der kleine Bund*, le supplément hebdomadaire du quotidien bernois *Der Bund*, on retrouve la rubrique *Im Stübli*. Dans ce “petit salon”, on peut lire des textes en bernois, avec des variantes représentant des parlers urbains ou ruraux. La *Dreilandzeitung*, un supplément hebdomadaire de la *Basler Zeitung*, tire son nom transfrontalier du “triangle des trois pays” – Suisse, France, Allemagne. Les articles proposent un large éventail linguistique : dialectes du Sundgau, de l’Oberbaselbiet, de Strasbourg, l’alémanique du Wiesental ou le bas-alémanique de Kenzingen.

Bien entendu, le dialecte s’impose naturellement dans les situations où la langue parlée renforce la logique inhérente à certaines formes littéraires ou artistiques, par exemple pour les radioromans. Beaucoup d’auteurs qui écrivent d’habitude en standard font également figurer des pièces radiophoniques en dialecte dans leur bibliographie.

La Suisse germanophone possède une tradition de théâtre populaire vivace; il s’est toujours agi d’un théâtre en dialecte, même si, à Lucerne, on jouait encore des pièces en latin à la fin du 18^e siècle, dans la tradition du théâtre jésuite – à un point tel que le gouvernement dut, comme à Soleure, émettre un décret en faveur du théâtre en allemand.

On connaît l’importance qu’a eue pendant l’époque nazie le Schauspielhaus de Zurich, seul théâtre germanophone à ne pas subir le diktat national-socialiste. Il est par contre moins connu qu’à la même époque, les petits théâtres et les cabarets politiques trouvaient leur public en tant que lieux où régnait la parole engagée. On y présentait des chansons et des sketches en dialecte, dans la langue de l’homme et de la femme de la rue, et le dialecte était entre autres un signe d’attachement à l’identité nationale puisqu’il permettait de se distancier de l’allemand standard associé au national-socialisme.

Le dialecte est resté la langue de prédilection des arts mineurs de la scène (*Kleinkunst*) et du théâtre de boulevard. Mais si l’on évoque la présence scénique du dialecte, on se doit de mentionner les petits poèmes humoristiques du carnaval de Bâle, les *Schnitzelbänke* : les amateurs y sont souvent meilleurs que bien des professionnels. C’est l’occasion de revisiter le

16^e siècle et sa tradition carnavalesque satirique – parmi les genres qui ont marqué les débuts de la littérature suisse, on trouvait des farces et autres pantalonnades comme le *Speilied*.

Une nouveauté, dans les années 1950, est qu’avec Max Frisch et Friedrich Dürrenmatt, la Suisse se tourna vers des auteurs de comédie – un genre artistique qui était jusqu’alors l’apanage du dialecte. Une autre occasion pour se replonger dans l’histoire : le premier mystère de Noël en allemand fut joué à Saint-Gall et le spectacle du Nouvel An joué à Zurich en 1514, *Von den alten und jungen Eidgenossen (Des anciens et des nouveaux confédérés)*, est considéré comme la plus vieille comédie politique de langue allemande. Dans les débuts de la Réforme, l’aversion des protestants pour le théâtre avait été précédée par une campagne d’agit-prop réformatrice sur scène.

À partir des années 1960, les chanteurs à texte, auteurs-compositeurs-interprètes, contribuèrent avec succès à la culture dialectale, offrant un équivalent suisse à la nouvelle garde internationale des chanteurs protestataires. Les Berner Troubadours furent en grande partie encensés pour leur utilisation de la langue courante. Cela n’avait plus rien à voir avec la “conservation du dialecte”, qui visait – et vise encore – à ce que le dialecte parlé soit “pur”. Jusque dans les années 1950, le studio radiophonique de Zurich engageait un responsable pour surveiller la justesse du dialecte, dont la rue n’avait que faire depuis bien longtemps.

La poésie dialectale porta longtemps l’odieuse de la nostalgie folklorisante. Diffusée dans les années 1930 et 1940, elle avait été mise au service du patrimoine national. Ça se reflétait déjà dans la thématique et le vocabulaire. Ce mouvement s’inscrivait dans la lignée d’une “défense nationale spirituelle” qui faisait du dialecte un symbole d’authenticité originelle. Mais ni le culte de l’idylle ni l’enjolivement rétrospectif n’étaient en soi des caractéristiques inhérentes à la poésie dialectale. L’Argovien Paul Haller (1882-1920) avait déjà offert un premier exemple d’utilisation du dialecte à des fins de critique sociale avec sa tragédie *Marie und Robert*.

À l’opposé du culte du dialecte, il faut nommer Ludwig Hohl (1904-1980) qui écrivait dans ses *Notes* (1954) : « Que diriez-vous d’enfin arrêter de souligner tout ce qui relève du

pittoresque folklorique et de plutôt s’efforcer d’apprendre l’allemand. [...] Chacun devrait-il vraiment, selon l’expression consacrée, “parler comme son bec le lui commande”? Premièrement, je n’ai pas de bec, et j’aime mieux parler comme mon esprit m’y invite, en espérant qu’il se développe plus vite que mon bec. [...] Quand je dis que je hais le dialecte, est-ce à dire que je suis opposé à toute forme de particularité? Pas du tout. La différence est que c’est seulement dans une grande langue de culture que les particularités deviennent fécondes. Pour que ta particularité – si tu en possèdes une – puisse s’exprimer dans la langue de culture – c’est-à-dire la langue tout court –, il faut qu’elle ait auparavant acquis une forme féconde. En dialecte, seul existe le dialecte, et tu n’y apportes rien. »

Comment écrire le dialecte? Une fois de plus, nos petits soucis suisses ne sont rien d’autre qu’une simple variante d’un problème de communication international — celui de la transcription. Faut-il chercher Tchekhov dans les “t” ou dans les “c”? Dans l’index anglais du *Sanskrit Drama*, pourquoi, à la lettre “s”, ne trouve-t-on ni le mot *sakuntala* ni la mention que ce mot est classé parmi les “č” – une lettre située entre “r” et “s”? Et qu’en est-il de cet auteur persan classique : s’appelle-t-il Jahiz (comme en français) ou al-Gahiz (comme en allemand)? Et pour désigner le suisse-allemand, écrit-on *Tütsch* avec un “ü”, avec deux “ü”, avec un “y” comme dans *Basel-Dytsch*, ou doit-on renoncer complètement à *tütsch* au profit de *dütsch*?

Le principe de base est simple, à en croire l’introduction du *Zürichdeutsches Wörterbuch* : « Les mots sont écrits tels qu’on les entend, sans égards à la graphie habituelle de l’allemand moderne. » Dans la *Zürichdeutsche Kurzgrammatik*, Viktor Schobinger écrit au contraire que « le dialecte doit rester le plus près possible de la prononciation, sans toutefois trop s’éloigner de la graphie habituelle de l’allemand standard ».

Mais comment lire ce qui est censé s’écrire comme ça se prononce si le résultat est une graphie inhabituelle? L’accent grave ne peut pas tout faire : *Chö`chi* (*Köchin*, “cuisinière”), *Rö`ö`te* (*Räte*, “conseillers”), *Püürscht* (*Bursche*, “garçon”).

« En fait, ces *liedli*, ces “petits chants”, il faudrait les entendre lus par l’auteur lui-même, écrivait Margret Meliert dans l’introduction de *e buechstabelismete* (un tricot de lettres). » Et

il faudrait aussi les lire et non seulement les entendre sous prétexte que l'auteur, Sam Süffi, est sans doute le mieux placé pour lire à haute voix ses *liedli oni note*, ses "petits chants sans notes". En tant que Suisse allemand, c'est habituellement seulement en lisant à haute voix – en nous y reprenant plusieurs fois – que nous finissons par comprendre le texte imprimé en dialecte que nous avons sous les yeux (en l'occurrence l'édition week-end de la *Neue Zürcher Zeitung*) – ne serait-ce que parce que le lecteur doit d'abord distinguer les éléments qui composent des créations comme *shaubvousglas*, pour y reconnaître *es haub vous glas*, avant que l'agglutinement phonétique devienne intelligible et renvoie au verre à moitié plein (*ein halb volles Glas*).

Le dialecte écrit ne se soumet pas volontiers aux contraintes de l'art de l'écriture et réclame vite de recouvrer son oralité.



Une littérature germanophone qui s'écrit comme on parle, voilà quelque chose qui n'a rien spécifiquement suisse.

Chez Franz Xaver Kroetz (*1946), les "paysans meurent" deux fois, rien de moins. La pièce *Bauern sterben* se déroule en deux temps. D'abord, les paysans meurent en bavarois : « Mia brachan a Wassaleiding, ohne a Wassaleiding gäds nirgands mehr, a Wassaleiding hod a jeda. » Puis en allemand standard : « Wir brauchen eine Wasserleitung, ohne eine Wasserleitung gehts nirgends mehr. Eine Wasserleitung hat ein jeder. (Nous avons besoin d'une conduite d'eau, on n'ira nulle part sans conduite d'eau. Tout le monde a une conduite d'eau.) »

Quand un poème est intitulé *brodaschbiaglgarii* et qu'on y lit *en jeda/brodaschbiaglgarii*, on aimerait bien savoir ce qu'est un *brodaschbiaglgarii*. Mais le glossaire en annexe n'est pas d'un grand secours, d'autant qu'il traduit deux fois les expressions. Dans la première colonne, par exemple, on trouve *bamschawö*, dans la deuxième,

l'expression viennoise est traduite en allemand autrichien *Baumschabel*, et dans la troisième colonne, en allemand standard, *Einfaltspinsel* (nigaud). Friedrich Polakovics conclut dans son commentaire sur *med ana schwoazzn dintn* (à l'encre noire) que ce qu'H.C. Artmann « écrit à l'encre noire », ce ne sont pas des « poèmes en dialecte, ni des poèmes viennois, mais des poèmes en provenance de Vienne ». Dans *Mutterns Hände*, le berlinois qu'utilise Kurt Tucholsky (1890-1935) peut se passer de glossaire. « Hast uns Stulln jeschnitten / un Kaffe jekocht / un de Töppe rübajeschohm / un jewischt und jenäht / un jemacht und jedreht ... / alles mit deine Hände. // Hast de Milch zujedeckt, / uns Bobongs zujesteckt / un Zeitungen ausjetragen / hast die Hemden jezählt / und Kartoffeln jeschält ... / alles mit deine Hände. (Nous as tranché des tartines / fait du café / et... les chaudrons / et lavé et cousu / et fait et roulé... / tout ça avec tes mains. // As couvert le lait, / nous as filé des bonbons / et distribué des journaux / as compté les chemises / et pelé les pommes de terre... / tout ça avec tes mains.) »

On a déjà vu des auteurs autrichiens et allemands composer d'épaisses anthologies dialectales. Mais dans le cas de la Suisse l'opposition entre allemand standard et dialecte devient plus complexe encore aussitôt qu'il est question de "suisse allemand", et non simplement de "langue parlée".

Voilà un commentaire qui doit immédiatement être corrigé : linguistiquement, le suisse allemand n'existe pas, il n'y a que des dialectes alémaniques parlés en Suisse. Ainsi, les Suisses allemands que nous sommes ont des habitudes linguistiques en commun avec les Allemands du Sud. On dit *ich bin gesessen* (je me suis assis), et non pas *ich habe gesessen* (je m'ai assis). Mais le lac de Constance n'en constitue pas moins lui aussi une frontière. Sur sa rive nord, on mange des *Spätzle*, alors que sur la rive sud, le même repas est servi sous le nom de *Spätzli*. Au nord, on bécote son *Schätzle*, alors qu'au sud, on minouche son *Schätzli*.

Mais nous ne sommes pas des Alémaniques tout court, nous ne distinguons pas seulement vis-à-vis de l'extérieur, mais surtout à l'intérieur. Nous n'avons pas seulement des frontières communales et cantonales, mais aussi des isoglosses. Comme on peut le constater en consultant un atlas linguistique, ce que les Allemands du Sud appellent *Apfelkuchen* (gâteau

aux pommes), qui est peut-être désigné sous le nom de *Blechkuchen* (gâteau sur plaque de tôle) à la boulangerie et qui pourrait s'appeler chez nous *Flachkuchen* (gâteau plat), s'appellera également *Bähe* dans le nord de la Suisse, *Fladen* à Saint-Gall, *Tüine* dans l'Unterland zurichois et *Wèèè* (*Wähe* en allemand standard) dans la ville de Zurich.

Les dialectes suisses-allemands sont répertoriés dans l'Atlas linguistique de la Suisse allemande (*Sprachatlas der deutschen Schweiz*) depuis 1962. En revanche, qui veut savoir à quel endroit de la côte Est américaine on appelle les libellules *darning needle*, *mosquito hawk*, *spindle*, *snake feeder*, *snake doctor* ou encore *snake waiter* aura avantage à se référer à l'ouvrage intitulé *Word Geography of the Eastern United States* (1949).

Il règne sur le prétendu suisse allemand d'étranges idées préconçues. Par exemple en ce qui concerne les diminutifs. Contrairement à l'allemand standard, nous ne construisons pas nos diminutifs avec le suffixe "-chen", mais avec "-lein" (ou plutôt "-li"), sauf qu'il y a maldonne quand les Allemands parlent de *Fränkli*, *Fränkli* (petit franc suisse). Non seulement ceci nous énerve passablement parce que nous y voyons une forme de flagornerie linguistique qui nous semble aussi idiote que cette façon qu'ont certains de singer *Grüezi*, *grüezi*. Nous serions prêts à utiliser un diminutif pour beaucoup de choses, mais en aucun cas pour notre franc. Nous montrons le même respect de rigueur envers le mark (et non *märkli*), le dollar (pas le *dollarli*), et malgré la faiblesse du rouble, nous n'en faisons pas un *rubeli*.

Jusqu'à aujourd'hui, il n'y a toujours pas eu de psychanalyse du diminutif, mais tout examen de l'âme se révélerait quelque peu difficile dès lors qu'il s'agirait de vérifier où et quand nous utilisons le diminutif. Devons-nous être philosophes et nous dire qu'il est mieux de diminuer les choses que l'on possède, de dépenser ce que nous avons dans notre cassette (*Kässeli*) plutôt que dans notre caisse (*Kasse*), pour ne pas susciter la convoitise des Dieux?

Peut-être bien qu'un *Gutzli* – un petit gâteau, biscuit – est particulièrement digeste sous sa forme diminuée. Le diminutif exprime la sympathie et la gentillesse. *Es Büchli*, c'est un petit ventre même si celui-ci ne fait pas que donner des signes de transition vers l'état d'amas de graisse – et qu'il en est déjà un. Le diminutif, ça amincit.

Comme le diminutif a quelque chose d'affectueux, il se prête bien au langage enfantin, comme s'il suffisait d'ajuster le vocabulaire à des tailles plus petites. Mange ta *Süppi*, avant d'aller au *Bettli*. Lorsque le vocabulaire devient affectueux, on entre dans le domaine du kitsch et du mignon : si les bergers allemands et les Saint-Bernards sont des *Hündli* (petit chien) qu'en est-il des Spitz? Mais une *Pfänderli* (petite livre) n'est pas une miche qui pèse moins de 500 grammes, sinon le boulanger n'aurait pas seulement des problèmes avec les linguistes, mais aussi avec la police cantonale du commerce.

Lorsque nous faisons des conneries (*Mist bauen*), nous ne faisons pas de petites conneries (*Mistli*). Nous avons de la chance (*Glück*), pas de la chancette (*Glückli*), et quand nous avons une chance de cochon (*Schwein*), ce n'est pas une chance de cochonnet (*Schweinli*), pourtant le petit de la truie, qui se promène en grognant, c'est bien le *Säuli* (de *Sau*).

En disant *Chileli*, nous parlons bien d'une "petite église", d'une chapelle, mais le dimanche, nous allons – si toutefois nous y allons – à l'église, soit *i d Chile* ou *i d Chirche*, selon la langue régionale dans laquelle on communique avec Dieu. Nous ne parlerions jamais de Dieu au diminutif, à moins qu'un humain ne se comporte comme un petit seigneur, un *Herrgott*, dans ce cas il est un *Herrgöttli*.

Doit-on hésiter à employer le diminutif lorsqu'il est question de fonctions et d'honneurs, de rapports de force? En tout cas, il n'y a pas de petit conseiller fédéral (*Bundesrätli*), mais seulement un *Bundesrat*. Notre respect envers le parlement nous empêche de diminuer ce genre de choses. Un antimilitariste serait prêt à réduire le budget de la défense, mais il n'ajouterait jamais le suffixe "-lein" à *Armee*. Nous serions très surpris si quelqu'un parlait de notre démocratie au diminutif – et quelle en serait la forme? *Demokrätchen* ou *Demokratielein* ?

En comparant l'utilisation du diminutif avec celle des autres langues, on pourrait se débarrasser de certains préjugés. Le russe peut utiliser le diminutif *otschka* pour un nom, comme dans *Ninotschka*, ou faire d'une minute une "petite minute" (*minutotschka*), et – grâce

au diminutif – on ne donne pas seulement la “petite patte” à quelqu’un en lui serrant la main, on le désigne même ainsi : *lapotschka*. En portugais, le diminutif s’applique même à l’expression pour dire “merci” : *obrigado* ou *obrigada* deviennent *obrigadinho*, *obrigadinha* – qu’on peut traduire par “un petit merci beaucoup”. Un habitant de Nuremberg pourrait alors se lever pour rappeler qu’il ne fait rien d’autre, lui qui ne dit pas seulement *ade* (au revoir), mais qui y ajoute un charmant suffixe pour dire *adele* (petit adieu). Mais comme *obrigado* est un participe adjectival (je suis votre obligé/e), il peut même être accordé au superlatif pour exprimer un grand merci, *obrigadissimo* (je suis votre très obligé/e). L’espagnol rend ce qui est petit encore plus petit : il transforme le *chico* en *chiquito*. L’espagnol latino-américain cultive particulièrement cette prédilection, c’est pourquoi dans *Jimmy in Paracas* — un recueil d’histoires péruviennes – on peut lire : « On entend parfois que quelqu’un s’est levé *en la mañanita*, donc “à la petite matinée” au lieu de “tôt le matin”. Dans certaines régions du Pérou, le diminutif est utilisé anormalement souvent, entres autres dans le Nord ou à Lima, mais surtout chez les habitants de la Sierra, les Amérindiens et les autres habitants des montagnes. Les diminutifs ne sont du reste aucunement réservés aux substantifs : *hasta luegito* (au lieu de *hasta luego*), signifiant approximativement “à petit bientôt” ou “à petit plus tard”, exprime la bienveillance et la sympathie d’un locuteur envers la personne à laquelle il s’adresse. »

Et qu’en est-il du contraire : de l’augmentation, l’augmentatif? Quand un Romain trouve que quelque chose est non seulement bien, mais très bien, il dit *benone* au lieu de *bene*. Cette capacité à prendre des postures langagières grandiloquentes, l’italien la partage avec d’autres langues romanes. Voilà quelque chose dont notre dialecte est bien incapable. S’il trouve quelque chose “très bien”, il ajoute un mot qui diffère d’une région à l’autre. C’est soit *rüdig gut* (à Lucerne), soit *chäibe gut* (à Zurich) ou même *schampar gut* ou *söi gut* – c’est à nos adverbes qu’on nous reconnaît. À moins que l’on succombe à l’esprit du temps, dans ce cas, à Zurich, Berne ou Bâle, plus de différence, tout sera *mega geil* (méga génial) ou *super lässig* (super cool).



Le terme “suisse-allemand”, bien que désignant une langue, ne relève pas seulement du domaine linguistique, mais aussi du domaine socioculturel. Certes, c’est d’abord la façon dont sont désignés les dialectes allemands parlés en Suisse, mais “suisse-allemand” prend aussi une valeur émotionnelle et psychologique, jusqu’à faire l’objet d’une idéalisation et d’une idéologisation.

Qu’on appelle le dialecte notre “langue maternelle”, cela n’a en soi rien de contestable. La notion de “langue maternelle” est commune dans d’autres idiomes aussi. Cette désignation devient problématique lorsque nous parlons du dialecte comme notre “langue maternelle” et de l’allemand standard comme notre “langue paternelle”. Cela révèle une conception simpliste : il y aurait d’abord le dialecte, pendant l’enfance, puis l’allemand standard à l’école – comme si le père parlait *Hochdeutsch* et qu’il n’adressait pas la parole à l’enfant jusqu’à ce que celui-ci entre à l’école, comme si la grand-mère n’avait pas voix au chapitre, comme si l’enfant ne ramenait pas à la maison des mots appris dans la rue ou à la garderie, des mots qu’il n’a pas bus au sein maternel, sans compter que les enfants d’aujourd’hui sont confrontés à l’allemand standard pendant les émissions pour enfants de la télévision allemande avant même d’être en âge scolaire. Ce n’est du reste pas seulement grâce au programme pour enfants qu’ils enrichissent leur vocabulaire en *Hochdeutsch* – c’est ainsi que le vocabulaire scatologique des Suisses s’est également enrichi avec la popularité du terme *Scheisse* (merde).

Cette situation d’apprentissage semble n’avoir rien de particulièrement suisse, lorsqu’on lit ceci chez le linguiste Mario Wandruska : « Nous sommes déjà plurilingues dans notre langue maternelle. La langue que nous [il parle ici des Allemands] apprenons à l’école est déjà notre première langue seconde; après la langue de notre enfance, limitée géographiquement, socialement et culturellement, elle se présente comme une langue de culture, transrégionale et transsociale. »

L’habitude que nous avons d’opposer langue familière et langue standard attribue à l’allemand standard le rôle de langue de l’autorité, une sorte de camisole de force linguistique : « La langue standard est perçue comme une langue scolaire, la langue de

l'enseignement, dans laquelle nous faisons des erreurs, la langue des examens et des réprobations. Le dialecte nous apparaît par opposition comme la langue des loisirs et des sentiments, une langue non normée. Cette image positive du dialecte combinée à une image négative de la langue standard lorsqu'elle est parlée est une conséquence inévitable de cette situation qui change à peine une fois l'école terminée. »

Cette problématique est revenue à l'avant-scène avec les mouvements de 1968 : la langue dominante fut présentée comme un instrument d'oppression, attaquée en tant qu'émanation des structures de pouvoir, dénoncée comme langue de l'*establishment*, notamment comme relais du pouvoir masculin – cette dernière forme de domination étant loin d'être la seule qu'on jugeait irrecevable et à laquelle on opposait une nouvelle rectitude politique.

Mais cette tendance très suisse à associer systématiquement *Hochdeutsch* et autorité ne servirait-elle pas à masquer l'échec de l'école? Car celle-ci ne réussit pas à transmettre le sens même de ce qu'est une langue standard – le fait que ce que nous percevons comme une contrainte nous offre la chance de faire partie d'une grande culture littéraire, que cela constitue une ouverture, un enrichissement. Que se passerait-il si l'on transformait les cours d'allemand en grand exercice de séduction, en une grande tentation? On soulignerait qu'ils nous donnent accès à l'univers des fables et aux nouvelles, au théâtre et aux hymnes, aux essais et aux discours. Le *Hochdeutsch* ne serait pas une camisole de force, mais une porte d'accès à la créativité artistique et intellectuelle, qui desserre tous les carcans.

Au lieu de cela, nous émettons un jugement de valeur, qui se transforme rapidement en idéologie. Il est étonnant de voir que dans les années 1990 encore, Dieter Fringeli (1942-1999), un poète qui écrit tant en *Hochdeutsch* qu'en dialecte, un homme qui manie les mots avec grande habileté, associe dans *Das Heimatlos* le dialecte à l'authentique, au vrai » : « La poésie dialectale excelle à traiter avec naturel des habitudes et des affaires privées en toute liberté, des événements qui nous touchent et de ce qui est immédiatement perceptible – œuvrant ainsi à la conservation de ce qui nous est propre, de l'authentique, du vrai. » Comme s'il ne nous arrivait pas de manquer d'authenticité et de mentir à propos de nos affaires privées lorsque nous nous trouvons entre nos quatre murs dialectaux. Il est révélateur que dans cette

circonstance, il soit question de « conserver », car une littérature qui vise à la « protection et la conservation » ne fait que dresser une clôture autour de la culture, perçue comme un parc national – une parcelle de nature à protéger.

Mais encore une fois, les Suisses sont loin d’être les seuls à entonner cet hymne au dialecte. En feuilletant le prospectus de la maison d’édition allemande *Michaela Naumann*, spécialisée en littérature dialectale, on trouve une liste de traductions du *Petit Prince* d’Antoine de Saint-Exupéry *ins Pälzische* (en palatin), *ins Hessische* (en hessois), *et Kölsche* (en colonais) et *ins Boarische* (en bavarois). Nous y apprenons que le plus important pour l’auteur était de rendre les gens sensibles au message bouleversant du *Petit Prince*, et quoi de plus approprié pour cela que “la langue maternelle, la langue du cœur”. Et une fois de plus, la langue de la mère se voit privée de sa capacité à raisonner.

Comme si les catégories de l’authentique et du vrai ne s’appliquaient pas tout autant à l’allemand standard. L’affirmation selon laquelle nous serions plus nuancés en dialecte qu’en *Hochdeutsch* n’a rien à voir avec l’une ou l’autre de ces langues en tant que telles, mais plutôt avec la maîtrise que nous en avons.

Ernst Burren (*1944) n’est pas devenu un écrivain important parce qu’il compose en dialecte, mais parce que c’est en dialecte de Soleure qu’il a su faire la preuve de son sens artistique : « d mitlöifer : si vorus / mir hingedri / mir hei dänkt / hoffentlich warte si / öppe de gli / mir wüsse jo nit / wos higeit / mir loufe ja nusi hingedri / und wenn sie ganz verschwinde / weis niemer / us und i. (Les suiveurs : prennent les devants/nous marchons derrière eux / nous avons pensé / pourvu qu’ils nous attendent / bientôt / nous ne saurons plus / où ils s’en vont / nous ne faisons que les suivre / et quand ils auront totalement disparu / plus personne ne saura / à quel saint se vouer. »



Pour rendre la situation linguistique plus lisible, on ne demande plus, dans les recensements, quelle est la langue maternelle, mais la “langue principale”. On procède ainsi à une démystification. Et il peut être ici intéressant de se pencher sur des auteurs qui n’écrivent pas uniquement dans leur langue maternelle ou sur des auteurs qui changent de langue d’écriture au cours de leur vie, peu importe la raison.

Il est surprenant de voir les parallèles et les différences qui se présentent lorsque l’on compare la diglossie suisse allemande avec une autre, par exemple celle qu’on trouve dans le monde arabe, où coexistent la langue arabe standard et les dialectes arabes. Il s’agit d’une langue écrite qui est exclusivement une langue écrite, et qui n’est pas parlée. Quelle langue choisit donc un auteur maghrébin? Rachid Boudjera a ainsi troqué le français contre l’arabe pour des motifs politiques et par militantisme. L’Algérien Rachid Mimouni a eu plutôt la démarche inverse : « Mon inspiration, mon imaginaire, viennent de ma culture arabe, mais je les ai transposés linguistiquement en français. [...] La langue française est la seule conséquence positive de notre colonisation, un acquis. De plus, notre langue parlée est truffée de termes français, beaucoup plus que dans le reste du Maghreb... Car tel un arbre qui étend partout ses racines pour pouvoir grandir, une culture a elle aussi besoin de beaucoup de racines pour continuer à se développer. » Le Marocain Fouad Laroui a aussi choisi le français; mais malgré son admiration pour Voltaire, la langue de cet auteur classique ne saurait lui servir de modèle. « Pour écrire en français sur le Maroc, cela exige qu’on commence par briser cette langue. » Si Mohamed Kacimi choisit le français – la langue de son éducation – comme langue littéraire, c’est pour d’autres raisons. Pour lui, l’arabe est la langue de la prière, une langue sacrée avec laquelle il ne peut entretenir un rapport aussi individuel, seul le français lui offre ce contact décomplexé avec la langue qui seul rend possible la liberté créative. Outre l’arabe du Coran, langue sacrée rarement utilisée dans la littérature contemporaine, il y a donc l’arabe standard tel qu’on le rencontre sous forme écrite. En plus de l’arabe parlé. Pourquoi donc, se demandera-t-on, ne pas rendre justice à cette situation linguistique en écrivant la partie narrative d’un roman en arabe standard et les scènes de dialogue en dialecte – ou, sur le même modèle, en *Hochdeutsch* et en suisse allemand?

Il n'y a rien de très nouveau à cette séduction qu'exerce une langue autre, dont on espère qu'elle confèrera un sens de la nuance et une force expressive dont on croit incapable sa propre langue : du 13^e au 15^e siècle, les troubadours choisissaient le provençal pour la poésie courtoise et préféraient le français pour la narration. Marguerite de Navarre (1492-1549) concédait à la langue de Don Juan une plus grande expressivité érotique qu'au français. L'Autrichien Franz Grillparzer (1791-1872) procéda à cette répartition des rôles : l'italien pour le chant, le grec pour le théâtre, l'allemand pour les choses sérieuses, le latin pour la rhétorique, l'anglais pour les vociférations et le français pour la conversation. Ezra Pound (1888-1972) a choisi le lyrisme polyglotte parce que sa propre langue, l'anglais, ne suffisait pas : pour sa poésie, il utilisait même des idéogrammes chinois.

On peut écrire dans une autre langue parce que celle-ci – que ça soit une décision définitive ou temporaire – correspond à un état d'esprit particulier ou découle d'un choix thématique. Antonio Tabucchi (*1943-2012), un auteur qui écrit en italien, admet que le professeur de littérature portugaise qu'il est ne pouvait écrire qu'en portugais un livre comme *Requiem*, qui se passe à Lisbonne.

Un auteur peut aussi changer de langue selon le public. Le Kenyan Ngugi wa Thiong'o (*1938) écrit ses pièces de théâtre pour spectateurs analphabètes en kikuyu, ses romans en swahili – une langue suprarégionale –, ses essais en anglais, pour faire comprendre à un public anglophone plus vaste les difficultés de son pays – une ancienne colonie – et ce dans la langue même des anciens colonisateurs.

Le fait de faire un détour par une langue étrangère peut aussi cacher le désir de toucher un plus large public. Bruno Schulz (1892-1942), auteur du roman *Les boutiques de cannelle*, abattu en pleine rue dans un ghetto par un officier SS, écrivait en 1936-1937 le récit *Heimkehr* en allemand; le manuscrit est toujours introuvable. Cet écrivain polonais espérait ainsi accéder à un public plus international.

Il faut aussi mentionner le changement après que quelqu'un a choisi d'émigrer ou a dû fuir vers un autre territoire linguistique. Pensons au Polonais Joseph Conrad (1852-1924), qui

choisit l'anglais une fois pour toutes et devient un important styliste de l'anglais, ou aux Roumains Eugène Ionesco (1909-1994) et Cioran (1911-1995), qui, tout comme le Tchèque Milan Kundera (*1929) devinrent des auteurs de langue française à Paris, ou encore à l'Argentin Hector Biancotti (*1929), qui écrivit ses essais en français, tout en continuant à produire ses œuvres littéraires en espagnol.

À leurs côtés, il y a les auteurs qui, littérairement et artistiquement, restent fidèles à leur langue maternelle, comme Isaac Bashevis Singer (1904-1991), qui réécrit ou traduit en yiddish les œuvres qu'il a d'abord écrites en anglais. Ou les auteurs en exil qui, s'agissant de telle ou telle œuvre, privilégient la langue de l'exil avant de la délaisser de nouveau, comme Jorge Semprun (*1923-2011), qui commença à écrire en français pendant son exil parisien avant de retrouver le chemin de l'espagnol pour écrire son *Autobiografía de Federico Sánchez*. Georges-Arthur Goldschmidt (*1928) fit le même choix en écrivant ses premiers livres en français, retournant ensuite à sa langue maternelle allemande pour son conte *Die Absonderung* – cette double compétence linguistique lui ouvrit des perspectives inhabituelles, comme lorsqu'il compare les deux langues dans *Als Freud das Meer sah (Quand Freud voit la mer)* et se demande s'il vaut mieux, en allemand, que la mer “soit silencieuse” ou qu'elle “se taise” : « le silence de la mer – *ist dies die Stille der See oder das Schweigen des Meeres?* » L'émigrant devient ainsi un intermédiaire au regard particulièrement aiguisé.

Écrire dans une autre langue, passer d'une langue à l'autre contribue peut-être à l'abandon du culte du sang et du sol, de l'authentique et du vrai. Ce n'est pas la langue qu'on utilise qui est vraie et authentique, c'est ce qu'on en fait, ce que l'on accomplit avec elle.

La créativité linguistique ne dépend ni de l'acte de naissance ni du certificat de baptême linguistique. Il faut citer ici le poète tessinois Fabio Pusterla (*1957), le représentant d'une littérature qui joue volontiers de son statut de minoritaire : « Il n'est pas question de nier l'influence que le territoire politique peut exercer, socialement et linguistiquement, sur la production littéraire; cette influence peut même être déterminante dans certains cas. Le *punctum saliens*, c'est que la spécificité du champ littéraire est d'un autre ressort. »

Ce que Pusterla dit au sujet de la littérature tessinoise est tout aussi valable pour les autres littératures de la Suisse, puisque ça vaut pour la littérature dans son ensemble.

Ça revient toujours au même : sitôt qu'on se compare, on ne peut plus s'apitoyer sur sa propre douleur, puisque celle-ci n'a plus rien d'exceptionnel.

Le Suisse allemand se démarque de l'Allemagne grâce à son dialecte alémanique. On peut aussi établir un parallèle avec ce qui se passe en Romandie. Si la Romandie n'est pas autant sur la défensive que la Suisse germanophone, il y a à cela des raisons historiques – à commencer par l'époque du national-socialisme. La Suisse romande ne voyait pas la nécessité de se démarquer de son espace culturel de référence, au contraire, on s'y opposait à la germanisation en solidarité avec la France occupée, au nom du fait francophone. Il reste que la France ne sait pas forcément apprécier cet engagement à sa juste valeur, même si elle commença à manifester de l'intérêt et du respect pour les autres pays francophones dans le sillage de la politique gaullienne de l'«ethnie française». Ce n'est toutefois sans doute pas la seule raison pour laquelle un auteur romand comme Jacques Chessez (*1934) reçut le prix Goncourt pour *L'Ogre*.

Cette situation linguistique reflète la réalité politique qui prévaut entre un petit pays et son voisin puissant, une relation faite d'une bonne d'ambivalence, d'admiration et de sentiment d'infériorité.

Besoin de grandeur, c'est le titre d'un essai écrit par Charles Ferdinand Ramuz en 1937, alors que le fascisme et le communisme déferlaient sur l'Europe : « J'exprime un besoin, sans voir où il tend, ni de quoi il est fait, ni par quels chemins on peut atteindre à sa satisfaction. Nous sommes une petite collectivité et même plusieurs petites collectivités rattachées les unes aux autres par une destinée : et il nous faudra périr ensemble ou rentrer dans la vie. Succomberons-nous à notre petitesse, car nous sommes tout petits? Nous sommes matériellement tout petits, tout petits par le territoire et l'histoire : où trouver la grandeur qui

seule peut nous sauver?¹⁴ » On peut aussi ajouter, à la façon de l’auteur : « Ce n’est pas notre petitesse qui nous mène à la passivité, c’est notre passivité qui engendre notre petitesse. »

À quel point un grand voisin peut constituer un destin funeste, voilà quelque chose qu’a bien montré Francesco Chiesa (1871-1973) dans le cas de la Suisse italienne. Il est le premier, dans ses romans, ses nouvelles et ses poèmes, à avoir placé le Tessin sur la carte littéraire – un Tessin idyllique toutefois. Son adhésion enthousiaste à l’*italianità* l’avait conduit à éprouver de la sympathie pour le fascisme. L’image du Tessin qu’il créa a permis l’émergence d’une tradition de la *Heimatliteratur* à l’italienne que la jeune génération d’auteurs, celle qui incarne le Tessin industrialisé et urbanisé, est en train de rectifier.

Un malaise lié à la petitesse du pays, un discours marqué par l’exiguïté – ce sont là des phrases présentes en filigrane lorsqu’il est question du grand voisin. Il y a quelque chose qui ressemble à un désir de destin tragique, et qui peut vite tourner au kitsch.



Dans les pays germanophones, c’est au 18^e siècle que le mot *schweizerisch* (suisse) fut utilisé pour la première fois comme référent culturel.

Jusque-là, le terme *Schweizer* (Suisse) était apparu dans d’autres situations – d’abord comme juron répandu par les Habsbourg. C’était aussi une insulte pendant l’Ancienne guerre de Zurich (1439-1444) lorsque le chanoine Felix Hemmerlin se moquait des habitants de la Suisse centrale, les *Switer* (sueurs), des prisonniers de guerre saxons qui auraient été envoyés dans les Alpes par Charlemagne pour suer (*switten*, en allemand moderne *schwitzen*) afin de regagner la faveur de l’empereur.

Le “gourdin suisse” (*schweizer brügel*), une massue sans doute garnie de clous, devint alors célèbre (« les gens pieux ne sont pas enclins à chasser leurs enseignants avec des massues »),

¹⁴ Charles-Ferdinand Ramuz, *Besoin de grandeur*, Tours (France), Les amis de Ramuz, 2006.

de même que les “culottes suisses”, un pantalon bouffant qu’on portait encore en Suisse à une époque où il n’était plus à la mode depuis longtemps ailleurs, sans oublier la “braguette suisse” (*schweizer latz*), beaucoup plus imposante que tout ce qui pouvait servir en d’autres lieux pour couvrir les attributs masculins.

Ce fut donc tout un changement lorsqu’après la massue et la braguette la poésie devint elle aussi l’une des marques de commerce de la Suisse. Le 18^e siècle fut pour la Suisse le siècle suisse par excellence.

Johann Jacob Bodmer (1698-1783) qualifia de “suisse” la première version de sa traduction de *Paradis*, de Milton, la deuxième d’“allemande” et la troisième de “poétique”.

Albrecht von Haller (1708-1777) appela sa poésie lyrique *Versuch schweizerischer Gedichten* (*Essai de poésies suisses*) (1732). C’est seulement dans la troisième édition qu’il a corrigé le faux génitif *Gedichten*¹⁵; on prend bien la mesure de son évolution linguistique en feuilletant ses journaux de voyage en Allemagne, en Hollande et en Angleterre (1723-1727) : « Ici, pris un passeport du Commissario, sans lequel personne se rendre en Angleterre. Ai attrapé une voiture postale en direction de Helvoet Schluys, amené aussi au patron et au captain ma recommandation. Il faut servir du vin au captyn. Là, ai réglé tout mon trajet.¹⁶ »

Dans l’introduction à ses poèmes, Haller fait cette déclaration : « L’allemand est une langue étrangère pour moi. » Mais lorsque Johann Caspar Lavater publia ses *Chants suisses* (*Schweizerlieder*) en 1767, il n’avait plus à chercher de légitimation linguistique et thématique, celle-ci provenant du mandat patriotique qu’il s’était donné. On pourrait a contrario rappeler la façon dont Johann Peter Hebel présentait ses *Poésies alémaniques* (*Alemannische Gedichte*) 80 ans après Haller : « Pour les amis de la nature et des

¹⁵ Le génitif de *Gedicht* est *Gedichte* et non *Gedichten*.

¹⁶ L’original contient des maladroites, des formes archaïsantes ou grammaticalement incertaines et beaucoup de mots étrangers : « Hier nahm einen Passport von dem Commissario, ohne welchen niemand nach Engelland kommen kan. Darauf kriegte einen Postwagen nach Helvoet Schluys, brachte auch an den Wirth und Captain recommandation. Man muss den Captyn mit Wein aufwarten. Dort reglierte mein ganz trajet. »

mœurs rurales¹⁷, ce poème correspond à leur constitution et à leurs manières. Si des lecteurs d'une plus grande culture achèvent leur lecture en n'étant pas totalement insatisfaits, et si le vrai, le bon et le beau pénètrent l'âme du peuple de manière plus vive et efficace avec ces images intimes et familières [le souhait de l'auteur sera alors exaucé¹⁸]. Les lecteurs qui n'ont pas l'habitude de cette façon de parler ne trouveront pas les quelques remarques grammaticales suivantes superflues. » Hebel complète ses explications sur la grammaire et l'écriture du dialecte – « ses idiotismes et ses formes inhabituelles » – par un glossaire détaillé.

Il ne faut y voir aucune forme de *captatio benevolentiae*. Lorsqu'on commença à utiliser le terme "suisse" dans son acception culturelle, on oscillait entre le besoin de s'excuser et le désir de s'affirmer. Cent ans déjà avant Haller, Josua Wetter (1622-1656), à qui l'histoire littéraire doit deux drames historiques, témoignait de sa conviction « que nos montagnes rigoureuses ne sont pas à ce point rendues infertiles par la nature qu'elles n'engendreront pas, avec le temps, toute une moisson de magnifiques et incomparables poètes allemands. »

La légitimité d'une dimension "suisse" de la littérature fut d'abord avalisée de l'extérieur, par nul autre que Gotthold Ephraim Lessing : « Il fut un temps où la qualité de "poète suisse" semblait être un oxymore. Haller, à lui seul, leva cette contradiction. Rien ne nous interdit de croire que Haller, au moment d'arrêter le choix du titre de ses poèmes éternels, a ressenti toute leur valeur et a décidé, précisément parce qu'il était conscient de celle-ci, de partager les honneurs avec sa mère patrie? »

Ces éloges de Lessing ne valaient pas que pour Haller, mais aussi pour le médecin et essayiste Johann Georg Zimmermann (1728-1795), auteur d'un opuscule sur la fierté nationale et la solitude, parmi les premiers à avoir thématiqué la question de l'exiguïté. Salomon Gessner (1730-1788), qui écrivit *Idylle*, le premier best-seller suisse, reçut également des éloges.

¹⁷ Johann Peter Hebel, *Alemannische Gedichte für Freunde ländlicher Natur und Sitten. Poésies alémaniques pour les amis de la nature et des mœurs rurales*, Kehl, Morstadt, 2010. (Traduction : Raymond Matzen).

¹⁸ Ajout de la traductrice, l'auteur avait oublié la fin de cette phrase.

Selon Lessing, il faut « rendre justice aux nouveaux auteurs suisses, qui traitent la langue avec beaucoup plus de soin que jadis. Gessner et Zimmermann, entre autres, écrivent extrêmement bien et correctement. On remarque certes toujours qu'ils sont suisses, mais pas plus que l'on remarquerait qu'un auteur est originaire de Meissen ou de Basse-Saxe. »

Les relations avec l'Allemagne du point de vue de la culture et de l'histoire des idées peuvent être vues comme un processus d'émancipation constant. Au 19^e siècle, la Suisse germanophone semblait culturellement très allemande. Un poète comme Heinrich Leuthold écrit au sujet de la fondation du Reich allemand en 1871 : « Et à nouveau règnent la fidélité et la foi / Que nulle duplicité welche n'altère / l'esprit allemand émerge de la poussière / et s'assoit sur le trône du monde. » Et au déclenchement de la guerre en 1914, Ernst Zahn, un auteur à succès dont les œuvres de *Heimatliteratur* attinrent un tirage considérable en Allemagne, écrit, alors qu'il était président de la Société des écrivains suisses à l'époque, un hymne patriotique allemand intitulé *Sturmlied (Le chant de l'assaut)*. C'est Carl Spitteler (1854-1924) qui a ensuite opéré une rupture – avec son discours *Unser Schweizer Standpunkt (Notre point de vue suisse)* (1914) – qui définissait la particularité de la Suisse non seulement politiquement, mais aussi spirituellement. Cette prise de position était à l'ordre du jour parce que la sympathie de la Suisse allemande envers l'Allemagne se heurtait à une Suisse romande qui affichait sa solidarité avec la France.

Cette prise de distance vis-à-vis l'Allemagne ne date pas de cette époque. Le processus n'a pas non plus été déclenché par le national-socialisme, mais celui-ci l'a actualisé et intensifié. Malgré une certaine sympathie pour la chose fasciste, le pays a été contraint de réfléchir, à partir de 1933, à la question de son autonomie culturelle. La Ligue pour la conservation de la Suisse pittoresque (*Heimatschutz*) avait été fondée dès 1905; au début, elle mettait l'accent sur la protection du paysage, avant d'étendre son intérêt à la culture, déclenchant la première “vague dialectale”, tant en littérature qu'au théâtre.

On vantait volontiers l'image d'une Suisse qui serait un pays situé “à la marge de l'espace culturel germanophone” – une expression qui n'a pourtant de sens que s'il existe un véritable centre. De ce point de vue, l'Autriche n'est guère différente, un pays souvent également

présenté comme périphérique – bien que Vienne apparaisse très central dès lors qu'on admet que l'Europe de l'Est fait aussi partie de l'Europe : l'Autriche est en marge avec Vienne, qui se trouve au centre lorsqu'on compte l'Europe de l'Est comme une partie de l'Europe.

« L'État autrichien, pouvait-on lire au début du 19^e siècle, qui affiche partout ailleurs sa force virile, est encore systématiquement perçu comme déficient dans le domaine de la littérature; il doit encore endurer une ruineuse et intempestive tutelle intellectuelle étrangère ». Voilà une plainte autrichienne qu'un Suisse aurait pu – d'un point de vue historique – reprendre à son tour.

Toutefois, les choses ont été perçues différemment dans les dernières décennies : face au dynamisme de la vie littéraire en Autriche et en Suisse, la critique a émis l'hypothèse que les mouvements décisifs viendraient de la marge. Cette idée reflète l'évolution de la politique en général et l'idée selon laquelle, au niveau européen, la distinction entre centre et périphérie serait de plus en plus obsolète.

Qui dit "émancipation" ne dit pas forcément autonomie culturelle – car celle-ci est un leurre –, mais coexistence d'égal à égal. C'est néanmoins un processus de différenciation qui peut avoir des conséquences indésirables, lorsqu'il est question – dans les débats littéraires – d'un "auteur suisse" et non d'un auteur tout court. C'est là un dilemme que les auteurs romands connaissent aussi : être un "Romand", c'est confirmer que par son origine, on est – entre autres – partie prenante de la culture française, mais qui ne préférerait pas être écrivain tout court, par ses œuvres même. Il pourra seulement être véritablement question d'émancipation quand le mot "suisse" sera neutralisé, qu'il n'aura plus de connotation positive ou négative et relèvera du simple constat.

Qu'en est-il de Franz Kafka ou de Rainer Maria Rilke? Est-ce que ce sont des auteurs autrichiens, parce qu'ils sont nés à Prague et que la Tchéquie et la Slovaquie faisaient partie de l'Autriche à l'époque? Ou sont-ils plutôt des auteurs tchèques qui écrivent en allemand, puisque la Tchéquie a depuis accédé à l'indépendance? Blaise Cendrars, devenu Français en 1914, a-t-il écrit *La prose du Transsibérien* et les *Poèmes élastiques* encore en tant que Suisse,

mais *Moravagine* en tant que Français? De telles fixations nationales perdent vite de leur sens. Ce qu'il reste, c'est la mention du lieu de naissance dans la biographie, mais "né à Zurich" ne signifie pas qu'on a affaire à un auteur qui s'identifie à la culture locale zurichoise.

Mais même ainsi, la tension linguistique subsiste, elle peut aussi être amplifiée par la conscience aiguë qu'on a de soi.

Des auteurs comme Friedrich Dürrenmatt ou Peter Bichsel ont déclaré que le *Hochdeutsch* était à leurs yeux une langue étrangère, répétant ce que Haller disait dans l'introduction à ses poèmes suisses – que l'allemand était pour lui une langue étrangère. Max Frisch, en revanche, parlait d'une "demi-langue étrangère".

À cela on pourrait rétorquer que nous, les Suisses allemands, sommes bilingues dans notre propre langue, et que ce que nous vivons est appelé "diglossie" par les scientifiques.

Bichsel dit un jour : « La crainte de ne pas maîtriser l'allemand standard stimule la conscience linguistique, on développe une méticulosité stylistique afin de ne pas faire d'erreur. » Une expérience que Luis Goytisoló (*1935) allait confirmer : en tant que Catalan qui écrit en espagnol, il affirme se soucier constamment d'écrire un espagnol correct.

Un tel comportement est à la fois fructueux et dommageable. Cette volonté de s'exprimer le plus correctement possible a pour effet que la langue – à force de trop de rigueur – perd en spontanéité et renonce à toute audace créatrice, parce que la créativité se manifeste précisément par la remise en question de l'ordre établi.

La langue parlée influence inmanquablement la langue écrite, et ce, de différentes façons. D'abord en ce qui a trait au vocabulaire. Dürrenmatt nous a offert l'anecdote devenue classique à ce sujet :

Lors des répétitions de *Romulus le Grand*, le texte prévoyait que Romulus demande son *Morgenessen* (littéralement "repas du matin") ». L'acteur, un Allemand, le corrige rapidement,

soulignant qu'en allemand, on appelle ça *Frühstück* ([petit] déjeuner). Dürrenmatt s'assoit et réécrit la scène; depuis lors, on la joue de cette façon : Romulus le Grand demande bien son *Morgenessen*, mais le maître de cérémonie le corrige : « Ça s'appelle le petit-déjeuner », ce à quoi Romulus répond : « Je suis chez moi et c'est moi qui décide de ce qui est ou non du latin classique. »

Dans latin classique des helvétismes, les Suisses disent *parkieren* lorsqu'ils garent¹⁹ leur voiture, et non *parken* comme les Allemands, et lorsqu'ils emmènent leur voiture au *Garage*, les Allemands ne savent pas que les Suisses veulent en fait faire inspecter ou réparer leur véhicule, parce qu'eux-mêmes, dans ce cas, n'emmènent pas leur voiture *in die Garage*, mais plutôt *in die Werkstatt* (littéralement "à l'atelier").

Bien sûr, certains helvétismes se comprennent d'eux-mêmes ou en fonction du contexte : et de toute façon, pour le *Morgenessen* (repas du matin/[petit] déjeuner), autant que le *Nachtessen*²⁰ (repas de la nuit/souper/dîner) et le *Mittagessen* (déjeuner/dîner), les Suisses se mettent à table en même temps que les Allemands. Mais que mangent-ils donc entre ces repas? Leur *Znüni* (cf. all. standard "neun"), une collation qu'on prend vers neuf heures du matin, et leur *Zvieri* (*vier*), même si cette seconde collation ne se prend pas exactement à quatre heures de l'après-midi. Ces collations ne parviennent pas à s'intégrer à la langue standard; linguistiquement, les Suisses sont contraints de jeûner entre les repas, à moins de se rabattre sur le terme *Brotzeit* (pause casse-croûte).

Rares sont les écrivains suisses qui n'ont pas vécu leurs propres expériences à ce sujet lors de leurs contacts avec des éditeurs ou des rédacteurs allemands. Votre serviteur a déjà eu à débattre du sujet suivant : que porte un ouvrier au travail? Le débat aboutit une fois de plus à la conclusion que l'utilisation d'un helvétisme n'est pas une question de principe, mais une question de style, qu'elle est indispensable lorsque le récit se situe dans une période historique et un milieu clairement définis, qui exigent un choix de mot approprié, s'il est question par

¹⁹ Le monde francophone connaît le même genre de dilemme, puisque pendant qu'un Français gare sa voiture, le Romand la parque et le Québécois la stationne.

²⁰ *Abendessen* (repas du soir) en allemand standard.

exemple d'un type de vêtement particulier que portaient les ouvriers suisses dans les années 1930.

De telles expériences pourraient constituer une anthologie amusante et pleine de surprises. Ce "recueil complet de nos helvétismes" ne ressemblerait pas pour autant à de l'allemand de vachers. La sélection pourrait être inaugurée par ce que Martin Luther disait de l'allemand de Zwingli, manifestement imprégné de son parler du Toggenburg, « un allemand rêche et hostile, qu'il préfère tout de même au claquement d'une cigogne » – et il ajoute en soupirant qu'il « faudra bien "suer" avant d'arriver à le comprendre ». Luther, saint patron des relecteurs allemands? Même entre frères chrétiens, les helvétismes n'ont jamais eu la partie facile.

Un problème se pose lorsqu'un mot existe à la fois dans la langue parlée et dans la langue écrite, mais avec une signification différente – qu'il s'agisse d'une nuance ou d'un sens complètement différent. Citons encore une fois un exemple classique : pour nettoyer un sol sans utiliser d'eau, la femme au foyer allemande "balaie" (*fegt*), mais la ménagère suisse-allemande "lave" (*wischt*); et lorsque cette dernière passe la panosse²¹ –, elle "balaie" (*fegt*) ce que la première "lave" (*wischt*)²². Si la décision est un jour prise de favoriser la langue standard, la Suisse devra modifier linguistiquement sa façon de faire le ménage pour rester une reine du foyer crédible.

Un mot comme *Bund* (confédération) peut aussi être trompeur. Quand un Suisse "travaille au *Bund*", il n'accomplit pas son service militaire, comme il l'aurait fait en République fédérale d'Allemagne, il est plutôt employé de l'administration helvétique centrale.

Mais qu'arrive-t-il alors dès lors qu'il n'y a pas d'équivalent ou si ce qui est censé faire office d'équivalent compromet l'authenticité du propos?

Un maître-nageur suisse exige du nageur un *Depot* pour lui remettre la clé d'un casier ou d'une cabine. Dans le dictionnaire *Duden* en six volumes, dans les "d", à *Depot*, on trouve des

²¹ La serpillère des Romands ; un Québécois dirait plutôt « vadrouille » ou « mope », de l'anglais *mop*.

²² Nous avons réécrit la phrase parce que l'originale disait en fait deux fois la même chose.

références à l'entrepôt, au marc de café, à la lie de vin ou au parc automobile. Le terme peut aussi signifier *Kaution* (caution); or, une "caution" peut être versée pour quelque chose de gros, mais pas pour une petite clé. En tout cas, il est exclu que ce maître-nageur nous signale que nous devons "nous acquitter d'une caution" ou qu'il nous demande de "verser la caution". Substituer au mot *Depot* cet autre mot, *Kaution*, ne règle donc rien à l'affaire puisque cette modification conduit à travestir la réalité; il faut donc recourir à une périphrase. Le maître-nageur pourra ainsi dire : "Vous devez me remettre cinq francs pour la clé. " Ou plus adéquat encore : "Je vais vous demander cinq francs, que je vous remettrai quand vous me rendrez la clé." Par ailleurs, *Flaschendepot* (dépôt pour les bouteilles) peut être avantageusement remplacé par *Flaschenpfand* (consigne pour les bouteilles) sans problème, mais jamais *Schlüsseldepot* (dépôt pour la clé) ne peut se transformer en *Schlüsselpfand* (consigne pour la clé).

Les dialectes disposent aussi d'un pourcentage non négligeable de mots empruntés au domaine linguistique roman. Il est sans doute passablement difficile, pour un Suisse allemand, de s'imaginer utiliser comme en Allemagne un *Bürgersteig* (litt. "espace surélevé pour les citoyens/bourgeois") ou un *Gehsteig* (espace surélevé pour marcher) quand il pense spontanément être sur un *Trottoir*; par chance il n'aura peut-être pas à passer mentalement du *Perron* (faux gallicisme ayant le sens de "quai de gare") au *Bahnsteig* (espace surélevé pour la voie ferrée) si son relecteur est originaire de la Rhénanie où l'on utilise aussi *Perron*.

Dans le débat sur la réforme de l'orthographe de l'allemand, on a ménagé les susceptibilités suisses puisque nous sommes autorisés à continuer à manger des *Spaghetti* (avec un h), au lieu de nous laisser couper l'appétit par des *Spagetti* germanisés; nous mettons toujours nos *Fränkli* dans notre *Portemonnaie*, pas dans un *Portmonee* tout aussi germanisé.

Dans ce cas-ci, un coup d'œil du côté de l'Autriche peut être instructif. Pas seulement parce que les Autrichiens eux aussi disent *Wetter* (temps, météo) dans le sens d'orage, de tempête, là où les Allemands diraient *Unwetter* (litt. "mauvais temps"), mais aussi parce dans les deux pays, on utilise le terme *aper*, inconnu en Allemagne, dans le sens de "dégagé, sans neige", et

que pour terminer un parcours préuniversitaire, on y prépare la *Matura* et non le très allemand *Abitur*.

Les Autrichiens utilisent leurs “autriacismes” avec plus d’insouciance que les Suisses ne manient leurs helvétismes. Les autriacismes ont la chance d’être considérés comme créatifs, alors que les helvétismes sont volontiers vus comme la preuve que celui qui les utilise ne maîtrise pas la langue allemande. Les helvétismes sont plus traités comme des immigrants indésirables que comme des travailleurs étrangers dûment “invités”.

L’allemand autrichien aussi comprend toute une série d’expressions issues des langues romanes, même si on n’y détecte pas immédiatement l’origine française, comme dans ces *Pompfineberer* qui ne sont rien d’autre que des “pompes funèbres” ou dans ce *Potschamper*, évocation du “pot de chambre”, sans oublier *schmafu*, apparenté à “je m’en fous”. On rencontre aussi de telles déformations en Suisse. Ainsi, dans le canton de Glaris, ce sont les mercenaires des armées étrangères qui ont ramené dans leurs bagages du vocabulaire étranger, qui a ensuite été adapté au dialecte local : le mot *Quelerettli*, qui désigne une montre de poche, est un dérivé de la question “Quelle heure est-il?”.

Dans une édition Reclam (Leipzig, Stuttgart) des œuvres de l’Autrichien Johann Nestroy, l’éditeur explique à l’attention du public allemand, à l’aide de notes de bas de page, des mots qu’un Suisse comprend aisément sans cela comme *Bouteille*, *Bagatelle* ou *Impertinenz*. Le mot *Esprit* n’est cependant pas expliqué, car le traduire par *Geist*, le terme allemand habituel, pourrait donner à penser que précisément, on n’en a guère, d’esprit.

En revanche, un Suisse se réjouit lorsqu’on lui explique que pour un Autrichien, un *Trafik* est un bureau de tabac, une tabagie, et qu’un *Fleischhauer* (littéralement “bateur de chair”), n’est pas un masseur, mais un boucher; ou comme le disait Hans Weigel, qui réfléchissait à la variété des dénominations du maïs – ce “blé d’Inde” – dans l’empire autrichien, « là où le Carinthien dit *Türken*, le Tyrolien *Polenta* et le Viennois *Kukuruz*, il ne reste qu’à choisir entre la tour de Babel et le *Mais* de l’allemand standard. »

Le grand dictionnaire de référence autrichien, le *Wörterbuch der österreichischen Besonderheiten*, paru chez Duden, peut alors faciliter la compréhension. Quant au Duden spécial Autriche – *Wie sagt man in Österreich ? (Comment dit-on en Autriche?)* – il recense pas moins de quatre mille variantes nationales. Il fut suivi vingt ans plus tard par l'équivalent suisse, *Wie sagt man in der Schweiz? (Comment dit-on en Suisse?)* Quand l'Autriche adhéra à l'Union européenne, cela amena aussi des pourparlers linguistiques. L'Autriche a réussi à sauver vingt-trois de ses expressions particulières, qui sont entrées dans l'allemand normatif de l'Union européenne, dont *Beiried* pour “rosbif” (au lieu de *Roastbeef*, en Allemagne) et *Kren* pour “raifort” (au lieu de *Meerrettich*).

Il serait sans doute passionnant de suivre ce qui se passerait si la Suisse avait à négocier (*markten* — et non *verhandeln*, comme le dirait peut-être un négociateur suisse-allemand) sur ces questions linguistiques lors d'une hypothétique entrée dans l'Union européenne. Quel type de vocabulaire suisse figurerait à l'ordre du jour (*Traktandenliste* et non *Tagesordnung*) et deviendrait ainsi un *Traktandum* et non un *Verhandlungspunkt*, terme utilisé par les Allemands pour désigner un “point à négocier”? Quels mots suisses seraient promus au rang de standard par l'Union européenne? Pourquoi les *Velos* chers aux Suisses allemands n'auraient-ils pas le droit de se partager les routes et les rues avec les *Fahrräder* allemands? S'agissant de la libre circulation des personnes, on insistera pour conserver le *Lehrling* (apprenti), qui fait meilleure figure que le *Azubi* – abréviation qui, dans l'administration allemande, fait référence aux *Auszubildende* (personnes en processus d'apprentissage). Puisque dans ce genre de négociations, on débat surtout au sujet des désignations de marchandises, on ne peut guère imaginer renoncer au terme *Rösti* pour désigner nos galettes de pommes de terre sautées – qui pourraient cependant être accompagnées d'une note de fonctionnaire précisant qu'elles sont apparentées aux *Kartoffelpuffer*, leur équivalent allemand. La *Raclette* devrait pouvoir être ajoutée sans spécification particulière, de même que cette viande des Grisons (*Bündnerfleisch*) qu'on prendrait volontiers pour l'accompagner.

Pour le muesli, inventé par le Zurichois Bircher, il faudrait, dans la version allemande, exiger absolument le respect de l'orthographe originale : ce n'est pas du *Müsli*, comme le

disent les Allemands, mais bien du *Müesli* (diminutif de *Mues*, litt. “petite mousse”), car sans l’“e” de la diphtongue, on pourrait bien nous servir une “petite souris” (de *Mus*) au lieu d’un petit bol de céréales aux fruits.

Quand l’Autriche était à l’honneur à la foire du livre de Francfort, on distribua aux visiteurs un petit dictionnaire “autrichien-allemand” conçu pour l’occasion (éd. Hans Carl Artmann), pour que les Allemands sachent que les Autrichiens achètent bien du chou rouge (*Rotkohl*) quand ils disent acheter du “chou bleu” (*Blaukraut*), qu’ils disent *Bröckerl husten* (litt. “toussez de petits morceaux”) pour *brechen* (vomir), *tschinageln* pour “travailler dur”, *pitzeln* pour “bricoler” (au lieu de *tüfteln*); et on apprend avec intérêt que *Büchel* (petit livre) signifie à la fois “carte de contrôle pour prostituée” et “carte du parti” – rare aveu de la proximité entre prostitution et politique.

La Suisse reprit l’idée du dictionnaire lorsqu’elle fut à son tour la vedette du salon du livre de Francfort. On y trouve moins des mots en dialecte que des mots du langage courant en allemand standard : *Abriss* dans le sens d’“arnaque” ou *Billet* (au lieu de *Führerschein*) dans le sens de “permis de conduire”, on trouve le bien redondant *Süssmost* (litt. “moût sucré”), terme quelque peu insipide pour désigner le “jus de pomme”, ou encore le *Plausch*, qui signifie “plaisir, fun”, en Suisse, et non “conversation agréable, jasette”, voire même “tromperie” comme en Autriche.

En plus de cet ouvrage de poche, on peut aussi consulter le très humoristique dictionnaire *Schwyzertüütsch-Deutsch* (éd. Eichhorn) qui s’adresse à ceux qui s’intéressent aux “gros mots”, comme on l’annonce en page de titre pour attirer le chaland. Pourquoi des mots comme *wüescht* (laid) ou *meitschi* (jeune fille) sont-ils des “gros mots”? L’éditeur ne nous l’explique pas, comme bien d’autres choses; quand il écrit qu’en Suisse, “avocat” ne se dit pas *Anwalt*, mais *Fürsprech*, cela prouve qu’il puise son inspiration dans le dialecte bernois. Il reste que les exemples d’argot présentés recèlent des trésors d’humour et d’imagination, qu’il s’agisse de mots isolés ou d’expressions. La muse des bords de la Limmat, qui a présidé à la rédaction d’un livre sur le dialecte zurichois, *Gassenwörterbuch* (dictionnaire des ruelles), a inspiré aux trouvailles que le livre recèle le nom de *Limmatblüten* (perles [litt. : fleurs] de la Limmat);

mais pour prendre pleinement part à la discussion virtuelle avec l’auteur, il faut effectivement parfois consulter ce dictionnaire; en effet, seul le contexte nous permet de comprendre que par *Fallobst* (fruits tombés), il faut entendre “poitrine flétrie” et dans ce dictionnaire polyphonique, on ne peut tout de même pas écrire une nouvelle partition pour la voix de chacun de nos paysans.

Pendant l’été 1999, le comité Duden de l’Association suisse pour la langue allemande (*Schweizerischer Verein für die deutsche Sprache*) a remis à l’Institut bibliographique de Mannheim, l’éditeur des dictionnaires Duden, une liste de trois cents helvétismes en lui demandant de les prendre en compte lors de ses futures publications. Dans les éditions précédentes du dictionnaire, sur 130 426 entrées, 1,2 % portaient la mention “Suisse”, et pas moins de 1,9 % la mention “Autriche”. Parmi les mots qui devraient être ajoutés, on retrouve *Schulzimmer* (salle de classe), *Stimmvolk* (peuple votant), ou *Baubewilligung* (permis de construire), et il était prévu qu’à côté du *Vaterunser* (Notre Père) catholique, on puisse aussi avoir le droit de réciter le *Unservater* protestant. La liste de demandes était passablement fournie, de sorte qu’on est en droit de s’autoriser quelques objections : pourquoi *Rendement* ou *Caquelon* sont-ils considérés comme des helvétismes caractérisés, et pourquoi, à côté de *Nikolaus* (Saint-Nicolas), ajouter *Samichlaus* alors que cette expression n’est pas en usage partout en Suisse?

On peut se demander si le livre *Wie sagt man in der Schweiz?* est vraiment digne de confiance. Quant au *Duden* qui comprend des particularités suisses, est-il l’équivalent au *Duden* ordinaire, s’agit-il d’un complément folklorique, ou plutôt d’une antichambre dans laquelle doivent patienter quelques-uns des mots qui se hisseront un jour à la dignité du grand *Duden*?

Quelques helvétismes ont acquis une certaine popularité auprès d’auteurs et de critiques allemands, comme le célèbre *Einnachten* (tombée du jour, brunante). Günther Grass (*1927) a un jour suggéré aux écrivaines et écrivains suisses d’être davantage fidèles aux spécificités helvétiques. Le vocabulaire suisse pourrait du reste avantageusement enrichir la langue standard : *zurückkrebzen* (≈reculer comme un crabe) est plus éloquent que *einen Rückzieher*

machen (faire machine arrière), ou *beelenden* (attrister, litt. “rendre misérable”) a un peu plus de profondeur dramatique que *bekummern* (attrister, litt. “rendre chagrin”).

L’attention que porte le *Duden* aux helvétismes a un équivalent en Suisse romande, où un ouvrage de référence comme le Dictionnaire suisse romand (1997), avec ses « particularités lexicales du français contemporain », contient des renseignements crédibles.

Dans son dictionnaire, Littré avait déjà tenu compte de certains romandismes, mais seulement dans un volume supplémentaire paru en 1877. On y trouve au moins “alpe” et “cratte” (du suisse-allemand *Chratten*, “panier”); il ne manque même pas notre “föhn” national, ce vent qui descend des montagnes pour nous donner mal à la tête, ni le “stand de tir”, indispensable aux séances de tir obligatoire pour les soldats de la milice. C’est seulement cent ans plus tard que les autres dictionnaires se sont rattrapés et ont commencé à prendre en compte les helvétismes. Le Trésor de la langue française le fait dès 1975, le Larousse en 1980, le Robert depuis 1985. Le Petit Robert de 1996 mentionne les helvétismes comme si cela allait maintenant de soi, ce qui permet de voir quel vocabulaire les Romands partagent avec d’autres francophones. Par exemple, “case postale” avec le Canada (pour “boîte postale”), pas seulement “nonante” avec la Belgique, mais aussi “auditoire” (dans le sens d’“auditorium”), “académique” (dans le sens d’“universitaire”) avec la Belgique et le Canada, “carrousel” avec la Belgique et le Nord de la France, ou encore “clédar” (porte à claire-voie d’un jardin, d’un pâturage) avec le Jura français et la Savoie.

Les helvétismes en italien n’ont pas cette chance. Traditionnellement, les dictionnaires italiens courants ne recensent guère de régionalismes. Ou s’il y en a, ils sont accompagnés de la mention *impropriamente* (impropre, inapproprié). Les helvétismes n’ont pas de siège à la grande table italienne, ni même un strapontin.

Mais que dire de ce qui se passe en l’Italie même? Après avoir lu Pier Paolo Pasolini (1922-1975), n’est-on pas en droit d’admirer une véritable “littérature inappropriée” (*letteratura impropria*), s’agissant non seulement des poèmes frioulans de ses débuts, mais aussi du roman *Ragazzi di vita* (*Les Ragazzi*), écrit en *borgate*, l’argot prolétaire des

bidonvilles dans les banlieues de Rome. Pasolini n'est pas le seul à avoir été amené à créer ainsi de toutes pièces une nouvelle langue littéraire à partir du dialecte romain. C'est aussi le cas de Carlo Emilio Gadda (1893-1973) dans *Quer pasticciario brutto de vita* (*L'Affreux Pastis de la rue des Merles*) et d'Alberto Moravia (1907-1990) dans *Racconti romani* (*Nouvelles romaines*).



Mais lorsqu'il s'agit de souligner les différences entre les dialectes suisses et la langue standard, outre le vocabulaire, la prononciation et la formation des mots *Unterbruch* à la place de *Unterbrechung* (interruption), *Entscheid* au lieu de *Entscheidung* (décision), on devra bien vite évoquer également la morphologie : comme forme de passé, nos dialectes ne connaissent que le passé composé, pas l'imparfait. Du reste, un linguiste a noté la même tendance en Allemagne. « Dans le langage courant, toutefois, le prétérit "synthétique" (*kochte*, "cuisina" ou "cuisinait") est remplacé en grande partie par le parfait "analytique" (*hat gekocht*, "a cuisiné"). Le futur est maintenant rarement construit de façon analytique avec l'auxiliaire *werden*, il est plutôt exprimé à l'aide du présent. *Sie wird morgen kommen* (elle viendra demain) est donc remplacé par *sie kommt morgen* (elle vient demain). »

Les différences dans l'utilisation des formes du passé et le fait que les Suisses ne sont guère habitués à s'exprimer oralement en allemand standard ont pour conséquence que les dialogues constituent souvent les points faibles des œuvres littéraires suisses allemandes.

Or c'est justement le discours direct qui garantit l'authenticité. Dans un roman qui se passe à Zurich, un local ne dira pas *ich nehme die Strassenbahn* (je prends le tramway), mais plutôt *ich nehme das Tram* (je prends le tram). En revanche, la phrase suivante est tout à fait possible : *Er nahm die Strassenbahn*. (Il prit le tramway.) Le vocabulaire helvétique qui doit être respecté dans le discours direct peut très bien faire place à la langue standard dans la narration.

Dans ses premières œuvres, Jeremias Gotthelf utilisait son dialecte local bernois pour les dialogues. Dans *Der Bauernspiegel (Le miroir des paysans)*, on peut donc lire, en langue standard puis en dialecte : « ([...] und ich hörte den Grossvater zur Grossmutter sagen) : Ig hoffe doch, dass Niggis Joggi einist e fürige Ma werdi, wenn e gerechte Gott im Himmel isch : dä Donners Schelm het mer hüt wieder e ganzi Furen abfahre, u der Marschtei lyt ganz blutt und krumm.²³ ». Plus tard, sous la pression de son éditeur allemand, Gotthelf rédigea aussi les dialogues en *Hochdeutsch*. Inversement pour l’adaptation cinématographique des romans de Gotthelf : les protagonistes ne parlaient pas *Hochdeutsch* comme dans le texte écrit, mais à nouveau en dialecte.

Chez Gotthelf, outre les dialogues, c’est aussi la narration qui posait problème. Cela a pour conséquence qu’on dispose également de différentes éditions “germanisées”. Dans une édition de *Wie Joggeli eine Frau sucht (Joggeli à la recherche d’une femme)*, on trouve un certain nombre d’helvétismes (NDLT : ici en italique) : « Er wüsste wohl, sagte er, zu einer reichen und hübschen Frau zu kommen, aber er wollte auch eine *freine*, fromme, fleissige ; denn was hülfen ihm Schönheit und Geld, wenn Zanksucht dabei sei und *Kupsucht* und wie die *Suchten* alle heissen mögen ! Ein zanksüchtig Mädchen gebe eine alte Hexe, sagte er, einem *kupsüchtigen* saure Milch im Keller, und es kriege zuletzt ein Gesicht, gegen welches ein altes *Judenkrös* ein Prachtstück sei.²⁴ » Cette édition est accompagnée d’un glossaire qui se limite toutefois à un petit nombre d’annotations, on n’y trouve ainsi pas d’explication pour *Judenkrös* (litt “entrailles de juif”) – ni pour des expressions comme *Haushöck* (un être casanier), *Ankenhafen (Buttertopf*, “pot de beurre”) ou *Tischdrucke (Tischtruhe*, “table-coffre”), qu’on trouve ailleurs dans le livre. Dans une autre édition (Rentsch, 1925), pour rendre le texte de Gotthelf compréhensible en allemand standard, le même passage agrémenté

²³ « [...] et l’instant d’après j’entendis mon grand-père dire à ma grand-mère : J’espère bien que Niggis Joggi sera un jour rôti en enfer s’il y a un Dieu de justice dans le ciel; ce sacré tonnerre de gremlin a passé une nouvelle fois sur tout un sillon, ce qui fait que la borne est toute à nu et de travers. » (Jeremias Gotthelf, *Joggeli à la recherche d’une femme/Wie Joggeli eine Frau sucht*, Lausanne, L’Âge d’Homme, 2006 [Traduction de Raymond Lauener]).

²⁴ « Il eût été capable, disait-il, d’obtenir une femme riche et jolie, mais il voulait aussi en avoir une qui fût aimable, pieuse et zélée; car à quoi lui serviraient la beauté et l’argent doublés d’une humeur querelleuse et boudeuse ou de toutes les autres humeurs qu’elles fussent. Joggeli disait qu’une jeune fille d’humeur querelleuse devenait une vieille sorcière dont les bouderies faisaient ciller tout le lait à la cave; elle finirait par avoir le visage d’un vieux riche et nabab juif, lequel, comparé au sien, serait encore une splendeur. » (Gotthelf, *Joggeli à la recherche d’une femme*.)

de parenthèses se lit comme suit : « Er (Joggeli) wüsste wohl, sagte er, zu einer reichen und hübschen frau zu kommen, aber er wollte auch eine freine (gutmütige), fromme, fleissige ; denn was hülfen ihm Schönheit und Geld, wenn Zanksucht dabei sei und Kupsucht (Schmollsucht), und wie die Suchten alle heissen mögen ? Ein zanksüchtig Mädchen gebe eine alte Hexe, sagte er, einem kupsüchtigen saure alle Milch im Keller, und es kriege zuletzt ein Gesicht, gegen welches ein altes Judenkrös ein Prachtstück sei. » Et le lecteur allemand ne trouvera pourtant aucune explication pour *Meitscheni* (jeune fille), *Pflanzplatz* (potager) et du très précis *Strümpfeplätzen* (le fait de reprendre des chaussettes, des bas) ». Du reste, il faut aussi expliquer à un Suisse qui n'est pas de Berne que *Kupsucht* est l'équivalent de *Schmollsucht* en allemand standard (bouderie systématique, propension à babouner).

Une autre possibilité est la périphrase. Dans *Brenner*, Hermann Burger (1942-1989) raconte : « Abehuure ! lautet der Befehl. So bleibst du kauern, bis du schritte hörst !²⁵ » Le terme *abehuure* n'est pas traduit, mais le mot qui suit l'ordre, *so* (ainsi, comme cela), sert à introduire une explication indirecte. Comme on sait maintenant que le personnage en question est accroupi, le reste est compréhensible. Mais que faire de *Schnäbi* quand on ne connaît pas le dialecte et qu'on ignore que le terme désigne – dans le langage des jeunes – le membre viril ? Et si l'on dit que quelqu'un est devenu *geizig und bhäbig* (avare et fortuné), on n'a pas nécessairement besoin de comprendre *bhäbig*, puisque *geizig* nous offre un sens approximatif, et si quelqu'un a mangé les restes *rübis und schtübis* (jusqu'au dernier rogaton), le contexte nous aide à comprendre. Par contre, ce n'est pas le cas lorsqu'une histoire entière ou un long passage est raconté en dialecte; cela produit inévitablement une rupture dans la narration où l'on ne sait pas ce qui s'est raconté. C'est seulement dans son œuvre tardive, de 1989, *Brenner* (vol. 1 Brunsleben; vol. 2 Menzenmang), que Burger eut pour la première fois recours à de petits ajouts helvétiques. Ce choix stylistique reflète peut-être la vague dialectale de l'époque.

Niklaus Meienberg (1940-1993) s'est fait un nom grâce à des reportages d'une grande qualité littéraire. Dans ses reportages, il ajoutait des éléments de dialecte. Il parlait de *Gschwüsterti* (frères et sœurs) au lieu de *Geschwister*, écrivait *es Öpferli bringe* (faire de petits

²⁵ « À croupetons!, lui ordonne-t-on. Tu restes accroupi comme ça jusqu'à ce que tu entendes des pas! »

sacrifices) au lieu de *ein kleines Opfer bringen* ou *ich möchti läbe* (je voudrais vivre) pour *ich möchte leben*. Si agréable que puisse être pour des oreilles helvétiques le terme *Bisiwätter* (au lieu de *Sturm*), lorsque cette “tempête” souffle entre les lignes du texte, la compréhension en reste néanmoins limitée. Quand l’éditeur zurichois Diogenes publia *Zunder* (litt. “allumette”, “amadou”) son deuxième livre en format de poche après *Heimsuchungen* (1995, litt. “fléaux”), il était accompagné d’un glossaire transfrontalier à l’attention du public allemand escompté : *Töff* pour *Motorrad* (motocyclette), *Schroter* pour *Polizist* (policier) ou *Gschwellti* pour *Pellkartoffeln* (pommes de terre en robe des champs). Les définitions de ce genre n’étaient pas encore présentes dans *Heimsuchungen*, le premier livre de poche qui avait été qualifié de “livre de lecture excessif”. Marianne Fehr, la biographe de Meienberg, avait partagé ses souvenirs : « Beaucoup de choses étaient artificielles et gênantes, nous (les journalistes) avons commencé à “faire du Meienberg”, à saupoudrer nos écrits de bribes de dialecte, à imiter sa structure de phrase. » C’est moins le vocabulaire en soi qui posait problème que le fait que son style ressemblait parfois à du dialecte traduit. Meienberg ne marchait pas “sur les pieds” de quelqu’un, mais il tenait à leur marcher “sur les arpions”.

Il devint très chic d’ajouter ainsi des helvétismes, de la même façon que les Américains férus de culture qui écrivent dans le *New York Book Review* aiment saupoudrer leurs essais d’expressions françaises en signe de raffinement. *After all*, nos dialectes ne se prêtent pas si mal aux chinoiseries helvétiques.

La prose à caractère et à couleur helvétique est une tradition assez ancienne; deux auteurs de l’entre-deux-guerres l’illustrent bien, chacun à sa façon.

Friedrich Glauser (1896-1938) rêvait de produire une grande œuvre littéraire, mais s’il est devenu un classique de la modernité, c’est grâce à ses romans policiers, qu’il n’appréciait guère lui-même. Il situait leur action dans des institutions diverses, des asiles d’aliénés, mettant en scène une Suisse qui ne correspondait pas au caractère idyllique des clichés et sa narration restait proche du langage courant. Dans les citations suivantes, tirées d’un de ses romans populaires, *Wachtmeister Studer*, nous avons ajouté des définitions entre parenthèses : « Der Gefangenenwärter ... brummte etwas von ‘ewigem Gstürm’ (Gstürm = heftiges, lautes

Getue). [Le gardien de prison... ronchonna quelque chose au sujet de simagrées incessantes.] » « Ach weisst du, so Heftli mit bunten Titeln (Heftli = Illustrierte) [Ah, tu sais, un illustré avec des titres très colorés.] » « Krachen (= abgelegener Ort) [endroit éloigné] » « Verputzen (= sorglos Geld ausgeben) [dépenser avec désinvolture] » « Dem habe er einmal zünftig auf den Gring gegeben. (zünftig = tüchtig [sérieusement], Gring = Kopf [tête]) » [Une fois, il lui avait frappé sérieusement la caboche.] » « Die Mutter hatte ihm aufgemacht. (aufmachen = die Tür öffnen) [La mère lui avait ouvert (la porte).] »

Il y a là un ton indéniablement suisse, on a presque envie de dire que c'est un allemand standard suisse tout à fait à la hauteur de l'autre *Hochdeutsch*. En comparaison, c'est avec une tout autre intention que Robert Walser (1878-1956) a eu recours au dialecte comme élément de suissitude, par les "efforts langagiers" qu'il déployait. Il est assurément intéressant d'observer où et quand Robert Walser utilisait les expressions suisses ou dialectales, comme on en rencontre beaucoup dans *Le brigand (Der Räuber)*. Il se servait du dialecte pour parler de nourriture et de boisson (qu'il s'agisse du *Gnagi* – jarret de porc – du *Schabziger* – le fromage glaronnais aromatisé au fenugrec – ou de la saucisse *Schüblig*), ou pour des insultes comme *Dräkbürschli (Dreckskerl* en allemand standard, "salaud", litt. "garçon crotté"), *Plägori (Wichtigtuer* en allemand standard, "prétentieux, fendant"), ou *Süffel (Säufer*, "soûlon"). Parmi les autres mots dont l'emploi exigeait du lecteur une connaissance du dialecte, citons *Gigampfi* (balançoire) et *heimliefeiss* (quelque chose entre rusé et modeste) ou *verzapfen (quatschen*, bavarder, placoter).

Il est particulièrement passionnant de lire Tamar S. Evans lorsqu'il explique comment Walser créait des néologismes en puisant dans les ressources de son allemand de Suisse : il utilisait des dérivations en "-elig" pour former de nouveaux adjectifs (*blümelig* au lieu de *blumig*, "fleuri", *frömmelig* au lieu de *fromm*, "pieux"), ou des suffixes en "-le, -ele, -erle" pour les verbes (*flüsterln* au lieu de *flüstern*, "chuchoter", *glöckeln*, "sonner", d'après *Glocke*, "la cloche"). Cela provoque inéluctablement une "distorsion syntaxique difficilement recevable" et produit un effet tarabiscoté, un bricolage qui suscite le maniérisme – comme lorsqu'on écrit *Mansardelein* (litt. "mansardelette") au lieu de *Mansarde* ou qu'en guise de repas du midi, on nous sert un *Mittagesselein* au lieu d'un *Mittagessen*.

Cette façon d'expérimenter avec la langue, de l'"éprouver" (en allemand on dirait *ausprobieren*, à moins d'utiliser l'helvétisme *pröbeln*?) a quelque chose d'une "avant-garde tranquille" : on a ici affaire à un auteur au travail, explorant à quel point la "langue parlée", le dialecte, peut trouver sa place dans l'allemand standard sans être au service d'une quelconque "langue du terroir" (*Heimatsprache*). Écrire en dialecte peut même servir à développer ce procédé que Peter Bichsel avait appelé "faire le malin, faire son smatte" (*Schlaumeierei*).

Cette tonalité helvétique chez Walser est aussi la source d'une querelle de traducteurs francophones. Les Français tendent à éliminer les helvétismes parce qu'à leur avis ce n'est pas de l'allemand tout à fait correct, alors que les traducteurs romands vont au contraire s'efforcer justement de rendre la prose de Walser sans en dénaturer le ton, même dans une autre langue que l'allemand.

La traduction modifie souvent ce qui, précisément, rend la langue d'un auteur particulière, dès lors qu'elle ne correspond pas au standard. Lorsque l'auteur martiniquais Patrick Chamoiseau a gagné le prix Goncourt pour *Texaco* en 1992, c'était tout un événement, puisque Chamoiseau – qui utilise de nombreux créolismes – n'écrit pas un français conforme à celui de l'Académie française. L'auteur a ajouté à son roman une courte postface intitulée *Sur les origines du créole*. La traductrice germanophone du roman martiniquais ajouta : « Comme traduire signifie d'abord comprendre, certains passages de la version française qui, par la force des choses, paraissent inintelligibles au lecteur ne comprenant pas le créole deviennent compréhensibles grâce à la nouvelle traduction et y gagnent peut être une signification différente de celle qui peut apparaître au premier coup d'œil. La version allemande aura peut-être un caractère moins mystérieux, une aura moins exotique que la version française. [...] Mais l'auteur lui-même rejette avec véhémence tout "dogmatisme littéraire vaniteux", toute "suffisance académique rigide", car "la langue doit vibrer d'émotion et être sensible à toutes les langues du monde". »

L'allemand de Walser illustre le fait que la question déterminante n'est plus vraiment celle de l'authenticité, il montre que de la tension entre dialecte suisse et *Hochdeutsch* peut résulter

ce que certains appellent la *Kunstsprache* (langue littéraire, faite d'art et d'artifice). Et on pourrait tout simplement dire que la tension entre dialecte et *Hochdeutsch* devient un problème de stylistique qui doit être abordé du point de vue de l'esthétique de l'art langagier.

À titre d'exemple plus récent, on peut attirer l'attention sur le roman *Quatemberkinder* de Tim Krohn (*1965). Y sont représentés les milieux des vachers et des paysans avec leurs légendes, c'est-à-dire des motifs traditionnels de la *Heimatliteratur*, mais l'histoire est racontée dans une langue qui incorpore le dialecte dans la langue standard, le dialecte n'est donc pas qu'un élément de décor, mais il est partie prenante d'une nouvelle symbiose; le livre ne peut toutefois faire l'économie d'un glossaire d'une vingtaine de pages et d'une traduction des passages en dialecte.²⁶

« Quatemberkinder leben inmitten der Menschen und doch in einer anderen Welt. Denen sind Geister und Hexli (Hexen) und Schrettli (Gnomen) so selbstverständlich wie anderen das Nachtgebet, vieles dafür bleibt ihnen fremd, was jeder sonst im Dorf für gottgegeben hält. Gewissheit um ein Kacheli (Schale) mit warmer Milch zum Beispiel, oder dass der kürzer Weg auch stets der gschwinder (schneller) sei, kann es für ein Quatemberkind nicht geben. Das wird nie sein Heimatli (Bauernhof/Zuhause) haben und Frau und Kind in alle Ewigkeit und den Segen des Herrn Pfarrer.²⁷ » Cet extrait de la première page se termine ainsi à la dernière page : « Der Melk lief aber langsamer und dachte darüber nach, dass er schon ewig (ewig) nicht mehr gejuucht und nicht gejodelt hatte – wenn er es recht besann, seit er das Vreneli das letzte Mal gesehen hatte. Die Vriinä (Vreneli) war noch ein Stückli mit dem Gämsi um die Wette gegumpt. Dann wartete sie aber dem Melk und hakte ihm ein, und nachdem sie eine Weile so zämen geloffen (zusammen gelaufen) waren, meinte sie ganz

²⁶ Les traductions allemandes des termes en dialecte n'apparaissent pas dans le texte en allemand. Nous les avons ajoutées pour permettre au lecteur francophone de repérer les helvétismes et de remarquer les dissemblances entre le dialecte et la langue standard.

²⁷ « Les enfants des Quatre-Temps vivent au milieu des hommes, mais aussi dans un autre monde. Pour eux, les esprits, les sorcières et les gnomes sont une évidence comme l'est la prière du soir pour d'autres, beaucoup de choses leur restent inconnues pour cette raison, les choses du village que les autres tiennent pour acquises. La certitude d'un bol de lait chaud, par exemple, ou que le chemin le plus court est aussi toujours le plus rapide, ne peut pas exister pour un enfant des Quatre-Temps. Il n'aura jamais de foyer avec femme et enfant pour l'éternité avec la bénédiction de monsieur le curé. »

verträumt : "Und itz muäsch mr dänn äntli ämaalä dinä Chuäreiher jodlä. (Und jetzt musst du mir endlich deine Kuhreiher jodeln)²⁸ " »

La langue parlée détermine stylistiquement la langue écrite. Celle-ci s'impose particulièrement lorsqu'il s'agit de *Rollenprosa*, lorsqu'un protagoniste doit s'exprimer d'une façon conforme à son origine et à son milieu, pour que sa langue permette au lecteur de le situer socialement :

« Oder dass Polo nur immer auf den Platz hinunterschaut. Dass er verdammte Warterei sagt dass Giorgio sagt und sonst sagst du nichts. Oder dass Polo sagt keine Stimmung heute und Giorgio Polo was ist ? Dass Polo abwinkt. Dieses Gefühl von zu wieder oder mehr so hickhackrig im Kopf oder wieder Billies Gesicht beim Leiterhinuntersteigen sie lächelt sie weint schon vorbei und kurz Manuela vorbei. Dann über den Bauplatz gehen aber keine Lust wie Sergeant Dolby. Keine der Rächer-schafft-Ordnung-Stimmung keine Auf-eigene-Faust-Stimmung alles so irgendwie wie im Nebel. Schlickhaftig.²⁹ »

C'est ainsi que médite et réfléchit le héros de la nouvelle *Die verlorene Geschichte* (1993), un ouvrier ferrailleur qui est aussi un passionné de moto; il y est question de quelqu'un qui se transforme en raciste meurtrier. Otto F. Walter (1928-1994) commenta à ce sujet : « Cela aussi, c'est quelque chose qui m'a attiré dans ce mode d'organisation thématique, le fait qu'il m'a forcé à trouver pour moi-même de nouvelles formes de langage et des façons d'en travailler le style. »

²⁸ « Melk marchait lentement et songeait qu'il n'avait pas hurlé de joie ni yodlé depuis une éternité – s'il se souvenait bien, depuis qu'il avait vu Vreneli pour la dernière fois. Vriinä (Vreneli), qui avait fait un pari avec Gämsi, était déjà rendue plus loin. Elle attendit Melk et prit son bras et, après avoir marché un moment avec lui, lui dit, rêveuse : "Tu devrais enfin me montrer comment tu yodles à la manière des hérons garde-bœufs." »

²⁹ « Ou que Polo ne regarde toujours que la place en bas. Qu'il dise maudite attente que Giorgio dit et sinon tu ne dis rien. Ou que Polo dise pas d'ambiance aujourd'hui et Giorgio à Polo quoi? Que Polo lui fasse signe. Cette impression d'encore ou plutôt de chamailleries dans la tête ou encore le visage de Billie qui descend d'une échelle elle sourit elle pleure et Manuela les croise rapidement. Passer dans le chantier mais pas envie comme le sergent Dolby. Pas cette ambiance-à-rendre-des-comptes pas cette ambiance-de-son-propre-chef tout un peu comme dans le brouillard. Vasouillardoux. »

Mettons cet exemple suisse en regard avec un texte d'Arno Schmidt (1914-1979), un écrivain allemand :

« Nichts Niemand Nirgends Nie !: (die Dreschmaschine rüttelte schtändig dazwischen, wir konnten sagen & denken was wir wollten. Also lieber bloss zukukken.) » « dollaus.-> » und ihr Fuss zeigte liederlich eben=dort hinüber ein Knecht hob 1 Arm ; (vorn=dran also vermutlich 1 Faust"/. « Ich geh nochma schnell raus. » : « Nee » ! Erst-Ich ! " zeterte sie ; (sie fürchtete sogar meinen Harn ; gewiss, bei kräftojen Männern soll auch=er von Sperr-ma=totzoen wimm-buhln : also, adersrum betrachtet, wieder'n Kompliment. ³⁰ »

Dans *Kaff. Auch Mare Crisium*, Schmidt nous propose une langue qui – tant dans le ton que par le choix des mots – se rapproche de la langue parlée. On aurait aussi pu citer *Kühe in Halbtrauer* (*Vaches en demi-deuil*). Mais ce qui donne l'impression d'une grande proximité réaliste est en fait le résultat d'une démarche artistique très consciente – obtenu en particulier grâce à une ponctuation particulièrement originale.

Les créations (et transpositions) lexicales de Schmidt peuvent rappeler un Johann Fischart (1546/7?-1590) (et la tradition de l'avant-garde). Au lieu de *abenteuerlich* (rocambolesque, aventureux), Fischart écrit *affenteuerlich*, ajoutant un jeu de mots (*Affe* signifiant "singe"); par une autre composition, il transforme la goutte (*Podagra*) en une "affliction des pattes" (*Pfotengram*), le terme savant pour la fin ne se prononce pas *finis*, mais *Win uss* (*Wein aus*, il n'y a plus de vin). Et si nous nous tournions vers cette époque que l'on nomme humanisme, mais en nous concentrant particulièrement sur les livres populaires publiés pendant ce 16^e siècle : nous trouverions une prose qui n'est plus du "discours fleuri", mais qui est au contraire une écriture dans laquelle la langue courante empreinte de spontanéité contribue à façonner

³⁰ « Rien Personne Nulle Part Jamais ! : Rien Personne Nulle Part Jamais ! : (la batteuse ne cessait de s'agiter, de scouer, nous pouvions dire & penser ce que nous voulions. Donc scontenter de rgarder.)
« 'ridollo. – » ; *et son pied* dévergondé montra justement ça=là=bas : un valet de ferme soulevait 1 bras ; (au bout duquel donc probablement un poing) « *Esscusez=moi un instant.* » : *Non!* Moi d'abord! » vociféra=t=elle; (elle craignait même mon urine; certes, il paraît que chez les hommes vigoureux, les spermatos=zoides dragueurs y pulluleraient : vu sous cet angle, ce srait donc un compliment? » (Arno Schmidt, *On a marché sur la lande*, Auch (France), Tristram, 2005. [Traduction : Claude Riehl]).

l'imaginaire en toute légèreté, comme si *Grobianus*³¹ (1551) n'était pas que le titre d'un livre de Kaspar Scheidt, mais aussi un saint patron.

Qu'on le veuille ou non, la langue parlée précède la langue écrite, elle lui procure le matériau de base qu'elle devra travailler. Sa transposition vers une langue écrite reste un défi parce que, précisément, elle est vivante et existe d'abord dans la parole, qu'elle est soumise à des modes éphémères, qu'elle est à la fois un terrain d'exercice et un lieu de création pour la petite postérité que connaîtra la parole écrite.

L'histoire de la littérature est également l'histoire de l'influence de la langue parlée sur la langue écrite. Toutes les formes de langue écrite ne se lisent pas de la même façon – il n'y a qu'à comparer la langue journalistique avec la langue littéraire. Dans leur façon de s'exprimer, les journalistes se rapprochent plus de la langue parlée, mais c'est aussi précisément pour cette raison qu'ils peuvent influencer la langue littéraire; c'est largement de cette façon qu'au milieu du 19^e siècle, l'écriture du mouvement Jeune-Allemagne (*Junges Deutschland*), a révolutionné la langue littéraire.

On remarque un phénomène semblable de nos jours, à commencer par les États-Unis, où la "littérature documentaire" est née dans le sillage de nouvelles méthodes d'investigation, mais aussi de ce côté-ci de l'Atlantique depuis que le reportage a acquis ses lettres de noblesse en littérature et que la littérature elle-même a découvert la valeur de la banalité, thématissant le quotidien à l'aide de la langue courante, comme l'a fait Alfred Döblin (1878-1957) dans *Berlin Alexanderplatz*, où l'on voit se succéder la langue de la presse écrite, la chansonnette populaire – le *Schlager* – l'argot berlinois et les slogans publicitaires. Ou comme Dos Passos (1896-1970) qui, avec sa technique de montage, a posé les fondements de la prose urbaine américaine.

Le Néerlandais Multatuli (de son vrai nom Eduard Douwes Dekker, 1820-1887), l'auteur de *Max Havelaar* (1860), le roman anticolonialiste devenu un classique, aspirait à une "langue

³¹ Personnage du folklore allemand, patron des gens rustres.

écrite plus naturelle”, il a donc cessé d’utiliser les formes de datif et d’accusatif dans la langue écrite, de la même façon que le néerlandais parlé y avait renoncé depuis bien longtemps. C’est ainsi qu’il a présidé aux débuts de la prose néerlandaise moderne et a atteint son objectif : « Je veux être lu. » « Ik wil gelezen worden. »

En 1889, Gerhart Hauptmann causa un scandale lors de la première de *Vor Sonnenaufgang* parce qu’il utilisait le langage courant dans ses dialogues.

La Grèce a connu de graves émeutes en 1903 quand le Nouveau Testament, jusqu’alors écrit dans la langue haute, dite “pure” – la *katharévoussa* – fut traduit en démotique (*dimotiki*), la langue du peuple – devenue depuis le grec standard.

Gertrude Stein (1874-1946), la muse de la « génération perdue » à Paris, n’est pas seulement devenue célèbre grâce à « a rose is a rose is a rose », mais tout autant grâce à des détails novateurs, comme l’utilisation dans sa prose de l’expression familière *ain’t* – pour remplacer *are not, am not, is not, have not, has not*.

C’est également précisément par son parti pris pour la langue familière que la littérature brésilienne moderne se démarque, après avoir comblé le fossé qui existait entre la langue parlée et la langue écrite, traditionnellement cultivé par la mère patrie portugaise. Le portugais du Brésil a exercé son influence sur le portugais parlé au Portugal grâce aux *telenovelas*, influençant même la langue la plus quotidienne. À la question “Comment ça va?”, les Portugais répondent aujourd’hui avec un *tudo bem* très brésilien.

Ce qu’on voit apparaître dans ce cas – comme dans d’innombrables autres – est une langue truffée de particularités, qui ne colle plus à la langue standard. Cela ne veut pas dire qu’on voit émerger une sorte de pidgin. Car il ne s’agit pas d’un affrontement frontal entre deux langues qui se concurrenceraient et s’influenceraient l’une l’autre. C’est en revanche ce qui se passe dans d’autres cas, comme celui-ci :

Le Thurgovien Notker III, dit l'Allemand (env. 950-1022), qui professait au monastère de Saint-Gall, a vraiment mérité son surnom – *Teutonicus*; il fut le plus important traducteur du latin vers le vieil haut-allemand et par conséquent, l'un des fondateurs de l'écriture scientifique dans cette langue. Dans sa prose, les textes latins et allemands s'entremêlent allègrement, créant un mélange linguistique qui n'a guère laissé de traces, sinon dans ce cantique de Noël moyenâgeux, pour ceux qui s'en souviennent – « In dulci júbilo / nun singet und seid froh ».

Si l'on veut comprendre comment deux langues cherchent à entrer en contact, il suffit d'observer la façon dont écrivent les auteurs migrants d'origine mexicaine aux États-Unis, d'abord et avant tout en Californie : ces *Chicanos* sont à la fois attachés à l'espagnol et désireux de répondre aux exigences qu'impose leur environnement américain. Ainsi, dans ses *Chicano Poems/For the Barrio*, Angela de Hoyos (*1940), en utilisant le mot *barrio*, fait référence au "quartier", le cadre de vie des Latinos. Quant à lui, Ricardo Sanchez (*1941), dans son long poème intitulé *Hechizospells*, mélange du *slang* américain, de l'espagnol du *barrio* et divers néologismes, ce qui génère des vers comme celui-ci : « Pero ando lucas / more messed up / que una changada / y soy debil, yes / i am weak / i know that. »



Pour nous, ce n'est pas la créolisation, l'émergence d'une langue mixte, qui est à l'ordre du jour. Notre problème de passage de la langue parlée à l'expression écrite ne concerne pas la dynamique qui existe entre deux langues différentes, mais celle qui prévaut au sein d'une seule et même langue.

Ce qui accède ici à la parole, c'est une langue impure. Bien sûr, une langue impure suscite la colère de tous les puristes. Pour eux, changement est synonyme de détérioration. La pureté à laquelle ils aspirent alimente une obsession malade, son caractère irrévocable a quelque chose de morbide. Pour réfuter cette orthodoxie absolue, on peut même faire appel à Goethe, qui s'opposait au purisme négatif – lequel ne fait qu'écarter et supprimer ce qui le gêne; il

revendiquait un purisme plus affirmatif, une langue qui a la volonté et la capacité de se laisser enrichir.

Difficile d’imaginer la langue allemande actuelle sans des calques comme *Briefwechsel* (échanges de lettres) pour “correspondance”, ou *Stilleben* (nature morte), d’après *still life*. Les germanisations qui ont donné des mots comme *Feingefühl* (délicatesse, litt. “sentiment de finesse”) n’ont pas rendu superflu le mot originel qu’elles remplacent – en gastronomie, on parle encore de *Delikatesse*. On trouve aussi des mots qui ont été empruntés à des moments particuliers de l’histoire. De France sont venus par exemple les mots *Revolution* et *Reaktion*, la langue maritime et commerciale néerlandaise a fourni *Kai* (quai), *Küste* (côte) tout comme *Börse* (bourse, dans le sens de porte-monnaie) ou *Lotterie*; d’Italie sont arrivés entre autres, dans le domaine du commerce, *Konto*, *netto*, *Skonto* (compte, net, escompte), ou, dans celui de la musique, *Fagott* (basson) et *Adagio*. Le volumineux ouvrage d’Adolf Bachs, *Geschichte der deutschen Sprache* (*L’Histoire de la langue allemande*), riche d’une documentation très variée – et écrit en petits caractères –, nous offre des exemples surprenants et une perspective inattendue sur l’origine de notre vocabulaire. Il nous montre aussi qu’on n’a pas eu à attendre l’avènement du nazisme pour trouver des exemples grotesques de germanisation du vocabulaire. Le zèle tudesque s’était déjà manifesté trois siècles plus tôt – mais nous avons quand même encore de la fièvre (*Fieber*) et non du “mal du frisson” (*Zitterweh*), comme cela avait été proposé; le couvent (*Nonnenkloster*) n’est pas devenu un “enclos à vierges” (*Jungfrauenzwinger*) et nous préférons toujours conserver les cendres d’un défunt dans une urne (*Urne*) plutôt que dans un “récipient à cadavre” (*Leichentopf*).

C’est tout au plus par hasard que l’impureté dont il est tant question est parfois liée aux mots d’origine étrangère. Car ce dont il est question, c’est bien l’impureté qui se niche au cœur même de notre langue, c’est ce qu’on considère comme impur au regard d’une langue standardisée bien établie, une impureté dans laquelle on sent vibrer et résonner l’obscur origine des choses – quelle qu’elle soit. Une impureté par laquelle s’exprime une langue en constante gestation, en perpétuel mouvement, l’impur comme signe que cette langue tente, par des mots, de respecter les exigences du présent. L’impureté comme élément d’individuation à l’intérieur d’une communauté à laquelle on adhère, dans laquelle l’individualité peut tout aussi

bien être le fait d'une personne particulière que d'une classe sociale, d'une région ou d'un épisode historique.

Il n'y a pas si longtemps de cela (et déjà à cette époque, cela semblait anachronique), Eduardo Mendoza (*1943) se voyait refuser le prix national de littérature pour son roman *La ville des prodiges* parce qu'il écrivait un espagnol "impur", "catalanisé". Le *Diccionario de literatura española e hispanoamericana* en deux volumes illustre parfaitement comment on peut creuser le fossé qui sépare langue et culture au sein d'un même pays. On y trouve des références à des auteurs hispanophones d'Espagne et d'Amérique latine, ainsi qu'à des écrivains des Philippines, à des *Chicanos* – auteurs d'origine mexicaine habitant aux États-Unis – ou à des Séfarades, qui ont tous choisi l'espagnol comme langue d'écriture, mais nulle trace de Catalans, de Galiciens ou de Basques. Sous le signe de la pureté, on en vient ainsi à priver un pays de sa force linguistique. D'un autre côté, on a accepté depuis longtemps l'idée qu'il existe une littérature de langue espagnole écrite tant en Espagne qu'en Amérique latine ou dans les Caraïbes. Sont concernés plus de vingt pays, dont chacun a sa propre histoire et, par le fait même, sa propre histoire linguistique, que ça soit le substrat africain qui ait exercé son influence – comme à Cuba – ou les réalités amérindiennes – comme au Mexique ou dans les Andes. Aujourd'hui, on tient compte tout naturellement de cette situation en spécifiant avec justesse qu'il s'agit d'une traduction à partir de l'espagnol argentin, de l'espagnol équatorien ou de l'espagnol chilien.

De la même façon, on est maintenant amené à parler d'une *literatura de expressão portuguesa*. La littérature d'expression portugaise s'écrit au Portugal, au Brésil, en Angola, au Mozambique, à São Tomé, en Guinée-Bissau et au Cap-Vert. Tout cela dans un portugais qui varie considérablement d'un pays à l'autre, non seulement s'agissant du portugais fortement créolisé des Capverdiens, qui avaient un temps songé, après la révolution des Œillets de 1974, à de faire de leur créole leur langue nationale. Le public portugais lui aussi est contraint d'avoir recours à des glossaires. Le dictionnaire *7 vozes* – ces "sept voix" représentant les sept variantes du portugais – n'est que la première tentative pour disposer d'un dictionnaire pan-lusitanien – appelé à l'avenir à être beaucoup plus exhaustif.

La France aussi a adopté ce concept, la “littérature d’expression française” désignant celle qui est produite en France, en Belgique, en Suisse comme au Canada, dans les Antilles comme en Afrique du Nord – elle n’est donc plus seulement française, mais “francophone”.

Ne serait-il pas légitime, et même salulaire de parler davantage sinon de “littérature d’expression allemande” (*Literatur deutscher Ausdrucksweise*), du moins de “littérature germanophone”, dans la mesure où elle s’écrit en Allemagne, en Autriche et en Suisse; à cette liste on pourrait ajouter une référence à Prague et à tous les lieux où des auteurs en exil ont continué à écrire dans la langue de ceux qui les avaient contraints à fuir.

Toute discussion de ce type fait face à des défis similaires, puisque l’allemand, le français, l’espagnol ou le portugais sont des concepts tant nationaux et politiques que linguistico-culturels. Il y a tout lieu de penser qu’à l’avenir, avec l’importance de moins en moins centrale qu’on semble accorder au fait national, on verra s’opérer un changement ou un déplacement de sens, changement au cours duquel la dimension nationale (liée au politique) cédera le pas au fait culturel. En attendant, il faut encore vivre avec l’ambiguïté qui est celle d’un “auteur allemand”, qui peut être autant de nationalité allemande que d’expression allemande. Cela pourrait pourtant être clarifié : tout comme il est question de littérature francophone, anglophone ou lusophone, il serait logique de dire “germanophone” plutôt qu’“allemande” – même si cela semble un peu compliqué.

Au cours des dernières décennies, on a peu à peu pris conscience que ce qu’on entend par le terme *Hochdeutsch* ne saurait désigner une langue standard qui prévaudrait obligatoirement et en toutes circonstances pour l’ensemble des germanophones. Comme le veut la formule forgée par le linguiste Ulrich Ammon, « l’allemand appartient aussi aux Suisses et aux Autrichiens ». Ce n’est peut-être pas un hasard si c’est au fin fond de l’Australie que Michael Clyne a publié une analyse détaillée de la situation de l’allemand en Europe – *The German Language in a Changing Europe*.

Faudrait-il en conséquence parler d’un “allemand suisse” et d’un “allemand autrichien”? Cela pourrait avoir des vertus émancipatrices. Mais cela entraîne en même temps un nouveau

problème et de nouvelles réserves, liées au fait que les qualificatifs de “suisse” et d’“autrichien” impliquent eux aussi qu’on fasse appel à la dimension nationale, en soi discutable.

Du reste, l’allemand d’Allemagne tel qu’on le parle ou tel qu’on le retrouve sous forme écrite est aussi peu homogène que “l’allemand suisse”. On a tout avantage, comme cela a été fait, à évoquer le “plurilinguisme interne de l’allemand”, et, de manière plus globale, “l’hétérogénéité des langues naturelles” – c’est ainsi que la linguistique traditionnelle est devenue dans le monde germanophone une “linguistique des variétés” (*Varietätenlinguistik*) qui s’applique à décrire les multiples versions d’une même langue.

Une autre question se pose : dans quelle mesure un Suisse écrivant en allemand doit-il écrire un “allemand suisse”? Son allemand oral a beau laisser transparaître son origine linguistique, ses choix linguistiques, à l’écrit, ne sont-ils pas induits par d’autres critères? Si l’auteur écrit un texte narratif situé à une époque bien définie, dans un milieu particulier, l’importance des aspects locaux et régionaux s’imposera de façon plus impérieuse et légitime que si l’auteur s’attelle à un texte scientifique. Dans un essai, une étude scientifique ou un discours philosophique, le fait helvétique n’a aucune raison d’être. Pour sa part, le journaliste utilisera le vocabulaire courant de façon beaucoup plus spontanée que le poète, dont les helvétismes pourraient être des éléments perturbateurs. Pour parler dans les termes de la linguistique moderne, les variétés d’une langue sont la résultante de critères situationnels et fonctionnels, régionaux et locaux. Il y a là des choix stylistiques qui n’ont rien à voir avec l’origine de l’auteur.

La tension qu’on observe entre la langue suisse familière et la langue standard n’est qu’une variante d’un problème plus fondamental. On ne peut y répondre adéquatement ni par l’idéologisation du dialecte ni par la dictature de l’orthodoxie de la langue standard. La langue telle qu’elle apparaît sous sa forme écrite résulte d’une décision d’ordre intellectuel et stylistique; elle ne règle pas le conflit, elle le rend fertile.

Tout dépend si la langue standard exige qu'on ait d'elle une maîtrise parfaite ou si le carcan qui l'enserme offre tout de même un espace de liberté permettant de jouer avec elle. Dans la mesure où la langue standard est ancrée dans une réalité culturelle et historique qu'elle ne fait que refléter, les concepts de marge et de centre qui sous-tendaient son organisation tendent dans son cas aussi à devenir caducs; la hiérarchie verticale a fait place à la coexistence horizontale, à une simultanéité de variétés linguistiques.

Dans les discussions sur le pluralisme linguistique, il est courant de mentionner le contexte anglo-saxon – la cohabitation de l'anglais et de l'américain. Cette remarque s'impose d'autant plus qu'il semble établi que la *lingua franca* du futur sera l'anglo-saxon – mais s'agira-t-il de l'anglais ou de l'américain? Faut-il préférer l'approche américaine, qui a élaboré un anglais autonome et défend aujourd'hui le concept du *plain English* – une langue allégée, claire et non jargonneuse – positionné quelque part entre le *black English* des Afro-Américains et le *campus English* des universitaires? Ou l'approche britannique? Il n'est pas de pays où la langue orale reflète aussi impitoyablement à la fois le statut social et le niveau d'éducation qu'en Angleterre. Une pièce de théâtre comme *Pygmalion* n'aurait pu être écrite pour une scène autre que britannique. En même temps, la comédie musicale *My Fair Lady* peut être vue comme une mise en scène des adieux à cette langue qui était censée être le seul anglais neutre et correct. La famille anglo-saxonne mondiale, du Canada à l'Inde et des Indes aux Antilles parle tout sauf un anglais qui lui serait commun. Et même en Angleterre, ce ne sont plus seulement ceux qui ont fréquenté les *public schools* qui sont susceptibles d'écrire l'anglais, mais aussi ceux qui l'ont appris dans la rue.

Il est maintenant très rare que quelqu'un qui parle mal anglais se fasse corriger par un Britannique. D'ailleurs, qui oserait penser qu'un Continental puisse parler un bon anglais! À cette même personne parlant ce même horrible anglais aux États-Unis, l'Américain dirait qu'elle a un accent charmant, *you have a nice accent*. Notre futur à tous aura un accent charmant. Et je serai ravi si vous me faites l'honneur de me dire : *As a Swiss Author, you have a nice accent*.

3. Analyse des procédés de traduction

Comme mentionné précédemment dans l'introduction, notre traduction s'inspire des théories de la stylistique comparée, qui se concentre sur la structure de surface des langues – nous y reviendrons –, et du *skopos*, laquelle se penche surtout sur le processus de traduction, vu comme un acte de communication interculturelle, qui se résume par les règles suivantes :

- (1) Ein Translat ist skoposbedingt.
- (2) Ein Translat ist ein Informationsangebot in einer Zielkultur und -sprache über ein Informationsangebot in einer Ausgangskultur und -sprache.
- (3) Ein Translat bildet ein Informationsangebot nichtumkehrbar eindeutig ab.
- (4) Ein Translat muss in sich kohärent sein.
- (5) Ein Translat muss mit dem Ausgangstext kohärent sein.
- (6) Die angeführten Regeln sind untereinander in der angegebenen Reihenfolge hierarchisch geordnet ("verkettet").¹

Nous avons travaillé en tenant constamment compte des deux premières règles, soit 1. Le *translatum* est déterminé par le *skopos*; 2. Le *translatum* est une somme d'informations proposées dans une langue et une culture cible au sujet d'une somme d'informations proposées dans une langue et une culture source, de façon détaillée dans l'introduction. Rappelons simplement que notre *skopos* « était de participer au contact culturel entre la Suisse germanophone et le Québec et d'expérimenter cet acte de communication interculturelle en traduisant le texte de Loetscher d'une variante de l'allemand rattachée à la culture suisse vers un français rattaché d'une façon ou d'une autre à la culture québécoise » (voir chapitre 1.6, pp. 19-21). La troisième règle stipule que le *translatum* est une représentation unique et irréversible d'une offre d'information en langue source, c'est-à-dire que le *translatum* « imite » un texte source.² Nous avons cherché à respecter cette règle en adaptant le texte au public visé par notre *skopos* (voir chapitre 3.3.). Les deux dernières règles concernent la cohérence du texte avec la situation du récepteur (formule no 4) et la cohérence entre le texte

¹ Katharina Reiß et Hans J. Vermeer, *Grundlegung einer allgemeinen Translationstheorie*, Tübingen, Niemeyer, 1984, p. 119. Les auteurs illustrent ces règles à l'aide de « pseudo-formules mathématiques » que nous avons laissées de côté parce qu'elles ne sont pas particulièrement pertinentes dans le contexte notre analyse.

² *Id.*, p.105.

source et le texte cible du point de vue du *skopos* (formule no 5). Nous avons bien sûr cherché à la préserver, mais ces deux questions mériteraient idéalement d'être analysées de nouveau après la réception de la traduction par un public cible.

Dans cette analyse, qui constitue la troisième partie de notre travail, nous avons choisi d'accorder une place importante aux notes de bas de page, dont la complexité nous apparaissait emblématique des questionnements liés au *skopos*; ensuite, nous aborderons les principaux procédés de traduction auxquels nous avons recouru – en insistant en particulier sur la question des régionalismes –, et nous recourons à la fois au vocabulaire lié à la théorie de la stylistique comparée et à celui du *skopos*. Mais pour l'instant, penchons-nous sur une question plus importante qu'il n'y paraît – y compris du point de vue du *skopos* –, celle de la typographie et de la ponctuation.

3.1 Ponctuation et typographie : des enjeux importants

Lorsque nous avons pris connaissance du texte source, nous avons d'abord été frappée par certains aspects typographiques, non seulement s'agissant de la police de caractères ou de l'intégration d'images, mais aussi de l'utilisation de la ponctuation. Nous avons vite constaté que certains aspects visuels, loin d'être une pure question de forme, étaient étroitement liés au contenu du texte, à la question du sens qu'il convient de donner aux signes de ponctuation dans le *translatum*, puisque certaines des marques de ponctuation que contenait le texte source ne nous apparaissaient pas systématiquement transposables.

La version allemande comprend une hiérarchisation moins marquée des différents types de ponctuation. L'auteur n'utilise pas de crochets, seulement des parenthèses, et il n'y a pas d'italique. Il y a seulement une hiérarchie entre les guillemets primaires et secondaires. Pour des raisons qui tiennent sans doute aux habitudes et aux choix esthétiques de la maison d'édition, le texte de Loetscher ne recourt pas aux guillemets préconisés par l'usage typographique pour l'allemand, mais aux guillemets français (chevrons), simples (‹ ›) ou doubles (« ») selon le cas. Les guillemets marquent tout ce qui peut sembler « extérieur » au texte, soit les titres d'œuvres, les mots isolés et les citations, qu'ils soient en allemand ou dans

une autre langue; les chevrons simples servent de guillemets secondaires à l'intérieur des chevrons doubles.

La version française est naturellement plus complexe que la version originale, puisqu'elle nous oblige à souvent inclure les termes en allemand standard en plus du dialecte et du français, pour permettre au lecteur de voir la différence entre le dialecte et l'allemand standard, en plus de connaître la signification du mot en français. Il nous a donc fallu utiliser une hiérarchie plus complexe des signes de ponctuation, pour permettre au lecteur de s'y retrouver plus facilement :

1. italique : titres d'ouvrages, peu importe la langue; mots isolés en allemand ou dans une autre langue (sans guillemets);
2. guillemets français (doubles) : vraies citations (ne sont pas en italique, peu importe la langue)
3. guillemets anglais droits (doubles) : mise à distance, ironie, mots ou lettres isolés en français (sauf s'ils sont déjà entre parenthèses);
4. parenthèses : nous utilisons généralement les parenthèses là où Loetscher les a utilisées. Dans certains cas, nous ajoutons une traduction entre parenthèses là où Loetscher n'avait pas besoin d'en ajouter. Dans d'autres cas, nous avons laissé le terme allemand entre parenthèses pour compenser le caractère approximatif du terme français : « [C]'est ainsi que la linguistique traditionnelle est devenue dans le monde germanophone une "linguistique des variétés" (*Varietätenlinguistik*) qui s'applique à décrire les multiples versions d'une même langue. » (voir p. 81 de *äs tischört*);
5. crochets : servent de « parenthèses de deuxième niveau », encadrent aussi les points de suspension marquant une omission volontaire à l'intérieur d'une citation (alors que Loetscher utilise les parenthèses en allemand).

Notons aussi que les titres en langues étrangères sont suivis d'un titre en français entre parenthèses. Nous avons utilisé le titre de la traduction officielle lorsqu'il y en a une, sinon nous avons traduit le titre nous-même, en choisissant de ne pas faire de distinction. De plus, nous avons respecté la mise en page originale pour les citations; c'est pourquoi les citations de

plus de trois lignes sont intégrées dans le corps du texte au lieu d'être en retrait, comme le veut souvent l'usage pour ce genre d'ouvrage.

Il convient de préciser aussi de quelle façon nous avons traité les mots étrangers – c'est-à-dire les mots qui ne sont pas en allemand dans le texte original – présents en très grand nombre dans l'essai de Loetscher. Lorsqu'il s'agissait de nommer un phénomène dans une langue autre que l'allemand ou le français (ex. : *Nederlandse Taalunie*, p.9) ou de donner des exemples concrets de ces langues, nous avons mis ces mots en italique – alors qu'ils sont entre guillemets français doubles dans l'original –, accompagnés de leur équivalent français. Par contre, lorsqu'il s'agissait de mots français, nous avons signalé en note de bas de page que l'extrait donné était en français dans le texte. Les mots en dialectes de l'allemand, eux, sont accompagnés d'une traduction vers l'allemand et d'une traduction française, afin de permettre au lecteur non germanophone de saisir le fossé entre l'allemand standard et les variantes orales de l'allemand et de bien saisir le texte dans son ensemble.

3.2 Les notes de bas de page, emblématiques du choix du *skopos*

Très tôt dans notre travail s'est posée la question du *skopos*, de l'adaptation du texte cible à tel ou tel public cible francophone. Mais dans un premier temps, avant même que n'apparaisse le questionnement sur le type de francophones auquel s'adressait en priorité le *translatum*, il s'agissait de repérer quelles étaient des références que seul un germanophone était susceptible de comprendre, et qui risquaient de manquer à un locuteur d'une autre langue – quelle qu'elle soit. L'une des interrogations récurrentes concernait la nécessité du recours à une note de traduction, puisque nous étions consciente qu'il convenait d'éviter deux extrêmes :

1) *l'absence totale de notes*, dans l'espoir de faire oublier complètement que le texte est une traduction, mais au risque de ne pas pouvoir rendre adéquatement certains passages (et donc d'appauvrir le texte cible si aucune explication ne vient compenser cette lacune), mais aussi de laisser certaines références incompréhensibles pour un locuteur de la langue cible, ce qui aurait rendu par le fait même le texte incohérent par rapport à la situation de ce locuteur (voir formule no 4, chapitre 3).

2) *le recours systématique à une note* dès lors qu'apparaissait un problème et qu'on ne pouvait pas trouver d'équivalent à toutes les nuances ou connotations présentes dans le texte source, ou dès qu'on pouvait juger qu'un lecteur du *translatum*, de langue et de culture francophone, aurait besoin d'explications dont le lecteur de la langue source pouvait aisément de passer.

En matière de traduction, il n'y a pas de mot d'ordre sans équivoque en ce qui concerne les notes de bas de page, comme le souligne Jean Delisle dans son manuel de traduction de l'anglais vers le français :

Les avis sont partagés sur la pertinence des notes du traducteur greffées au texte original. Certains critiques les condamnent avec véhémence, car ils y voient une solution de paresse, un aveu d'échec, une forme humiliante de déshonneur, voire une preuve d'incompétence. [...] Nombreux, pourtant, sont les traducteurs, surtout les non-littéraires, mais pas uniquement eux, qui recourent aux notes, estimant qu'elles ont leur utilité.³

Umberto Eco, dans son essai sur la traduction intitulé *Dire presque la même chose*, les qualifie de « très décevante[s] »⁴. Delisle poursuit en soulignant que la présence des notes dépend de plusieurs facteurs, dont le genre du texte, sa fonction et ses destinataires. Nous avons affaire ici à un essai qui contient une très grande quantité d'informations et de références qui justifient selon nous la nécessité de certaines notes. Notre but étant avant tout de transmettre le contenu du texte de Loetscher le plus directement possible, nous avons tenté de respecter cet objectif en ne soulignant pas trop la présence d'un intermédiaire entre le texte source et le public du *translatum*. Toutefois, pour offrir au lecteur francophone une lecture plus aisée, nous avons quand même jugé nécessaire de lui offrir parfois des compléments d'information qui facilitent la lecture, d'autant plus que notre traduction s'adresse à différents publics francophones qui n'ont pas nécessairement les mêmes connaissances générales qu'un lecteur germanophone, tout comme le lecteur européen n'a sûrement pas la même culture générale

³ Jean Delisle, *La traduction raisonnée : manuel d'initiation à la traduction professionnelle de l'anglais vers le français*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 2013, p. 283.

⁴ Umberto Eco, *Dire presque la même chose. Expériences de traduction*, Paris, Grasset et Fasquelle, 2006, p. 382.

que le lecteur francophone nord-américain.⁵ Cette approche va dans le sens de la troisième règle de la théorie du *skopos* qui stipule que le *translatum* doit fonctionner comme s'il s'était lui-même un texte source : un texte écrit directement en français aurait requis la même somme d'informations que notre *translatum*, que celles-ci soient intégrées directement dans le texte ou qu'elles soient précisées en notes.

Nous allons donc tenter ici de justifier notre utilisation de toutes les notes de bas de page – mentionnons à nouveau qu'elles ont toutes été ajoutées lors de la traduction, le texte source n'en contenant aucune –, que nous avons divisées en sept catégories s'inspirant de la typologie des notes du traducteur de *La traduction raisonnée*⁶. La numérotation des notes de bas de page recommence à chaque chapitre; les numéros donnés dans la section suivante font seulement référence au deuxième chapitre.

3.2.1 La note analogique

« Note qui établit un rapprochement avec une réalité familière au lecteur.⁷ »

⁶ Dans le monde germanophone, *Vogel zeigen* (littéralement « montrer l'oiseau ») est un signe que l'on fait pour signifier à quelqu'un qu'il n'a pas toute sa raison en appuyant son index sur son front ou sa tempe. Au Québec, la même chose est signifiée par une rotation du doigt ou de la main près de l'oreille.

²¹ La serpillière des Romands, un Québécois dirait plutôt « vadrouille » ou « mope », de l'anglais *mop*.

La note no 6 établit un parallèle entre le geste que les Allemands appellent *Vogel zeigen*, inconnu dans le monde francophone, et le geste à peu près équivalent au Québec, soit un mouvement de la main ou de l'index près de l'oreille pour signifier que quelqu'un est « dérangé ». Comme le geste connu du lecteur francophone n'est pas exactement l'équivalent

⁵ Il faut aussi rappeler que les notes de bas de page de l'essai sont toutes des notes de la traductrice, puisqu'il n'y a pas de notes de bas de page dans le texte original (voir note no 1).

⁶ Delisle, *La traduction raisonnée*, pp. 284-287.

⁷ *Id.*, p. 286.

de celui des germanophones – car c’est de ce geste précis qu’il est question –, il n’avait pas sa place directement dans le texte comme une adaptation.

La note no 21 établit un parallèle entre plusieurs mots différents qui désignent le même concept. Dans le texte source, il est question de nettoyage de plancher. Les termes utilisés pour désigner un accessoire qu’on utilise pour laver les sols varient beaucoup d’une région à l’autre, nous avons ici penché pour la version suisse, en partie pour compenser un helvétisme de la phrase suivante (*Entscheid* au lieu de *Entscheidung* qui allait disparaître en français. La « panosse » romande étant très peu connue hors de la Suisse et de quelques régions voisines, nous avons ajouté une note contenant à la fois la version française (de France) et la version québécoise, ce qui allait d’autant plus de soi que le terme français ne fait pas du tout partie de l’usage au Québec.

3.2.2 La note commentaire

« Note dans laquelle le traducteur se permet de commenter, voire de critiquer les propos de l’auteur qu’il traduit.⁸ »

⁴ Il semble que le collège se soit appelé Collège Royal à l’origine, puis Collège des trois langues.

⁹ Dans l’original, Loetscher parle du quotidien *Bieler Tagblatt*, qu’il semble avoir confondu avec l’hebdomadaire *Biel/Bienne*, puisque le *Bieler Tagblatt* n’est pas un journal bilingue.

¹⁸ Ajout de la traductrice, l’auteur avait oublié la fin de cette phrase.

²² Nous avons réécrit la phrase parce que la phrase originale disait en fait deux fois la même chose.

Il ne s’agit pas ici de critiques à proprement parler, mais plutôt de rectifications d’erreurs factuelles ou de ce que l’on pourrait qualifier de « faute de frappe », que nous avons cru bon de rectifier pour ne pas induire le lecteur en erreur.

La note no 4 rectifie l’affirmation de Loetscher selon laquelle le Collège de France se serait d’abord appelé Collège des Trois Langues, puisque bien que le Collège de France ait déjà

⁸ *Ibid.*

porté le nom de Collège des Trois Langues, il ne semble pas s'agir du tout premier nom qu'a porté cet établissement.

La note no 9 souligne une confusion de l'auteur, qui parle du *Bieler Tagblatt* comme d'un journal bilingue alors que c'est plutôt l'hebdomadaire *Biel/Bienne* qui est bilingue, le *Bieler Tagblatt* étant un quotidien en allemand seulement.

La note no 18 signale un oubli de Loetscher, qui avait omis une partie de la phrase qu'il citait, ce qui nuisait à la bonne compréhension de la citation. Nous avons ajouté la partie manquante entre crochets directement dans le texte pour faciliter la lecture, et signalé cet ajout en note.

La note no 22 sert à signaler au lecteur que nous nous sommes permis de réécrire la phrase puisque l'erreur de Loetscher était manifestement une simple confusion : dans la phrase concernée, il compare les utilisations du vocabulaire ménager des Allemands et des Suisses allemands s'agissant du nettoyage avec ou sans eau, les uns disant *wischen* (« laver ») quand les autres prétendent *fegen* (« balayer ») et vice-versa. Donc au lieu d'écrire que les Allemands « lavent » ce que les Suisses « balaient » et que les Allemands « balaient » ce que les Suisses « lavent », il a tout simplement écrit deux fois la première phrase.

Ajoutons qu'il est sans doute inévitable que des erreurs aient fini par se glisser dans un texte aussi ambitieux et que si la tâche du traducteur n'est pas d'améliorer le texte, les notes évoquées plus haut nous paraissent ici nécessaires au bénéfice du lecteur. À une occasion toutefois, nous n'avons pas ajouté de note et nous avons simplement modifié le texte parce qu'il semblait s'agir d'une faute de frappe : en citant un poème de Gertrude Stein, Loetscher avait écrit *aien't* au lieu d'*ain't* (p. 76). Nous n'avons pas non plus recouru à des notes s'agissant de données biographiques devenues incomplètes sinon inexactes : Loetscher a ainsi choisi de donner entre parenthèses les dates de naissance et de décès de la plupart des auteurs dont il parle, ce qui peut orienter le lecteur, l'aider à situer dans le temps un personnage qu'il ne connaîtrait pas. Lors de la traduction, nous avons choisi de mettre à jour ces informations, puisque dix ans avaient passé depuis la publication de l'original et que certains auteurs étaient

décédés depuis. Même s'il a fallu pour cela modifier le texte source et procéder à une forme d'anachronisme (puisque Loetscher lui-même est décédé), notre intention, répétons-le, n'était pas d'améliorer ce texte, mais seulement de permettre à cette information de remplir la fonction que lui avait donnée Loetscher, soit d'orienter rapidement le lecteur au sujet d'un personnage en particulier et de conserver un effet semblable à celui qui se produisait dans le texte source.⁹

3.2.3 La note explicative

« Note qui apporte des éclaircissements au moyen d'un développement plus ou moins long. Ce genre de notes sert notamment à : communiquer tout genre d'information présumée inconnue des lecteurs, expliciter une allusion, éclaircir une référence culturelle ou littéraire, expliquer une ambiguïté intentionnelle dans le texte de départ [...] »¹⁰

¹ Johann Heinrich Pestalozzi (1747-1827) : penseur suisse, pionnier de la pédagogie moderne. (Toutes les notes de bas de page sont des notes de la traductrice. L'original ne contient pas de notes de bas de page.)

⁵ « Cette œuvre est un livre de logique [...], mais il faut rapporter le projet du “grand art” de Lulle à un objectif d'une autre nature que la logique pure. Lulle se donne en effet pour but de convertir les juifs et les musulmans, et la logique est pour lui un moyen de forcer, par la seule puissance de la raison, la conviction des “infidèles”. Ce projet fondamental imprime à l'art de Lulle un tour particulier, par exemple l'exclusion du formalisme. L'ouvrage est divisé en 13 parties, correspondant aux étapes logiques de la constitution de sa méthode. Au moyen d'un “alphabet” de neuf lettres (A, B, C, D,...) comportant chacune six significations différentes, Lulle élabore un champ de signification des possibles. [...] » (HUISMAN, D., « Grand art [Le] », in *Dictionnaire des mille œuvres clés de la philosophie*, Paris, Paris : Nathan, 1993, p. 216-217.)

⁷ Le lecteur averti aura peut-être remarqué que les traducteurs francophones ont habituellement traduit cette expression par « Hélas! » (voir les traductions de Baatsch [Papiers, 1986] et Voisine [Lettres modernes, 1993]), mais nous avons préféré traduire par « Ah! », celui-ci se prêtant mieux à l'analyse de Loetscher, qui voit dans l'expression allemande une certaine ambiguïté, alors que « hélas » exprime nécessairement une déception.

⁹ La terminologie varie d'une source à l'autre. « Texte de départ » et « texte source » sont généralement considérés comme des synonymes, tout comme « texte d'arrivée » et « texte cible », que nous désignons plutôt par « *translatum* », le terme utilisé dans la théorie du *skopos*.

¹⁰ Delisle, *La traduction raisonnée*, p. 285.

⁸ Nom donné aux étrangers d'origine latine (souvent français ou italiens) par les Allemands; Romand, pour les Suisses alémaniques.

¹⁰ *Maturitätsstufe* ou *Matura*, équivalent suisse de l'*Abitur* allemand et du baccalauréat français.

¹⁵ Le génitif de *Gedicht* est *Gedichte* et non *Gedichten*.

²⁰ *Abendessen* (repas du soir) en allemand standard.

³¹ Personnage du folklore allemand, patron des gens rustres.

Dans son texte, Loetscher fait référence à la Suisse comme étant le « pays de Pestalozzi » (note no 1), et il mentionne aussi rapidement l'*ars magna* de Ramon Llull (note no 5), sans donner aucune autre explication. Il nous a semblé que ces personnages, tout comme l'*ars magna*, n'étaient pas nécessairement universellement connus et qu'il serait dommage que certains lecteurs passent à côté de ces références. Il ne s'agit pas des seuls auteurs cités par Loetscher dans ce passage, mais il a joint aux autres noms des extraits de leurs œuvres pour illustrer ses propos, alors que ne pas avoir quelque repères concernant Pestalozzi, Llull ou l'*ars magna* aurait pu compromettre la compréhension de l'ensemble des propos tenus dans ces paragraphes. La note no 31, qui porte sur Grobianus, sert un objectif semblable en donnant de l'information sur un personnage du folklore allemand peu connu à l'extérieur des pays germanophones.

Les notes nos 8, 10, 15, 20 et 31 viennent éclaircir des termes qui sont soit des régionalismes ou des références à la langue allemande. Dans la note no 8, nous donnons la définition du mot « *welche* », utilisé dans le texte dans une situation où nous n'aurions pas pu le remplacer par un autre mot. Comme il s'agit d'un concept fréquent en Suisse, y compris en Suisse romande, et donc d'un mot important dans un contexte où il est question de la Suisse – il apparaît d'ailleurs à quelques reprises plus loin dans le texte –, nous avons préféré offrir l'information en note lors de sa première occurrence. La note no 10 vient expliquer l'utilisation que fait Loetscher du mot *Matura* (« maturité »), l'équivalent suisse et autrichien du « baccalauréat » français. Dans le contexte où il est utilisé, le sens n'est pas sans équivoque pour un francophone non suisse, c'est pourquoi une note nous a semblé nécessaire. Les notes nos 15, 20 et 31 expliquent au lecteur francophone des références que le lecteur

germanophone aura tout de suite comprises, comme la présence du faux génitif *Gedichten*, la différence entre *Abendessen* (terme standard) et *Nachtessen* (helvétisme) et la signification de *Grobianus*.

La note no 7 sert un peu de compensation, presque comme une note d'intraduisibilité. Elle sert principalement à confirmer au lecteur qui – fait certes peu probable – connaîtrait les traductions de l'*Amphitryon* de Kleist que nous avons pris connaissance des traductions plus « officielles », mais que nous avons préféré traduire à notre façon pour mieux appuyer le propos de Loetscher.

3.2.4 La note explication

« Note dans laquelle le traducteur développe la pensée de l'auteur sur un point précis.¹¹ »

¹⁹ Le monde francophone connaît le même genre de dilemme, puisque pendant qu'un Français gare sa voiture, le Romand la parque et le Québécois la stationne.

Cette note 19 se réfère à un extrait du texte dans lequel Loetscher compare les mots *parken* (utilisé en Allemagne) et *parkieren* (utilisé en Suisse). Comme le monde francophone connaît un phénomène très semblable, il nous a semblé particulièrement pertinent d'offrir cette information en note de bas de page.

3.2.5 La note d'intraduisibilité

« Note au moyen de laquelle le traducteur informe le lecteur de son incapacité de rendre dans la langue d'arrivée un élément du texte de départ [...] ¹²»

¹³ MARTI, K., *Undereinisch: Gedicht ir Bärner Umgangssprach.*, Luchterhand., Darmstadt und Neuwied, 1973. Le titre du recueil est tiré de ce poème intitulé *Kabbalistik* : « undereinisch / überzwöinisch / innerdrünisch / usserviernisch / hinderfüfnisch / vordersächsisch / allersiebisch ».

¹¹ *Id.*, p. 287.

¹² *Id.*, p. 285.

Dans cette note 13, le titre du recueil de poèmes de Kurt Marti *undereinisch* est un jeu de mots intraduisible, associant une particule à un chiffre pour former un adjectif hybride au sens incertain; donc au lieu de proposer une traduction entre parenthèses dans le texte, nous avons intégré le court poème en note de bas de page pour permettre à l'éventuel lecteur qui serait à la fois francophone et germanophone de comprendre la logique de la série de jeux de mots, qu'il pourrait ne pas nécessairement saisir en lisant seulement le titre.

3.2.6 La note signalétique

« Note classique, conventionnelle, qui indique la présence dans le texte de départ d'un mot ou d'une expression appartenant à la langue du texte d'arrivée.¹³ »

² FICHTE, J.G., *Discours à la nation allemande*, Paris, Imprimerie nationale, 1992. (Traduction de Alain Renaut. Extrait du *Quatrième discours*.)

³ En français dans le texte.

¹² En français dans le texte.

¹⁴ RAMUZ, C.F., *Besoin de grandeur*, Tours (France), Les amis de Ramuz, 2006.

¹⁷ HEBEL, J.P., *Alemannische Gedichte für Freunde ländlicher Natur und Sitten. Poésies alémaniques pour les amis de la nature et des mœurs rurales.*, traduit par MATZEN, R., Morstadt., Kehl, 2010.

²⁶ Les traductions allemandes des termes en dialecte n'apparaissent pas dans le texte en allemand. Nous les avons ajoutées pour permettre au lecteur francophone de repérer les helvétismes et de remarquer les dissemblances entre le dialecte et la langue standard.

Nous avons aussi inclus dans cette catégorie les notes servant à donner une référence et à souligner l'ajout de mots allemands dans le *translatum*.

Dans les notes nos 2 et 14, il s'agit de préciser que les citations dans le texte sont tirées de traductions officielles des textes de Fichte et de Ramuz. Contrairement aux extraits de textes littéraires de la catégorie « Notes de traductions », ces textes de Fichte et Ramuz étaient cités pour leur contenu et non pour leur originalité linguistique, nous avons donc mis seulement la

¹³ *Id.*, p. 284.

version française dans le texte, il n'était alors pas nécessaire d'ajouter la traduction (pour Ramuz) ou l'original (pour Fichte) en note de bas de page. Pour la note no 17, nous avons traduit nous-même l'extrait d'un texte de Hebel puisqu'il ne semble pas déjà avoir été traduit, mais comme le début de la phrase de Loetscher contient le sous-titre de l'œuvre sans qu'il soit nécessairement clair qu'il s'agit du sous-titre et non du titre, nous avons cru nécessaire de donner la référence complète. (L'extrait provient, semble-t-il, de la préface d'une des éditions allemandes et n'aurait donc pas été traduit; l'œuvre elle-même a été traduite en français.)

Les notes nos 3, 12 et 26 sont des notes signalétiques classiques qui soulignent la présence d'un passage en français dans le texte (notes nos 3 et 12) et de l'ajout, dans le *translatum*, de mots allemands entre parenthèses qui font partie du corps du texte source (note no 26). Nous avons ajouté ces mots pour qu'un lecteur non germanophone puisse se faire une idée plus précise de la différence entre l'allemand standard et les dialectes alémaniques, même sans comprendre les mots.

3.2.7 La note de traduction

« Note où figure une traduction. ¹⁴ » Nous ne reproduisons pas ces notes ici parce qu'elles sont trop longues, d'une part, mais aussi parce qu'elles ne contiennent aucune information particulière; elles reproduisent simplement un extrait qui est en allemand dans le corps du texte.

Notes nos 11, 16, 23, 24, 25, 27, 28, 29, 30.

Ces notes contiennent des traductions vers le français d'extraits d'œuvres littéraires dont nous avons laissé seulement la version allemande dans le corps du texte pour éviter de rendre la lecture plus ardue. Nous avons conservé la version allemande dans le corps du texte parce que Loetscher les citait pour montrer le style d'écriture particulier d'un auteur ou pour attirer l'attention sur des faits linguistiques précis, par exemple l'utilisation que fait Arno Schmidt de la ponctuation (note no 30) ou la présence de termes dialectaux dans un texte de Gotthelf

¹⁴ *Id.*, p. 285.

(notes nos 23 et 24). Les versions françaises suivies d'une référence sont tirées de traductions qui ont déjà été publiées. Si nous n'avons pu trouver de version française officiellement publiée, nous avons procédé à notre propre traduction. Dans la note no 16, nous avons mis l'extrait en allemand d'un texte d'Albrecht von Haller qui était traduit en français dans le corps du texte pour permettre au lecteur de constater la présence de formes archaïsantes et grammaticalement incertaines dans le texte original (en allemand). Cela confirme en même temps que la traduction ne contient pas d'erreurs, qu'elle tente seulement d'être fidèle au texte source.

3.3 Les choix de traduction, entre mélanges, variantes et équivalences

Venons-en maintenant, au-delà de la question des notes de bas de page, aux choix de traductions que nous avons opérés dans le texte même, en gardant à l'esprit qu'ils étaient guidés par notre objectif principal, celui de rendre accessible le texte à un lectorat francophone en général, mais plus particulièrement québécois.

3.3.1. Le titre, reflet de « l'impureté linguistique »

Précisons tout d'abord comment nous avons choisi le titre français de l'essai. Si le sous-titre n'a pas posé de problèmes (nous avons proposé « Un essai sur l'impureté linguistique dans une perspective suisse »), pour le titre lui-même, il nous a paru nécessaire de faire écho à l'impression de distance linguistique qu'il suscite, puisqu'il est en suisse-allemand – et donc écrit phonétiquement (*äs tischört und plutschins*) –, alors que le sous-titre est en allemand standard (*Über das Unreine in der Sprache – eine helvetische Situierung*). Le titre

est une allusion au roman de Martin Frank¹⁵ en dialecte bernois, *La mort de Chevrolet* (Zurich : Amman, 1984), cité par Loetscher dans l'essai (p. 33¹⁶).

Pour recréer une forme de hiatus linguistique, nous avons donc choisi un titre en anglais, tiré de l'essai de Loetscher : *You have a nice accent*. L'anglais se justifiait aussi par le fait que le titre original est composé de deux anglicismes (*tischört* [*teeshirt*], *plutschins* [*blue jeans*]). Ce titre en anglais est extrait directement de l'essai de Loetscher, et la citation est d'autant plus intéressante qu'il s'agit de la toute dernière phrase de l'œuvre, de sa conclusion en quelque sorte, puisque par une dernière pirouette linguistique, par une figure typique de l'ironie loetscherienne, ces quelques mots en anglais invitent le lecteur à porter un dernier regard sur l'œuvre dans la perspective particulière du « mélange des langues ».

La thèse principale de Loetscher dans l'essai étant que le futur appartient aux « langues impures » et aux « accents », il nous a semblé pertinent d'opérer également un « mélange de langues » dans le titre de la traduction. Celui-ci peut paraître dérangeant, en particulier pour certains lecteurs francophones qui, par purisme, répugnent à ce qui s'apparente à du *code switching* ou du *code mixing*, mais il permet précisément de refléter dès le titre la pensée de Loetscher, tout en ménageant un suspense tout au long du texte, puisque c'est seulement à la fin de sa lecture que le lecteur peut trouver l'explication du titre. Précisons qu'Alan J. Bridgman a aussi été inspiré par cette phrase à la fin de l'œuvre, puisqu'il a choisi de nommer la traduction anglaise *A nice accent*¹⁷ – en renonçant, dans son cas, au « mélange des langues ».

La question du mélange des langues peut bien sûr aussi concerner le mélange de variantes linguistiques au sein d'une même langue, ce dont Loetscher traite largement dans son essai, et ceci nous amène à nous pencher sur la question des régionalismes dans la traduction en langue française.

¹⁵ Martin Frank, membre du Groupe Olten comme Frisch, Dürrenmatt, Marti et Bichsel. Voir *Autorinnen und Autoren der Schweiz. Schweizer Schriftstellerinnen und Schriftsteller der Gegenwart*, http://lexikon.a-d-s.ch/edit/detail_a.php?id_autor=564, consulté le 7 avril 2015.

¹⁶ Les numéros de page utilisés dans les paragraphes suivants font référence à l'endroit où se trouve la citation allemande dans la version originale du texte.

¹⁷ Voir annexe I.

3.3.2 Les régionalismes : une mise en abyme de la question de la variabilité linguistique

Notre traduction de l'essai de Loetscher s'adresse à différents publics francophones : un public germanophile – qu'il soit germanophone ou non –, qui souhaiterait découvrir la pensée d'un auteur qui compte dans les pays de langue allemande, et un public francophone – québécois, suisse ou non – qui ne connaît rien – ou peu de choses – de l'allemand et du monde germanophone. La question des régionalismes jouait donc un rôle important dans le processus de traduction, d'autant plus qu'il est aussi question, dans le texte même, de régionalismes à l'intérieur de la langue allemande et des dialectes qui y sont rattachés.

Le processus de traduction était donc parfois une forme de mise en abyme de la question des variantes régionales, et la stratégie devait être double : il fallait, premièrement, faire comprendre les nuances qui peuvent exister entre l'allemand standard et les régionalismes ou dialectalismes plus ou moins repérables. Toute cette complexité n'a pas vraiment d'équivalent dans le monde francophone – où la tolérance face aux dialectes et aux formes linguistiques moins normées est généralement considérée comme moindre que dans le monde germanophone. Il fallait donc, deuxièmement, faire appel à certains régionalismes du monde francophone permettant de rendre partiellement cette complexité, tout en ajoutant une dimension inédite à l'essai de Loetscher – d'où cette idée de mise en abyme qui se produit par le fait même de la traduction.

3.3.2.1 Les québécoisismes, entre « français neutre » et réflexion métalinguistique

Comme nous l'avons mentionné brièvement dans l'introduction, il n'existe pas vraiment de « marche à suivre » concernant la traduction littéraire vers le français au Québec. Les recherches sur la traduction littéraire au Québec portent surtout sur la traduction du français vers l'anglais.¹⁸ Il se fait relativement peu de traduction vers le français de textes littéraires au Québec, et le cas échéant, il s'agit principalement de coéditions avec des maisons françaises.¹⁹ Pour une coédition, les traducteurs et les coéditeurs tentent d'atteindre un français « *mid-*

¹⁸ Voir Denise Merkle et al. (éd.), *Traduire depuis les marges. Translating from the Margins*, Québec, Nota Bene, 2008.

¹⁹ Voir *Des traductions d'ici* et Hélène Buzelin, « Repenser la traduction à travers le spectre de la coédition », *op. cit.*

atlantic » – qu'on pourrait aussi qualifier de « transatlantique » – qui efface à la fois les spécificités trop visibles en provenance du Québec et de la France afin de « plaire à tout le monde ». ²⁰ Notre objectif était semblable. Nous avons choisi d'utiliser le français le plus « standard » ou « neutre » possible et d'éviter d'utiliser des variantes québécoises sans contexte pour ne pas éloigner le texte de son contexte culturel d'origine, qui est celui de la Suisse. Lorsque nous employons des québécismes, ceux-ci servent alors de complément, pour enrichir la version française du texte comme le fait Loetscher dans la version originale du texte lorsqu'il compare différentes variantes dialectales en langue allemande.

Dans certains cas, il aurait été tentant d'utiliser des québécismes, qui se cachent parfois dans les détails : ainsi, « spaghetti » est utilisé au singulier au Québec, et au pluriel en Europe (« spaghettis »), alors que c'est l'inverse dans le cas du pantalon – « des jeans » au Québec, « un jean » en Europe. Dans d'autres cas, on aurait même eu le choix entre des québécismes et des helvétismes, parce que ceux-ci font partie du langage courant en Suisse et au Québec et que l'équivalent en français « neutre » ne fait pas vraiment ou pas du tout partie de l'usage ailleurs qu'en France. Mais nous y avons renoncé, pour rester plus proche du français « transatlantique ». Par exemple, *Sonderangebot* (p. 28) a été traduit par « promotions », alors que les Québécois parlent plutôt de « spéciaux » et les Suisses souvent d'« actions ». Même chose pour le *Nachrichtensprecher* (p. 28), traduit par « présentateur du journal télévisé », alors qu'au Québec, l'expression consacrée est plutôt « lecteur de nouvelles ».

Nous avons aussi choisi de traduire *doch* (p. 2) par « si », et non par « oui », comme l'aurait voulu l'usage au Québec où, contrairement à la plupart des autres territoires francophones, on emploie cet adverbe même lorsque la phrase qui précède est négative. Car même si le terme « si », comme adverbe d'approbation, semble très « exotique » dans une perspective québécoise, lui préférer l'adverbe « oui » aurait pu dérouter des lecteurs non québécois. .

Dans certains cas, nous avons toutefois délibérément choisi d'utiliser les québécismes qui nous semblaient pertinents dans le contexte. Nous avons ainsi traduit *Hörspiel* (p. 36) par « radiroman » – un lecteur québécois pense tout de suite à *Un homme et son péché* –, un genre qui a joué un rôle important dans l'histoire culturelle québécoise. Et comme c'était le

²⁰ *Ibid.*

cas en Suisse allemande, ces pièces radiophoniques étaient jouées en langue parlée populaire, alors qu'il aurait été impensable à l'époque d'utiliser cette langue à la radio hors d'un contexte fictionnel de ce type. Or, le concept très québécois de « radioroman », s'il est peu connu en France (où les feuilletons radiophoniques ne sont pas autant considérés comme un élément de la culture populaire qu'ils peuvent l'être au Québec – mais aussi en Suisse – allemande et romande), est immédiatement compréhensible pour un public cible originaire de France. Celui-ci s'étonnera peut-être de trouver ce terme, sans pourtant qu'apparaisse un effet de distance nuisible à la fluidité de la lecture. Il nous aurait semblé insensé de ne pas inclure ce terme parce qu'ils font partie du vocabulaire courant au Québec. Notons que si *Hörspiel* est devenu tout naturellement, en français, « radioroman », nous avons néanmoins utilisé l'expression « pièce radiophonique » dans la phrase suivante, ce qui nous permettait d'éviter la répétition tout en offrant une variante plus internationale au lecteur qui – fait peu probable – aurait achoppé sur le terme « radioroman ».

Il reste que c'est en particulier en situation de réflexion métalinguistique, lorsque nous devons traduire des passages dans lesquels Loetscher lui-même réfléchissait à certaines traductions, à certaines équivalences entre le vocabulaire de la langue standard et celui des dialectes, que nous avons le plus souvent choisi d'intégrer des québécismes. Nous l'avons fait dans des parenthèses où Loetscher proposait des traductions pour des termes inconnus de l'allemand standard, et lorsque ces québécismes étaient assez facilement reconnaissables parce qu'ils figuraient en « deuxième position ». Il s'agissait alors d'une proposition alternative, située après la proposition en français « neutre », plus européen. Ainsi à la page 40, *schmusen* et *an die Brust drücken* deviennent respectivement « bécoter » et « minoucher », la juxtaposition permettant ici de comprendre que les deux mots ont la même signification, au même titre que les substantifs auxquels ces verbes faisaient écho, et qui illustraient des variantes « nationales » (allemande et suisse) à l'intérieur même de l'espace alémanique : *Schätzele* (utilisé dans le sud de l'Allemagne), et *Schätzli* (utilisé en Suisse).

D'autre part, dans le texte source, les mots en dialecte sont parfois accompagnés d'une traduction en allemand standard, parce que l'auteur voulait rendre ces mots compréhensibles pour un non-Suisse et souligner la distance entre les deux variantes de l'allemand. Dans ces cas, nous avons choisi de souligner la diglossie en conservant la traduction en allemand standard, mais nous y avons ajouté une traduction française. Il s'agissait, parfois, d'une

traduction « neutre », par exemple dans ce cas (p. 70) : « *Dräckbürschli (Dreckskerl* en allemand standard, “salaud”, litt. “garçon crotté”) ». Mais dans un autre cas (toujours p. 70), il nous a été possible d’ajouter un québécoïsme (« fendant ») au risque de décontenancer quelque peu un lecteur non québécois (le sens du terme peut difficilement se deviner hors contexte), mais avec l’assurance que la proximité de l’équivalent en français standard (« prétentieux ») rendait ce québécoïsme acceptable : « *Plägori (Wichtigtuier* en allemand standard, “prétentieux, fendant”) ».

Nous pourrions aussi évoquer la référence au « blé d’Inde », terme que nous avons ajouté à « maïs » pour traduire *Mais* (p. 62), mais nous avons préféré la traiter exhaustivement dans la section réservée au processus de traduction. Au-delà de ces exemples, il convient toutefois de remarquer que l’emploi de ce type de québécoïsmes est finalement assez rare dans notre traduction, qui s’en tient à un français le plus neutre possible pour le texte en général parce qu’il aurait été hasardeux de traduire le texte du début à la fin avec des québécoïsmes de façon systématique et conséquente – entre autres parce que cela amènerait des ruptures de ton et de niveau de langue, sans oublier le fait que les régionalismes n’étant pas normés, nos choix auraient facilement pu être controversés.

Nous pouvons aussi classer aussi dans la catégorie « québécoïsmes » des mots qui ne sont pas des régionalismes en soi ni même des québécoïsmes de fréquence, mais qui, étant donné ce dont il est question dans l’essai, évoquent inévitablement, pour un lecteur québécois, certaines particularités de la vie culturelle ou politique du Québec, et qui ont donc une résonance spécifique. À la page 22, Loetscher rappelle que l’essor économique du Tessin a entraîné « le nivellement à grande échelle de son caractère culturel distinct » (en allemand, *mit einer Verflachung der kulturellen Eigenart*). Nous aurions pu traduire *kulturelle Eigenart* par « caractère culturel particulier », mais l’utilisation du mot « distinct » – qui ne « gêne » aucunement le lecteur français ou suisse – fait écho au contexte québécois, où l’expression « société distincte » a été répandue dans les discours politique et culturel à partir des années 1980. Ce québécoïsme, « invisible », n’est pas facilement repérable, mais il importe de le mentionner ici, car il permet particulièrement bien d’illustrer la démarche interculturelle

constante qu'exige la traduction et la façon dont le *skopos*, de façon plus moins implicite, dicte certains choix de traduction.

L'importance de tenir compte de certains faits culturels pour arrêter une traduction apparaît aussi dans un autre exemple emblématique : lorsque Loetscher parle d'un « autochtone » zurichois (*ein Einheimischer*), nous avons préféré traduire le terme par « local ». En effet, le mot « autochtone » peut certes être perçu comme relativement neutre dans une perspective européenne ou suisse (en Suisse, les langues française et allemande sont couramment qualifiées d'« autochtones », y compris dans des textes officiels), mais au Québec, il désigne tout particulièrement les peuples amérindiens. Il a donc une connotation qui n'était pas présente en langue de départ, où le mot est utilisé dans son sens neutre de « personne dont les ancêtres sont nés sur le même territoire ». Si nous avons utilisé le mot « autochtone », il aurait sans doute créé un effet indésirable chez une partie du lectorat potentiel – en l'occurrence québécois – alors que le mot « local » est acceptable de part et d'autre de l'Atlantique.

3.3.2.2 La dimension suisse romande, entre contexte géographique et vocabulaire spécifique

À diverses reprises, nous avons dû nous interroger sur la place qu'il convenait de donner à certaines particularités de l'usage du français en Suisse romande – à commencer par la dénomination de cette dernière. Dans le contexte suisse, on est souvent amené à réfléchir à la dénomination des différents groupes linguistiques et de leurs territoires de référence. Pour des raisons qui tiennent aux évolutions de la construction identitaire, le terme « Suisse française » ne fait plus guère partie de l'usage courant et on lui a substitué le terme de Suisse romande, ou, plus rarement, de Romandie – le terme *Romandie* étant en revanche particulièrement répandu dans l'usage des germanophones suisses, concurrençant *Westschweiz* (Suisse occidentale) et surtout *Welschschweiz*, terme à l'origine neutre, mais dans lequel certains semblent percevoir les connotations péjoratives qui sont associées au terme *Welsch* en Allemagne. C'est donc consciente de toutes ces différences que nous avons utilisé, en français, plutôt le terme « Suisse romande ».

Mais dans le cas de la Suisse germanophone également, un certain choix s'offre au traducteur. Les nuances entre les différents termes pour désigner les germanophones apparaissent paradoxalement plus nombreuses en français qu'en allemand, ne serait-ce que

parce que les francophones utilisent indifféremment les adjectifs « alémanique » ou « allemand » pour désigner la Suisse germanophone, alors que les germanophones, comme le souligne Loetscher lui-même, n'utilisent pratiquement jamais le terme *alemannisch* pour s'autodésigner. En revanche, l'allemand permet de distinguer facilement entre *Deutschschweizer*, le citoyen de la partie germanophone de la Suisse, et *Schweizerdeutsch*, la langue ou l'ensemble des dialectes suisses allemands que parlent ces citoyens, alors qu'en français, hormis la majuscule, il n'y a pas de distinction claire entre les termes désignant les individus et les langues. Si nous avons utilisé le terme « suisse allemand » pour désigner la langue, nous avons choisi de traiter « Suisse allemand » et « Suisse alémanique » comme des synonymes, de même que « Suisse germanophone ». Ce dernier terme a toutefois surtout été utilisé pour désigner le groupe linguistique, alors que les autres termes servaient plutôt à désigner le territoire – même si la distinction n'est pas toujours facile à établir. Pour ce qui est de l'italien, nous avons privilégié le concept de « Suisse italienne », tout en utilisant le terme « italoophone » pour parler précisément du Tessin – le « canton italoophone ».

S'agissant de l'emploi éventuel d'helvétismes caractérisés, rappelons que dans l'ensemble du *translatum*, nous avons tenté d'utiliser un français le plus exempt de régionalismes possible. Il nous est néanmoins arrivé de traduire avec des variantes suisses, soit parce qu'elles convenaient mieux au ton de Loetscher, soit parce qu'elles compensaient les helvétismes allemands qui n'avaient pas d'équivalent direct en français. S'agissant du terme dialectal désignant l'« ivrogne » (*Säufer* en allemand standard), nous n'avons ainsi pas eu recours à ce mot, neutre, mais plutôt à celui de « soûlon », qui est un helvétisme : « *Süffel* (*Säufer*, “soûlon”) » (p. 70). En fait, ce terme est un régionalisme connu dans tout le domaine linguistique francoprovençal, donc dans certaines régions françaises, mais il reste considéré comme « non français » en France. Tout en étant inhabituel aux oreilles de nombreux francophones hexagonaux, le terme se comprend toutefois très aisément, tant il se rapproche de « soulard ». Ajoutons qu'il offre l'avantage d'être également connu au Québec. Il était donc particulièrement approprié de l'utiliser à cet endroit précis.

Revenons ici sur le cas de la « panosse » (p. 60), déjà évoqué dans la section sur les notes, pour apporter quelques explications supplémentaires. Ce terme, qui désigne la « serpillère » du

français standard (un morceau de tissu qu'on imbibe et qu'on essore régulièrement pour le placer au bout d'un balai-brosse), n'a pas vraiment d'équivalent au Québec (où la « mope » est un balai à laver d'un seul tenant), mais en Suisse romande, il est perçu comme étant « typiquement suisse » – même s'il est utilisé dans certaines régions voisines de France. À ce titre, il nous paraissait intéressant de l'utiliser dans un passage où il était justement question des différentes façons de *nommer* les accessoires qui permettent de nettoyer le plancher. Le champ lexical du travail ménager semble être particulièrement propice aux variantes régionales et l'observation de Loetscher sur les différences entre la ménagère suisse germanophone et la ménagère allemande nous semblait tout aussi pertinente une fois adaptée à la francophonie. Nous n'avons toutefois pu trouver un équivalent exact, en français, au problème que rencontrait l'allemand (lié à l'emploi ambigu des verbes *fegen* et *wischen* lorsque des gens de pays différents l'utilisent en même temps), nous avons au moins introduit ici, avec la « panosse », un élément d'étrangeté – explicité par une note.

Accessoirement, cet helvétisme du français permettait de compenser la disparition d'helvétismes de l'allemand (*bisanhin*, *Entscheid*, etc.), que nous ne pouvions pas rendre en français, faute de variantes disponibles – les helvétismes n'étant pas toujours de la même nature dans une langue et dans l'autre. Il y a aussi un cas où nous avons tout simplement rendu très visible la dimension helvétique en ajoutant une référence au canton, là où le mot allemand, sans être nécessairement absent de la langue standard, était au moins un helvétisme de fréquence. *Gewerbepolizei* (p. 42), peu usuel en Allemagne, a donc été rendu par « police cantonale du commerce », cette traduction venant renforcer la dimension suisse romande du texte.

Rappelons-que Loetscher lui-même, dans son essai, aborde la question des romandismes. Ce thème des helvétismes dans la langue française lui permet du reste de donner un exemple de son regard ironique – mais toujours empreint de bienveillance –, en l'occurrence sur les prétentions qu'ont certains peuples à s'approprier certaines des qualités qui sont pourtant universelles – par exemple, dans le cas des Français, une certaine forme de rationalité. Ainsi, page 24, il fait référence à Descartes en feignant de croire que la façon de désigner le nombre 70 serait plus logique en France, où l'on dit « soixante-dix », qu'en Suisse (et accessoirement en Belgique), où l'on dit « septante » – alors que c'est l'inverse qui est vrai, comme peuvent en attester tous ceux qui apprennent à compter en langue française : « [w]enn

der Welsche für “siebzig” nicht mit cartesianischer Logik “soixante-dix” (“sechzig-zehn”) sagt, sondern “septante”, tut dies der Belgier auch. » Nous avons opté pour une traduction assez littérale de la phrase, qui permettait bien de rendre l’ironie sous-jacente puisque dans la traduction en français également, il apparaît que la « logique cartésienne » dont il est question est moins un synonyme de logique imparable, d’usage rigoureux de la raison que, bien au contraire, d’argutie, d’attachement exagéré à des raisonnements qui produisent de l’arbitraire : « Si le Romand, s’écartant de la logique cartésienne, remplace “soixante-dix” par “septante”, le Belge fait du reste la même chose. » Car en l’occurrence, suggère Loetscher, ce ne sont pas les Romands, mais les Français qui trahissent leur propre prétention à la rationalité. L’ironie aurait été plus difficile à rendre vers une langue où la référence cartésienne n’est pas connue, mais dans notre cas, puisqu’on a ici affaire à un texte en allemand qui se penche plus ou moins directement sur les références culturelles propres au monde francophone – ou romand –, il n’est guère étonnant que la traduction fonctionne.

Après avoir montré comment notre *translatum*, par le recours à des québécoïsmes, et, dans une moindre mesure, à des helvétismes, est le fruit de la conscience constante que nous avons de traduire non seulement des termes, mais aussi des contextes culturels nationaux ou régionaux, nous souhaitons pour terminer insister sur divers procédés de traduction que nous avons choisis, en nous référant cette fois plus précisément à la théorie de la stylistique comparée.

3.3.3 La stylistique comparée en contexte d’adaptation « intra-francophone »

La stylistique comparée est un domaine riche et l’essai de Loetscher aurait pu fournir une multitude d’exemples de ces phénomènes, mais au vu de notre problématique, nous avons renoncé à une analyse systématique des modalités de la traduction français-allemand en général, et préféré mettre l’accent sur les exemples pertinents s’agissant d’une traduction qui prend en compte différents contextes francophones. Certains cas d’école, dans la tradition « interlinguistique » de la comparaison entre les structures des langues allemande et française,

nous semblaient toutefois intéressants et nous les aborderons donc aussi en partie ci-dessous. Pourtant, traditionnellement, la stylistique comparée n'intègre guère la question des régionalismes et donc la perspective « intralinguistique ». Les concepts de la stylistique comparée, adaptés aux spécificités de notre contexte et à notre réflexion sur les variantes régionales, se révèlent néanmoins très utiles, comme nous allons le voir en abordant les divers procédés utilisés.

3.3.3.1 Les équivalences

L'un des aspects les plus présents dans le long travail de traduction que nous avons entrepris est la vigilance dont il fallait constamment faire preuve pour trouver des équivalents appropriés à tel mot ou telle expression dans le texte source – en termes de signification ou de connotations –, ainsi que la conscience de la complexité du choix à opérer lorsque plus d'un équivalent s'offrent à nous.

Sans pouvoir ici entrer dans les détails de cette constante recherche d'équivalences, qui est le lot du travail de traducteur, signalons un problème particulier qui nous a accompagnée tout au long de la traduction : le fait qu'au terme allemand *Sprache*, il y a deux équivalents français, soit « langue » et « langage ». La langue française nous a donc permis, dans certains cas où c'était pertinent, soit d'introduire une nuance qui est absente en allemand, soit, dans des cas moins spécifiques, d'utiliser les deux mots comme des synonymes, ce qui est d'autant plus utile que le français tolère moins bien les répétitions que l'allemand, et que dans le texte dont nous traitons ici, le mot *Sprache* est souvent répété de nombreuses fois dans le même paragraphe, voire dans la même phrase.

Un autre cas intéressant que nous pouvons mentionner ici est celui de la traduction du terme *internationalisieren* (p. 13, à propos du langage des signes), verbe que nous avons rendu par « mondialiser », plutôt que par « internationaliser » ou « universaliser ». Même si les concepts de *Globalisierung* et de « mondialisation » (ou de « globalisation », pour tenir compte du doublon qui existe en français) commençaient à peine à être utilisés à l'époque où Loetscher a écrit *äs tischört*, nous avons jugé que le terme pouvait être employé en guise de référence à la démarche intellectuelle de Loetscher, lequel s'est intéressé à la mondialisation des cultures – plus qu'à celle de l'économie – avant qu'un concept précis vienne « officiellement » désigner les spécificités de ce phénomène. Soulignons ici que la liberté dont

dispose le traducteur pour choisir telle ou telle équivalence peut parfois l'amener à glisser ainsi quelques clins d'œil – l'important étant d'user de ce procédé avec parcimonie.

3.3.3.2 Les états

Notre traduction de l'essai de Loetscher est sensiblement plus longue que le texte original. Cela est entre autres causé par la tendance à la surcaractérisation du français, soit l'état, le « renforcement de la traduction par une caractérisation supérieure à celle du texte original, soit par une expression sensorielle plus précise [...] soit par l'intervention de l'esprit, une figure »²¹. Pour conserver le rythme et l'effet créés par le texte source, il convient donc parfois de sacrifier la concision de l'original en le traduisant dans une langue plus étoffée. Par exemple : « Wenn schon Probleme, möchten wir sie nicht auch noch teilen » (p.3) a été traduit par « S'il nous arrive aussi d'avoir des problèmes, nous n'allons pas en plus les partager », et, toujours à la même page, « von den 940 Millionen » devient « dont on estime le nombre à 940 millions ».

Nous avons eu recours au même type de renforcement en traduisant *Finger-Alphabet* (p.13) ou *Instant-Wortschatz* respectivement par « alphabet dactylologique » et « vocabulaire lyophilisé ». Il s'agit en l'occurrence d'états d'ordre plus qualitatif que quantitatif – le texte français n'étant guère plus long que le terme d'origine –, mais les mots français sont ici des termes beaucoup plus techniques. Il a fallu délaissé la simplicité de l'allemand pour recourir en français à des termes d'une précision qui pouvait paraître exagérée, mais qui permettait d'éviter une lourde paraphrase.

Parfois, nous avons dû constater que la « bonne » traduction, celle qui transmet adéquatement le sens du texte, doit se faire au détriment du rythme. Ainsi, le *doppelsprachige Rätoromane* (p. 24) n'est pas seulement un Romanche bilingue, c'est aussi un Romanche « qui vit une dualité linguistique » – c'est la traduction que nous avons proposé. *Doppelsprachig* n'est pas un terme très répandu en allemand, mais on peut supposer qu'il rappelait à Loetscher l'ambiguïté constitutive du *Doppelgänger* (« double », « sosie »), que le banal « bilingue » n'aurait su traduire, ou même *doppelzüngig* (« hypocrite », « adepte du double langage »),

²¹ Alfred Malblanc, *Stylistique comparée du français et de l'allemand*, Paris, Didier, 1966, p. 13.

sans toutefois être connoté de façon aussi négative. En tout état de cause, la notion de « dualité linguistique » convenait mieux que celle de « bilinguisme ».

3.3.3.3 Les explicitations

Il y a des cas où les explicitations – non pas dans les notes, comme nous l’avons vu plus haut, mais dans le corps du texte – servent à souligner une ambiguïté de la langue d’arrivée qui n’est pas présente dans la langue de départ. « Der Ausdruck “Schweizerdeutsch” gehört nicht nur in den sprachwissenschaftlichen Bereich [...] » (p. 44) Traduite littéralement, cette phrase devient ambiguë puisqu’il va de soi, en français, que « suisse allemand » n’est pas seulement un glottonyme, mais aussi un ethnonyme (alors qu’on dit *Deutschschweizer* dans le même cas en allemand). Certes, dans le cas du substantif et non plus de l’adjectif, la majuscule, en français, permet de distinguer l’ethnonyme du glottonyme, mais la confusion est facile, et nous avons donc ajouté « bien que désignant une langue » pour lever toute ambiguïté.

Les explicitations servent aussi parfois à préciser le sens des régionalismes. Lorsque Loetscher réfléchit à l’utilisation des mots *Gehsteig*, *Bürgersteig*, *Trottoir* et *Perron* (p. 61), il nous a fallu expliquer au lecteur francophone que *Perron* est un helvétisme qui fait aussi partie de l’usage en Rhénanie, un fait qui n’est pas connu du lecteur non germanophone.

Dans un passage sur les austriacismes, nous avons par ailleurs choisi d’expliquer, à l’intérieur même du texte, que ce que Loetscher abordait (p. 62) était la façon de nommer le maïs dans diverses régions autrichiennes – ce qui n’était pas évident pour un lecteur francophone peu au fait de la géographie de l’Autriche. Après la référence à Hans Weigel, que Loetscher citait, nous avons ainsi ajouté cette relative : « qui réfléchissait à la variété des dénominations du maïs – ce “blé d’Inde” – dans l’empire autrichien ». La suite correspondait au texte allemand : « là où le Carinthien dit *Türken*, le Tyrolien *Polenta* et le Viennois *Kukuruz*, il ne reste qu’à choisir entre la tour de Babel et le *Mais* de l’allemand standard. » Comme on l’aura noté dans le premier passage cité, nous avons ajouté, à côté du terme de français standard (« maïs »), une référence à la variante québécoise populaire (« blé d’Inde »), afin de rendre ces quelques phrases plus intéressantes pour un Québécois – qui, alerté par la présence de « son » expression, peut s’identifier tout particulièrement avec le propos –, tout en permettant aux autres francophones qui ne connaîtraient pas le terme « blé d’Inde » d’être intrigués assez pour

déduire que le terme doit être employé dans certaines contrées de la francophonie et pour se faire une idée plus précise de la diversité intralinguistique. Ce québécisme vient aussi souligner l'idée de Loetscher selon laquelle le fait que certains mots portent plusieurs noms selon les régions peut déboucher sur un certain sentiment d'exotisme, voire de relativisme culturel.

Il est du reste question de « l'Inde » dans un autre passage. Ainsi, page 4, lorsqu'il était question d'un « Indien », nous avons spécifié qu'il s'agissait d'un ressortissant de l'Inde en ajoutant « d'Inde », entre tirets, après le mot « Indien » (« un Indien – d'Inde »). Il s'agissait de rappeler que le seul mot « Indien », considéré isolément, pourrait être ambigu dans certains contextes. En effet, si, en allemand, il n'existe aucune confusion entre *Inder* (« Indien ») et *Indianer* (« Amérindien »), en français, le terme « Indien » reste associé à l'ambiguïté originelle (qui n'avait jamais été levée complètement avec la distinction entre les Indes orientales et occidentales), puisqu'il est parfois encore utilisé pour désigner les peuples autochtones d'Amérique. Le terme « Amérindien », très couramment employé au Québec, ne s'est pas imposé à tous les francophones d'Europe. Par ailleurs, Loetscher, s'il n'évoque pas des Amérindiens dans *äs tischört*, en a parlé dans certains de ses romans, comme *Der Immune*, dans le chapitre intitulé *Die Entdeckung der Schweiz*.²² Il y était question de la « découverte de la Suisse », et donc du renversement de la perspective entre « découvreurs » et « découverts », et donc de la possible désoccidentalisation du rapport entre les peuples qui habitent de part et d'autre de l'Atlantique. Notre ajout « – d'Inde – », au-delà de l'explicitation, permet ainsi de faire une allusion discrète à une problématique que Loetscher a traitée dans d'autres œuvres, par un clin d'œil, tout en respectant le style de Loetscher – précisément souvent teinté d'ironie.

L'exemple suivant en est un d'explicitation pure. Il concerne le mot *Azubi* (« apprenti », p. 62), auquel un non-germanophone ou non-germanophile n'est assurément pas accoutumé, et que nous avons explicité en ajoutant : « – abréviation qui, dans l'administration allemande, fait référence aux *Auszubildende* (personnes en processus d'apprentissage) ». Comme il s'agissait pour Loetscher de comparer ce terme de l'allemand bureaucratique moderne avec son

²² Ce chapitre a même été publié sous forme de fascicule séparé en Bolivie. Voir Thomas Kadelbach, *Hugo Loetscher découvre la Suisse*, <http://www.miroirdumonde.ch/article/hugo-loetscher-decouvre-la-suisse.html>, consulté le 10 août 2014.

équivalent ancien, resté en usage en Suisse (*Lehrling*) il n'était pas possible de traduire le concept par un autre mot qu'« apprenti » (le français ne disposant pas, à notre connaissance, de synonyme), ni de trouver une autre forme d'adaptation pour le public francophone. Nous avons donc intégré une définition du concept à l'intérieur même du texte, pour ne pas alourdir inutilement l'appareil de notes, explorant ainsi une autre façon de modeler notre *translatum* en fonction du public cible.

3.3.3.4 Les lacunes

Il arrive que la formulation la plus appropriée dans la langue d'arrivée, celle qui nous permet de rendre le message et l'effet du texte source, n'apporte pas toutes les nuances comprises dans la langue de départ, et qu'on doive accepter certaines omissions volontaires, qui pourraient apparaître comme des lacunes à quiconque souhaiterait une traduction qui ne laisse aucune nuance de côté. Ainsi, nous avons traduit « Gemeinschaft dank der Schrift und nicht der Rede » par « communauté d'écriture, mais non de parole ». Il aurait été possible de conserver la nuance de *dank* (« grâce à »), mais cela aurait abouti à une construction un peu lourde – « une communauté grâce à l'écriture, mais pas à la parole ».

Dans certains cas, ce sont les jeux de mots ou les références en langue originale qui doivent être sacrifiés lors de la traduction. À la page 27, Loetscher utilise une référence cinématographique, *im Originalton*, que nous avons traduite par « d'une façon naturelle » (« Si un réalisateur [...] fait parler les protagonistes d'une façon naturelle »). Dans le texte d'origine, il n'était certes pas question d'une bande sonore à proprement parler, mais une traduction littérale pour rendre le sens figuré aurait porté à confusion. Nous avons donc préféré laisser tomber la référence pour privilégier la compréhension du texte. Loetscher a par ailleurs souvent recours à des constructions elliptiques ou répétitives que le français tolère moins bien. Dans de tels cas où la construction ne peut pas être conservée telle quelle, ce n'est pas tant la nuance qui est perdue, mais plutôt le rythme particulier du texte, l'effet de rapidité. Nous avons par exemple traduit « [eine tote Sprache], die, wenn auch niemanden begeistert, niemandem wehtut » [p. 6] par « une langue morte qui n'enthousiasme pas grand monde, mais qui ne froisse personne ». Ici, nous avons évité la répétition dans la construction parce que le français la tolère moins bien, et nous avons dû étayer en ajoutant le pronom relatif « qui »,

alors que l'allemand s'en passe dans la deuxième partie de la juxtaposition, et la conjonction de coordination « mais », afin de rendre l'opposition exprimée par « wenn ».

L'absence d'équivalent français nous a aussi parfois poussée à réfléchir à la connotation de certains mots et aux lacunes qui peuvent être celles du français dans certains domaines techniques – ce qui n'exclut pas que l'on puisse trouver des équivalents convaincants. Par exemple, l'allemand dispose de plusieurs mots pour désigner les déplacements qui conduisent à s'établir à long terme dans un autre pays que le pays d'origine : *Einwanderung* (immigration), *Auswanderung* (émigration), mais aussi *Zuwanderung*, qui englobe divers phénomènes de mouvements de population, de manière plus neutre, en incluant par exemple les déplacements d'une région à l'autre à l'intérieur d'un même pays. En français – en Europe davantage qu'au Canada –, « immigration », comme *Einwanderung* en allemand, est ainsi chargé d'une connotation plus négative, qui suggère une certaine pauvreté. Toutefois, le français ne dispose pas de terme technique qui serait aussi neutre que *Zuwanderung*. Quant aux germanophones qui s'établissaient dans le Tessin (p. 22) et à propos desquels Loetscher utilise le terme *Zuwanderung*, ils provenaient plutôt de la classe aisée et s'établissaient au Tessin pour y faire profit – en ayant toujours la possibilité d'en repartir. Nous avons donc préféré, pour traduire *Zuwanderung*, utiliser le terme « arrivées », qui rappelle plutôt le champ lexical du voyage, plutôt que celui d'« immigration ».

3.3.3.5 Modulations et traductions littérales

Pour produire un *translatum* efficace, une grande partie du travail de traduction se fait par les modulations, qui consiste en un « changement de concept, de point de vue, à l'intérieur de la proposition, sans que le sens de celle-ci ne soit modifié; elle consiste à choisir d'autres symboles pour la même signification [...] ». ²³ Nous ne nous attarderons pas trop sur ce sujet puisqu'il n'a rien de vraiment spécifique à notre contexte. Voici donc seulement deux exemples de modulations, parmi de nombreux autres possibles, qui ont retenu notre attention et qui illustrent bien le type de travail qui incombe constamment au traducteur.

²³ Malblanc, *Stylistique comparée du français et de l'allemand*, p. 28.

La modulation passe parfois par le changement de classe de mots. Ainsi, nous avons traduit « passt nicht ins rechtschaffene Bild » (p. 3) par « cadre mal avec ». Dans ce cas-ci, l'allemand utilise une expression idiomatique qui n'a pas d'équivalent en français. Le verbe « cadrer » nous a permis de rester dans le même champ lexical, celui de l'iconographie, en transférant dans le verbe le sens créé par l'expression. Le passage de l'allemand au français commande aussi généralement une modulation du passif vers l'actif, puisque le français préfère la forme active. C'est ainsi qu'une phrase comme « weil die Zeichen unterschiedlich ausgesprochen werden » est devenue « puisqu'elles [les autres ethnies chinoises] prononcent les caractères différemment ».

Ajoutons que dans certains cas, il est au contraire possible de traduire littéralement de l'allemand au français sans perdre l'effet créé dans la langue de départ. Ainsi nous avons traduit *unsere erste Zweitsprache* (p. 44) par « notre première seconde langue ». Ici, l'ordre des mots n'a pas eu à être modifié. Même si, en particulier au Québec, le français utilise volontiers le concept de « langue seconde », nous avons préféré conserver l'effet de surprise qui naissait de la succession des adjectifs « première » et « deuxième », car le procédé choisi par l'auteur permettait de créer un concept que son caractère inattendu rendait particulièrement percutant et facile à mémoriser. Une autre option aurait été de traduire l'expression par « notre première langue étrangère », précisément pour supprimer le caractère inhabituel de l'expression, mais outre que les concepts de « langue seconde » et de « langue étrangère » ne sont pas équivalents chez les linguistes ou les didacticiens, le jeu de mots aurait été perdu.

4. Conclusion

L'objectif principal, le *skopos*, de ce mémoire était de participer à la communication interculturelle entre la Suisse et le Québec et d'offrir une proposition de traduction pour une œuvre de Loetscher qui n'avait malheureusement pas encore été traduite en français parce qu'elle était tombée dans l'oubli. C'est particulièrement dommage puisqu'il s'agit d'une synthèse de plusieurs écrits, dont *How many languages does man need?*, qui reste beaucoup plus facile à trouver aujourd'hui que l'essai qui nous intéressait ici. Il s'agit pourtant d'une œuvre d'une grande originalité et pertinence – autant dans le contexte québécois, que dans l'ensemble de la francophonie – par sa réflexion sur la diversité linguistique, les langues minoritaires, l'anglais comme *lingua franca* moderne et les relations entre variétés régionales et langues standards. Le texte démontre l'ampleur de l'érudition de Loetscher et nous offre un portrait fouillé de situations linguistiques diverses, d'un peu partout dans le monde. Il illustre ainsi parfaitement l'idée de Loetscher sur la Suisse, qui est – comme toutes les autres nations d'ailleurs – à la fois « une parmi tant d'autres » et « unique parmi la multitude ». ¹ Nous espérons donc que ce mémoire pourra aider à faire connaître ce texte.

Tout le travail de traduction a été fait en prenant en compte le public québécois francophone d'abord, un public qui ne parle pas nécessairement allemand et qui n'a probablement pas non plus le même bagage culturel que le lecteur européen. Nous avons tout de même préféré nous en tenir à une langue la plus neutre ou « transatlantique » possible, puisqu'à notre avis, tenter d'introduire volontairement des québécismes dans l'ensemble du texte aurait mené à des ruptures de ton indésirables, qui n'auraient pas fait honneur au texte de Loetscher. Par contre, nous avons aussi tenté de nous éloigner des traditionnelles traductions francocentristes des grandes maisons d'édition en prenant en compte les variations régionales – autant européennes, dans la mesure du possible, que nord-américaines – lorsque cela nous semblait pertinent dans le présent contexte. Il faut du reste souligner que l'essai de Loetscher est une « somme d'informations » sur la culture suisse – pour reprendre la terminologie de la

¹ Dewulf, « De la Suisse au monde global », p. 106.

théorie du *skopos* –, une traduction « trop québécoise » l'aurait alors éloigné de la culture suisse francophone auquel il appartient aussi. C'est pour cette raison que nous n'avons pas utilisé les régionalismes de façon systématique – ce qui aurait aussi alourdi le texte ou lui aurait donné un air rustique non désiré –, mais plutôt de façon à venir enrichir le texte de Loetscher, puisque les parallèles entre ses exemples issus du monde germanophone et les nôtres, francophones, viennent simplement appuyer ses propos.

Pour ce qui est des difficultés de traduction, nous ne nous en sommes pas tenue à l'analyse des régionalismes, mais nous avons tout de même préféré concentrer notre attention sur les difficultés qui étaient particulières à notre contexte de traduction d'un texte (suisse) allemand en français (québécois). Nous aurions pu faire une analyse beaucoup plus exhaustive, mais elle aurait alors eu sa place dans un ouvrage de stylistique comparée générale. Nous ne pouvons cependant qu'espérer qu'à l'avenir seront conçus des ouvrages de stylistique comparée entre l'allemand et le français qui prendront en compte les variantes régionales. Ils pourraient alors se fonder sur l'exemple du logiciel Antidote, conçu au Québec pour un public francophone, et qui précise systématiquement la zone géographique d'utilisation de tel ou tel mot ou expression, qu'il s'agisse de la Suisse, du Québec, de l'Acadie ou de la Belgique – les variantes antillaises et africaines restant toutefois encore peu présentes.

Comme nous l'avons annoncé en introduction, nous n'avons pas de réponse définitive aux questions portant sur la façon de traduire adéquatement le texte d'un auteur suisse-allemand pour un public cible (partiellement) québécois. Ces réponses devront inévitablement dépendre des multiples paramètres qui constituent le *Übersetzungsauftrag*, c'est-à-dire non seulement le contenu d'un texte, le type de texte dont il s'agit, mais aussi le public visé, les attentes qu'on lui prête, de même que les références culturelles et linguistiques dont on le sait porteur, les registres de langage qu'il est habitué à rencontrer, l'attachement qu'on lui connaît pour certains régionalismes, ses réactions face à certains mots venus d'ailleurs, sa tolérance vis-à-vis de mélange des langues, etc.

Nous pouvons affirmer – et cela va dans le sens de la pensée de Loetscher –, que cette tâche de traduction implique inévitablement que l'on prenne en compte la complexité identitaire de chacun des acteurs impliqués dans un processus de traduction, soit l'auteur, le public en

langue source, le traducteur et le public en langue cible – qui pourraient du reste être à la fois Québécois et germanophones, Suisse et lusophones ou Français et anglophones.

Nous l'avions signalé en introduction, l'essai de Loetscher est truffé de références littéraires et culturelles, et l'intertextualité y joue un rôle primordial – cette dernière mériterait à elle seule une étude exhaustive. Évoquons pour terminer un passage qui a particulièrement attiré notre attention. Loetscher, après avoir cité Günther Grass qui conseille aux écrivains suisses de rester fidèles à leurs helvétismes, conclut qu'effectivement, *zurückkriechen* (« reculer comme un crabe ») est plus évocateur que *einen Rückzieher machen* (« faire machine arrière ») (p. 64). Ce rapprochement entre Grass et la « marche du crabe » ne peut qu'apparaître comme une étonnante coïncidence – et non comme une allusion –, puisque Loetscher ignorait qu'en 2002, soit deux ans après la parution de *äs tischört und plutschins*, Grass publierait une nouvelle intitulée *Im Krebsgang*.

Le thème abordé par Grass (les circonvolutions qui caractérisent le rapport au passé le IIIe Reich) est très éloigné de ceux dont traite ici Hugo Loetscher (les tours et détours auxquels on doit se livrer dès lors qu'on fait usage du langage), mais cette référence que fait Loetscher à la marche du crabe, à cet endroit précis de son essai, semble nous inviter à une méditation sur la façon dont les mots voyagent, d'une langue à l'autre, d'un contexte culturel à l'autre. Nous avons été amenée, au cours de ce travail, à jongler entre les variantes linguistiques du français et de l'allemand, entre les références culturelles en provenance de Suisse, d'Allemagne, de France ou du Québec – sans oublier bien d'autres espaces culturels; de ce point de vue, la métaphore de la « marche en crabe » nous paraît particulièrement adaptée pour évoquer la démarche du traducteur, qui doit sans cesse changer de direction, prendre des chemins de traverse ou faire des détours, avancer puis faire marche arrière pour mieux atteindre son but.

Bibliographie

1. Littérature primaire

FICHTE, Johann Gottlieb, *Discours à la nation allemande*, Paris, Imprimerie nationale, 1992.

GOTTHELF, Jeremias, *Joggeli à la recherche d'une femme/Wie Joggeli eine Frau sucht*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 2006.

HEBEL, Johann Peter, *Alemannische Gedichte für Freunde ländlicher Natur und Sitten. Poésies alémaniques pour les amis de la nature et des mœurs rurales*, Kehl, Morstadt, 2010.

LOETSCHER, Hugo, *Äs tischört und plutschins. Über das Unreine in der Sprache - eine helvetische Situierung*, Zurich, Vontobel-Stiftung, 2000.

MARTI, Kurt, *Undereinisch: Gedicht ir Bärner Umgangssprach*, Darmstadt/Neuwied, Luchterhand, 1973.

RAMUZ, Charles-Ferdinand, *Besoin de grandeur*, Tours (France), Les amis de Ramuz, 2006.

SCHMIDT, Arno, *On a marché sur la lande*, Auch (France), Tristram, 2005.

2. Littérature secondaire

ALBRECHT, Günter (éd.), « Loetscher, Hugo », dans *Lexikon deutschsprachiger Schriftsteller : von den Anfängen bis zur Gegenwart*, Olms, Hildesheim, 1993.

BENOÎT, Jacques, « Joul ou français québécois? », dans *Langue et identité. Le français et les francophones d'Amérique du Nord*, Noël Corbett (éd.), Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1990, p. 19-28.

BRISSET, Annie, « The Search for a Native Language: Translation and Cultural Identity », dans Lawrence Venuti (éd.), *The Translation Studies Reader (Second Edition)*, New York, Londres, Routledge, 2004, p. 337-368.

BUZELIN, Hélène, « Independent Publisher in the Networks of Translation », dans *TTR : traduction, terminologie, rédaction*, vol. 19 (2006), n° 1.

- , Hélène, « Repenser la traduction à travers le spectre de la coédition », dans *Meta : journal des traducteurs / Meta: Translators' Journal*, vol. 52 (2007), n° 4, p. 688-723.
- DELISLE, Jean, *La traduction raisonnée : manuel d'initiation à la traduction professionnelle de l'anglais vers le français*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 2013.
- DEWULF, Jeroen, « Vom Diskurs in der Enge zum Diskurs in die Weite: Hugo Loetschers Konzept der "Pluralen Heimat" als Schlüsselbegriff in der neueren Literatur der deutschsprachigen Schweiz », dans *The German Quarterly*, vol. 86, no 2, p. 122-140.
- , « De la Suisse au monde global. Évolution et réception de l'œuvre de Hugo Loetscher », dans *Revue transatlantique d'études suisses*, 2011, p. 97-108.
- ECO, Umberto, *Dire presque la même chose. Expériences de traduction*, Paris, Grasset et Fasquelle, 2006.
- FERGUSON, Charles A., « Diglossia », dans *Word*, vol. 15 (1959), p. 325-340.
- HAAS, Walter, « La Suisse alémanique », dans *La Suisse aux quatre langues*, Robert Schläpfer (éd.), Genève, Zoé, 1985, p. 65-124.
- HUISMAN, Denis, « Grand art (Le) », dans *Dictionnaire des mille œuvres clés de la philosophie*, Paris, Nathan, 1993, p. 216-217.
- JACQUIER, Claire, « Traducteurs — Suisse française », dans *Dictionnaire des littératures suisses*, Pierre-Olivier Walzer (éd.), Lausanne, De l'Aire, 1991, p. 421-422.
- KNECHT, Pierre, « La Suisse romande », dans *La Suisse aux quatre langues*, Robert Schläpfer (éd.), Genève, Zoé, 1985, p. 125-169.
- KRÄTTLI, Anton, « Hugo Loetscher », dans Heinz Ludwig Arnold (éd.), *Kritisches Lexikon zur deutschsprachigen Gegenwartsliteratur*, München, Text & Kritik, 1993.
- LALIBERTÉ, Michèle, « La problématique de la traduction théâtrale et de l'adaptation au Québec », dans *Meta : journal des traducteurs / Meta: Translators' Journal*, vol. 40 (1995), n° 4, p. 519-528.
- LOETSCHER, Hugo, « Die Schweiz im Plural - Geleitwort von Hugo Loetscher », dans *Diskurse in die Weite - Kosmopolitische Räume in den Literaturen der Schweiz*, Martina Kam et al. (éd.), Zurich, Seismo, 2010, p. 7-9.

- , *How Many Languages Does Man Need?*, New York, City University of New York, 1982.
- MALBLANC, Alfred, *Stylistique comparée du français et de l'allemand*, Paris, Didier, 1966.
- MERKLE, Denise et al. (éd.), *Traduire depuis les marges. Translating from the Margins*, Québec, Nota Bene, 2008.
- MEUNE, Manuel, « Das "Schweizer Modell" : eine Lösung für Sprachkonflikte in Kanada? », dans *Wer spricht Kanadisch? Vielfalt, Identitäten und Sprachpolitik*, Helga Bories-Sawala et Norbert Schaffeld (éds), Bochum, Universitätsverlag Dr. N. Brockmeyer, 2012, p. 140-161.
- , *Au-delà du Röstigraben. Langues, minorités et identités dans les cantons suisses bilingues*, Chêne-Bourg/Genève, Georg, 2011.
- , « Von Sprache(n) in den Welten Hugo Loetschers – eine Perspektive aus dem ‚anderen Lateinamerika‘ », dans *In alle Richtungen gehen : Reden und Aufsätze über Hugo Loetscher*, Jeroen Dewulf et Rosmarie Zeller (éds), Zürich, Diogenes, 2005, p. 77-101.
- OPPENHEIM, Roy , « Mundart und elektronische Medien », dans *Dialekt in der (Deutsch)Schweiz – Zwischen lokaler Identität und nationaler Kohäsion*, Lenzburg, Forum Helveticum, 2005, p. 104-111.
- PAQUIN, Robert, « Traduire pour qui? », dans *La traduction au Canada : les acquis et les défis*, Monique-Catherine Cormier (éd.), Ottawa, Le Conseil des traducteurs et interprètes du Canada, 1990, p. 355-359.
- POUILLOUX, Jean-Yves, « Essai », dans *Dictionnaire des genres et notions littéraires*, Paris, Albin Michel, 2001, p. 277-278.
- RASH, Felicity, *Die deutsche Sprache in der Schweiz. Mehrsprachigkeit, Diglossie und Veränderung*, Berne, Peter Lang, 1998.
- REISS, Katharina et Hans J. VERMEER, *Grundlegung einer allgemeinen Translations-theorie*, Tübingen, Niemeyer, 1984.
- SANTERRE, Laurent, « Le français québécois : langue ou dialecte? », dans *Langue et identité. Le français et les francophones d'Amérique du Nord*, Noël Corbett (éd.), Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1990, p. 29-33.
- SCHWEIKLE, Irmgard et Kai KAUFMANN, « Essay », dans Dieter Burdorf, et al. (éd.), *Metzler Lexikon Literatur*, Stuttgart, Weimar, J. B. Metzler, 2007.

SKALLERUP, Lee, « Montréal via Paris : Mordechai Richler in French », dans Denise Merkle et al. (éd.), *Traduire depuis les marges. Translating from the Margins*, Québec, Nota Bene, 2008, p. 365-383.

STOLZE, Radegundis, *Übersetzungstheorien*, Tübingen, Narr, 2008.

TSCHARNER, Barbara, « Traducteurs — Suisse allemande », dans *Dictionnaire des littératures suisses*, Pierre-Olivier Walzer (éd.), Lausanne, De l'Aire, 1991, p. 423-424.

VACEK, Alena, « Approche historique et quantitative de la traduction littéraire en Suisse », Berne, ASTTI-SÜTDV, 1996.

VERMEER, Hans J. « Skopos and commission in translational action », dans Lawrence Venuti (éd.), *The Translation Studies Reader (Second Edition)*, New York, Londres, Routledge, 2004.

ZELLER, Rosmarie, « Der Unzeitgemäße Zeitgemäße. Zu Rezeption und literarischem Kontext von Hugo Loetschers Romanen », dans *In alle Richtungen gehen : Reden und Aufsätze über Hugo Loetscher*, Jeroen Dewulf et Rosmarie Zeller (éd.), Zürich, Diogenes, 2005, p. 217-232.

3. Ressources en ligne

Aide à l'édition de livres : subventions à la traduction | Le Conseil des arts du Canada, <http://conseildesarts.ca/fr/lettres-et-edition/find-grants-and-prizes/subventions/aide-a-l-edition-de-livres--%C2%A0-subventions-a-la-traduction>, consulté le 3 avril 2014.

Äs tischört und plutschins, <http://www.casparama.com/as-tischort-und-plutschins/>, consulté le 15 août 2014.

Association des traducteurs et traductrices littéraires du Canada, <http://www.attlcltac.org/fr/node>, consulté le 3 avril 2014.

Autorinnen und Autoren der Schweiz. Schweizer Schriftstellerinnen und Schriftsteller der Gegenwart, http://lexikon.a-d-s.ch/edit/detail_a.php?id_autor=564, consulté le 7 avril 2015.

Centre international de traduction littéraire de Banff (CITLB), <http://www.banffcentre.ca/programs/program.aspx?id=1417>, consulté le 3 avril 2014.

Collection ch, <http://www.culturactif.ch/fondations/collectionch.htm>, consulté le 3 avril 2014.

Des traductions d'ici, <http://destraductionsici.ca>, consulté le 13 avril 2015.

FORTIN Marie-Claude, *La traduction littéraire au Québec : Traduire n'est pas trahir*, <http://voir.ca/livres/1999/11/18/la-traduction-litteraire-au-quebec-traduire-nest-pas-trahir/>, consulté le 13 avril 2015.

KADELBACH, Thomas, *Hugo Loetscher découvre la Suisse*, <http://www.miroirdumonde.ch/article/hugo-loetscher-decouvre-la-suisse.html>, consulté le 10 août 2014.

LALONDE Catherine, *Traduire au Québec*, <http://www.ledevoir.com/culture/livres/390306/traduire-au-quebec>, consulté le 13 avril 2015.

LECLERC, Jacques, *Confédération suisse*, <http://www.axl.cefan.ulaval.ca/europe/suisse-1Intro.htm>, consulté le 22 août 2014.

Objectifs, <http://www.a-d-s.ch/home/index.php?id=436>, consulté le 17 août 2014.

Séjour de travail, <http://looren.net/6-1-Sjour-de-travail.html>, consulté le 17 août 2014.

Schriftenreihe bestellen, <https://www.vontobel-stiftung.ch/DE/Bestellen>, consulté le 15 août 2014.

SODEC :: Livre, <http://www.sodec.gouv.qc.ca/fr/programme/route/livre>, consulté le 4 avril 2014.

« De nouvelles traductions de Mordecai Richler au Boréal », <http://blogue.editionsboreal.qc.ca/blog/2015/01/21/de-nouvelles-traductions-de-mordecai-richler-au-boreal/>, consulté le 30 mars 2015.

Annexe I

Traductions (classées en ordre chronologique de publication de l'original)

Abwässer – Ein Gutachten, Zurich, Arche, 1963.

Les Égouts, Lausanne, Bertile Galland, 1974 et *L'Âge d'Homme*, traduit par Gerda Bouvier, 1985.

L'ispettore delle fogne, Bellinzona, Casagrande, 2000.

Die Kranzflechterin, Zurich, Arche, 1964.

La tresseuse de couronnes, Paris, Fayard, traduit par Jean-Claude Capèle, 1992.

Corona de Muerte, Guadalajara, Editoril Agata, 2000.

De Kransvlechtster, Anvers, Uitgeverij Atlas, 2000.

Noah – Roman einer Konjunktur, Zurich, Arche, 1967.

Noak i välfärden, Stockholm, Norstedt, 1969.

Noah, Londres, Owen, 1970.

Noja : Roman ob ekonomiceskom cude, Moscou, 2000.

Noe. Powiesc o koniunkturze, Cracovie, Solura, 2004.

Noa : roman o jednoj konjunkturi, Zagreb, Izvori, 2004.

Noah : A Novel of the Boom Times, Londres, Seagull Books, 2012.

Der Immune, Darmstadt, Luchterhand, 1975.

Le Déserteur Engagé, Paris, Belfond, traduit par Monique Thiollet, 1989.

El Immune, Barcelone, Circe, 1991.

Wunderwelt: Eine brasilianische Begegnung, Darmstadt, Luchterhand, 1979.

Mundo de milagros, La Havane, Arte y Literatura, 1996.

Il mondo dei miracoli : un incontro brasiliano, Bellinzona, Casagrande, 2006.

Le monde des miracles : une rencontre brésilienne, Lausanne, Éditions d'En bas, traduit par Ursula Gaillard, 2008.

Herbst in der Großen Orange, Zurich, Diogenes, 1982.

Un automne dans la Grosse Orange, Paris, Fayard, traduit par Jean-Claude Capèle, 1993.

Der Waschküchenschlüssel und andere Helvetica, Zurich, Diogenes, 1983.

Si Dieu était Suisse, Paris, Fayard, traduit par Gilbert Musy, 1991.

Si el buen dios fuera suizo, Mexico, Nostromo, 1994 et *La Jornada Semanal*, 1996.

Se Dio fosse svizzero, Locarno, A. Dadò, 2004.

Ključ praonice rublja ili Što kad bi Bog bio Švicarac, Zagreb, Izvori, 2005.

Die Papiere des Immunen, Zurich, Diogenes, 1986.

Los Papeles del Inmune, Barcelone, Circe, 1991.

Les Papiers du Déserteur Engagé, Paris, Belfond, traduit par Dominique Kugler, 1992.

Die Fliege und die Suppe, Zurich, Diogenes, 1989.

La mouche et la soupe : et 33 autres animaux dans 33 autres situations, Paris, Fayard, traduit par Jean-Claude Capèle, 1995.

Páv na hnojišti, aneb, Zvířata v nás, Havlíčkův Brod (République tchèque), Fragment, 2006.

Uzay kapsülündeki maymun : hikâyeler, Istanbul, Kanat Kitap, 2006.

Der predigende Hahn, Zurich, Diogenes, 1992.

Le coq précheur : de l'utilisation littéraire et morale des animaux, Paris, A. Fayard, traduit par Jean-Claude Capèle, 1994.

Saison, Zurich, Diogenes, 1995.

Fürdőszeton, Budapest, Xénia Könyvkiado, 1998.

Saison : roman, Paris, A. Fayard, traduit par Dominique Kugler, 1997.

Die Augen des Mandarin, Zurich, Diogenes, 1999.

Mandarínovy oči, Prague, Volvox Globator, 2001.

äs tischört und plutchins, Zurich, Vontobel-Stiftung, 2000.

A nice accent. On impurities in language – an orientation of Switzerland, Zurich, Vontobel-Stiftung, traduit par Alan J. Bridgman, 2000.